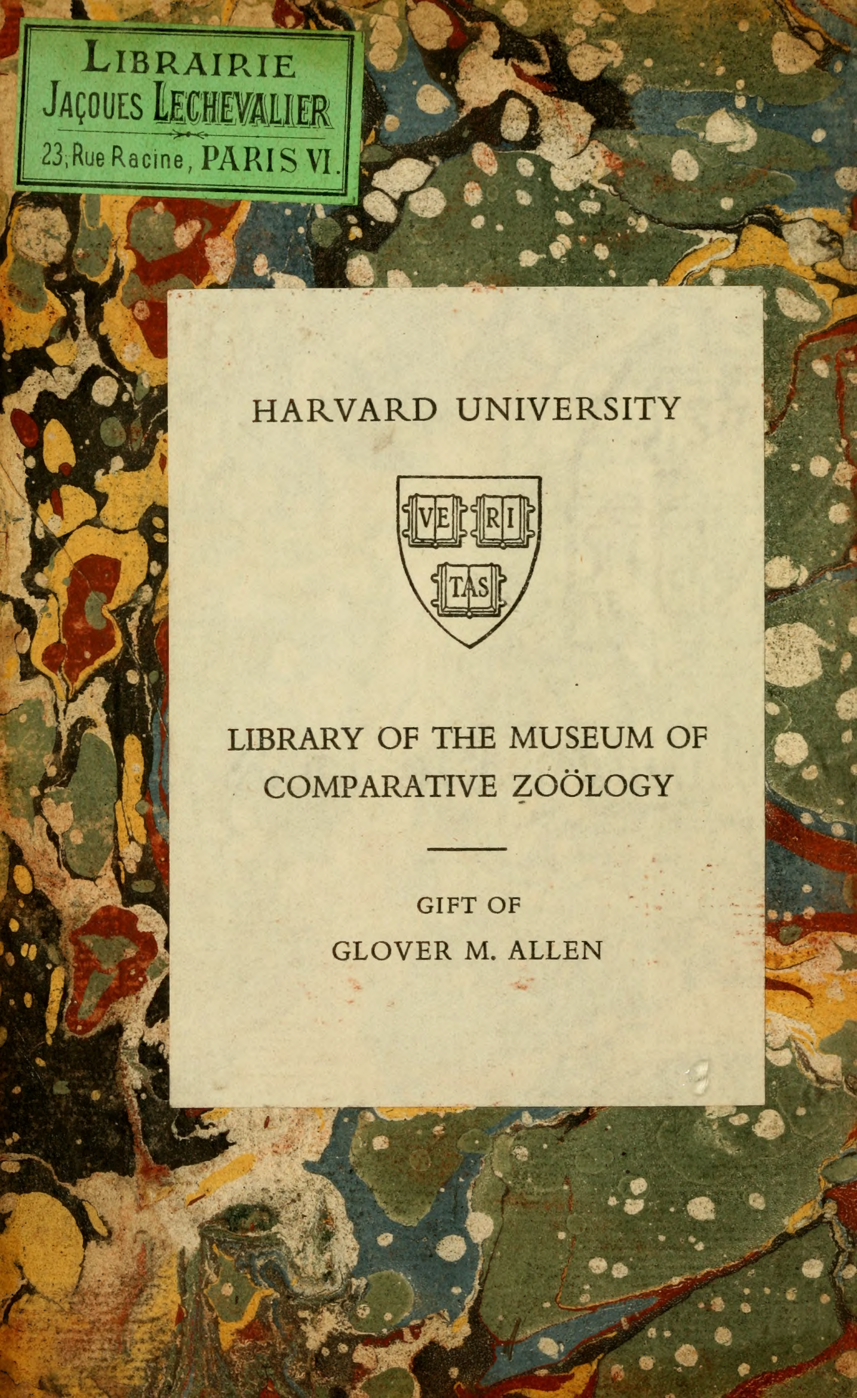



LIBRAIRIE
JAÇOUES LECHEVALIER
23, Rue Racine, PARIS VI.
HARVARD UNIVERSITY
VE RI TAS
LIBRARY OF THE MUSEUM OF
COMPARATIVE ZOÖLOGY
GIFT OF
GLOVER M. ALLEN


3 2044 072 198 559

~~P - Watwisch~~

2nd copy

HISTOIRE DES PÊCHES, DES DÉCOUVERTES ET DES ÉTABLISSEMENS DES HOLLANDOIS DANS LES MERS DU NORD.

TOME SECOND.

HISTOIRE DES PÊCHES, DES DÉCOUVERTES ET DES ÉTABLISSEMENS DES HOLLANDOIS DANS LES MERS DU NORD;

OUVRAGE traduit du Hollandois par les ſoins du Gouvernement, enrichi de Notes, & orné de Cartes & de Figures à l'uſage des Navigateurs & des Amateurs de l'Hiſtoire Naturelle.

PAR LE C. BERNARD DE RESTE.

TOME SECOND.



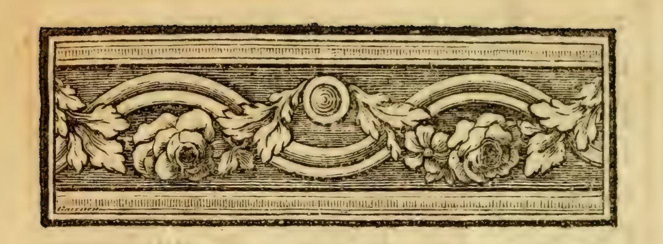
A PARIS,

Chez la Vᵉ. NYON, Libraire, rue du Jardinet, nº. 2.

AN IX DE LA RÉPUBLIQUE.

G. M. Allen


NOUVELLE CARTE
D'ISLANDE.
Milles d'Allemagne, 15 au degré
Premier Meridien tiré par le Pic des Canaries.
Cercle du Pole Arctique
MER DU NORD
MER DU NORD
PARTIE OCCIDENTALE
PARTIE SEPTENTRIONALE
PARTIE ORIENTALE
PARTIE MERIDIONALE
Grims
Cap du Nord
Basfonds
Ulakiland
Skalholt
Holum
Mont Hecla
Cap Hekla
Ie. de Westman
Ie. de Goubermans
Langenes
Papy
Horn
Selvoge
Payot Sculp.



HISTOIRE DES PÊCHES DANS LES MERS DU NORD.

DISSERTATION HISTORIQUE ſur l'ISLANDE, la LAPONIE, NORDLAND, FINMARKEN & la SAMOYEDE, pour ſervir d'Introduction à l'Hiſtoire du GROENLAND.

DE L'ISLANDE.

EN vain chercheroit-on à dévoiler les ſecrets les plus cachés de la nature; en vain ſe flatteroit-on de découvrir l'immenſité & la variété de ſes richeſſes,

ſans une connoiſſance aſſez exacte des peuples qui conſervent encore la phyſionomie & le caractère de l'homme, ſortant, pour ainſi dire, des mains du Créateur. Les Iſlandois & quelques autres peuples plus voiſins du pole du Nord, ont encore aujourd'hui des traits frappans avec l'homme dans ſon premier état : les recherches ſur leur hiſtoire particulière, ſur leurs mœurs, ſur leurs uſages, ſur leur vie privée & ſociale, ſur leur religion, doivent donc contribuer à nous faire apprécier, avec quelque certitude, les progrès des connoiſſances humaines & les avantages de l'état ſocial chez les peuples les plus policés.

L'Iſlande n'a pas encore été aſſez généralement connue, & elle ne l'eſt pas parfaitement ſous le point de vue ſous lequel je vais la préſenter. Il exiſte peu de relations exactes de cette contrée; tous les voyageurs ſe ſont bornés uniquement à décrire ſes côtes, & les cimes des montagnes de glace dont cette iſle eſt hériſſée; d'après ſa poſition ſur le

globe, & l'aspect hideux de son sol, ils ont conclu avec raison, que le climat y est excessivement rigoureux.

Cette isle est située entre le 63me & 67me degré de latitude septentrionale (1); elle a cent trente milles communs d'Allemagne, dans sa plus grande longueur, sur soixante-dix de largeur, de l'est à l'ouest, (124 & 80 lieues de France); elle est à la distance de 35 lieues marines du *Groenland*: celui-ci est inabordable du côté le plus près de l'Islande; les rochers & les glaces y mettent un obstacle insurmontable, ce qui rend le trajet de l'un à l'autre beaucoup plus long.

On ne sait où placer la véritable époque de la découverte de l'Islande. Quelques écrivains ont avancé qu'elle étoit connue avant les premières années de l'ère chrétienne; mais il faut les en croire sur parole, car ils n'en donnent aucune preuve.

---

(1) Il est plus probable que son extrémité au Nord-ouest entre dans le 68me degré, si nous en jugeons par une nouvelle carte, faite en 1771, par MM. *Erichssen* & *Schonning*; cette carte passe pour être la plus exacte.

L'*Hiſtoire de la Coloniſation de l'Iſlande* (LANDNAMA-BOK), édition de Copenhague, 1774, nous apprend que cette Iſle a été peuplée, pour la première fois, par des *Irlandois*, des *Écoſſois* & des *Norvégiens*, ſous le règne d'Alfred & d'Édouard ſon fils, Rois d'Angleterre. On lit auſſi dans la Préface de cette Hiſtoire, que *Bede*, mort en 735, a parlé de l'Iſlande, ſous le nom de *Thule*. D'autres hiſtoriens fixent la découverte de l'Iſlande à l'année 798; ils en font l'honneur à un certain *Nadocus*, qui lui donna le nom de *Sneeland*, (pays de neige). Les Suédois s'en attribuent la gloire & ſoutiennent qu'un de leurs compatriotes, nommé *Gardanus*, eſt le premier qui ait reconnu l'Iſlande, & qui y ait abordé.

M. *Troil*, Suédois, Évêque de *Linkoeping*, auteur des *Lettres ſur l'Iſlande* (1),

(1) Ces Lettres ont été traduites en français, par M. *Lindblonm*, Secrétaire & Interprète du Roi au Département des Affaires étrangères; l'édition de ces Lettres eſt de 1781.

dit ſimplement que cette Iſle a reçu ſes premiers habitans au IXme ſiècle ; qu'elle fut peuplée alors par des *Norvégiens* & des *Suédois* émigrans. Les *Sagas* (1) Iſlandaiſes aſſurent que ces *Norvégiens* & *Suédois*, trouvèrent l'Iſle déjà habitée à leur arrivée, & qu'ils ne furent que des uſurpateurs. Le *Landnama - Bok* attribue la cauſe de cette invaſion à un certain *Naddor*, fameux pirate, qui fut jeté par le vent ſur les côtes d'Iſlande en 861, en revenant de Norvège à l'Iſle de *Ferroé* : après un court ſéjour, il en remit à la voile, & vanta ſi fort le pays découvert par lui, qu'il donna envie à un Suédois entreprenant, (*Gardez Suafarſon*), d'aller chercher ce pays, où il arriva en effet en 864 (2).

MM. *Anderſon* & *Horrebow* ſont les

(1) *Saga*, mot iſlandois, ſignifie monument de l'ancienne Hiſtoire ; il y en a de purement hiſtoriques, & d'autres qui ne ſont que la Fable écrite dans un ſtyle figuré.

(2) *Voyez* les Lettres ſur l'Iſlande, pag. 45 & ſuivantes, juſqu'à la page 51.

premiers qui aient donné une deſcription un peu détaillée de l'Iſlande; on n'avoit, avant eux, qu'une connoiſſance très-ſuperficielle de cette Iſle : M. *Kerguelen* de *Tremarec* a rectifié les deſcriptions d'Anderſon & d'Horrebow, & nous lui devons de nouveaux détails ſur cette contrée.

Toute l'Iſle eſt coupée par des chaînes de montagnes & de rochers eſcarpés qui ſe croiſent en tous les ſens, dans une projection aſſez régulière; la plupart de ces montagnes ſont couvertes de neige; les ſommets en ſont glacés; on les prendroit de loin pour d'énormes criſtaux : un voyageur ordinaire en trouve l'aſpect peu flatteur; celui, au contraire, qui eſt entraîné par le deſir d'étudier la nature dans les endroits où elle paroît la plus ſauvage, y trouve abondamment de quoi s'inſtruire; le Naturaliſte y exerce ſes talens avec avantage, ſur-tout en examinant attentivement le voiſinage & les débris des volcans, dont l'effet terrible lui offre preſque dans

toute l'Iſle, les traces de ces fournaiſes effroyables. L'*Hécla*, qui ne le cède ni à l'*Etna*, ni au *Véſuve*, eſt le volcan le plus renommé de l'*Iſlande* (1). Les montagnes n'y ſont pas ſuſceptibles de culture; on n'y voit pas une ſeule habitation; la très-grande partie n'offre que des volcans plus ou moins redoutables. L'intérieur de l'Iſle n'offre pas cependant par-tout un vaſte déſert abſolument dépeuplé & inculte; les vallées & les petits vallons, entre les chaînes de rochers, donnent le ſpectacle d'un aſſez grand nombre d'habitations; & comme ces plaines fourniſſent d'abondans pâturages, on y trouve de grands propriétaires, qui afferment leurs prairies pour un certain nombre de vaches, de chevaux & de moutons, fixé par le bail, ſous une redevance convenue : on y trouve

(1) J'en parlerai plus amplement d'après les obſervations de MM. *Troil*, *Banks* & *Solander*, que l'Auteur Hollandois a ſuivi; il n'a même fait que traduire littéralement leur deſcription, dans preſque tout ce que ce voyageurs ont rapporté du ſol de l'Iſlande.

quelques collines couvertes de petits arbriſſeaux, qu'on ſoigne pour le chauffage; mais on n'y cultive que très-peu de jardins potagers; les légumes y viennent très-difficilement, & on ne voit pas un ſeul arbre fruitier dans toute l'Iſle; les tempêtes & les ouragans, très-fréquens en Iſlande, ſont un obſtacle inſurmontable à leur croiſſance : on a eſſayé inutilement de planter des pins & des ſapins; parvenus à la hauteur de deux pieds, les tiges en ont été deſſéchées, & le petit arbre s'eſt lui-même bientôt ſéché ſur pied.

On ne peut cependant pas révoquer en doute, qu'il n'y ait eu anciennement en Iſlande, des bois de haute futaie, & d'une étendue aſſez conſidérable; outre que le fait eſt conſtant par la tradition, & qu'il eſt atteſté par le *Landnama-Bok*, les gros troncs & les racines qu'on arrache aujourd'hui dans les marais deſſéchés, en forment une démonſtration complette. Le *Suturbrand* fournit aux Iſlandois, un charbon excellent pour travailler

leur fer ; ils le préfèrent à tout autre. Le *Suturbrand* eſt un bois qui ſe conſerve par couches dans les terres humides, il ſe met en poudre lorſqu'il eſt expoſé en plein air (1).

Le très-grand nombre des habitans ſe ſont établis à peu de diſtance des côtes & ſur le rivage de la mer ; il n'y a ni ville, ni village dans toute l'étendue de l'Iſle ; chaque père de famille occupe une ſeule habitation, & ne forme qu'un ſeul ménage avec tous ſes enfans, ſes domeſtiques & les ouvriers qu'il occupe ; ſon fermier habite auſſi ſous le même toît.

Un pays auſſi montueux que l'Iſlande, n'eſt pas ſuſceptible de grands chemins & de bonnes routes ; il eſt très-difficile, très-pénible, &, à certains égards, très-dangereux d'y voyager : l'uſage des voitures, des charrettes & des traineaux y eſt

(1) J'aurois pu entrer dans des plus grands détails à ce ſujet ; je les ai cru inutiles, puiſque tout ce que j'aurois pu en dire, ſe trouve dans la onzième lettre ſur l'Iſlande, pag. 25 & ſuivantes.

inconnu, parce qu'il y eſt impraticable; la ſeule reſſource pour un voyageur, c'eſt le cheval, mais encore faut-il renoncer à s'en ſervir dans certains endroits de l'Iſle, où cet animal ne ſauroit ſe ſoutenir en marchant; il faut ſe réſoudre à voyager à pied la plupart du temps. Il ſeroit inutile de pratiquer des chemins & des routes en Iſlande; on ne ſeroit pas aſſuré de retrouver, au bout d'un an, ceux qu'on auroit tracés ou commencés; la gelée y fend quelquefois les rochers les plus durs; alors leurs éclats ſont ſi nombreux, qu'ils entraînent des éboulemens conſidérables, & oppoſent aux voyageurs des obſtacles inſurmontables; d'un autre côté, la fonte des neiges forme des torrens impétueux qui roulent avec eux des amas de pierre & de terre, qui vont former, dans le vallon, une nouvelle colline ou un banc d'une étendue prodigieuſe. On ne trouve pas une ſeule auberge dans l'Iſle; les Égliſes y ſont aujourd'hui le ſeul abri qu'elle offre aux voyageurs.

Le commerce des Islandois se borne à l'échange de leur poisson sec contre des marchandises analogues à leurs besoins ordinaires, que les vaisseaux danois leur portent; ce peuple porte son poisson au bord de la mer, avec des chevaux, ou il le colporte lui-même; après l'échange, il regagne ses habitations chargé de ces marchandises; il lui est impossible d'améliorer & de simplifier ses charrois.

La population de l'Islande est très-peu considérable, relativement à son étendue ; on n'y compte pas au-delà de soixante à soixante-cinq mille ames; plusieurs causes semblent concourir à entretenir cette population sur un pied aussi foible. Les tremblemens de terre y sont fréquens & violens; ils ont souvent causé des explosions qui, en embrâsant le sol même, faisoient écrouler des montagnes; les habitations étoient emportées, les vallées obstruées, les marais même desséchés, & tout ce qui respiroit dans toute la direction de ces tremblemens désastreux, étoit englouti dans les

gouffres qu'ils ouvroient, ou enſeveli ſous les décombres & les ruines des montagnes renverſées. L'Iſlande n'a pourtant pas été toujours auſſi dépeuplée qu'elle l'eſt aujourd'hui ; les maladies contagieuſes, & notamment la peſte particulière qui emporta tant de milliers d'hommes dans le Nord, vers le commencement du XVme. ſiècle, ont déſolé l'Iſlande à pluſieurs repriſes; cette peſte nommée *peſte-noire* (*zwarte-peſt*), s'y fit ſentir plus rudement que par-tout ailleurs; elle dura depuis 1402 juſqu'en 1404. Les habitans de l'intérieur de l'Iſle en furent ſur-tout ſi cruellement atteints, que ceux qui eurent aſſez de force pour ſe traîner au pied des montagnes & grimper ſur leur cime, préférèrent de s'y retirer, au riſque d'y mourir de faim. Quoiqu'en général l'air ſoit pur & très-ſain en Iſlande, un brouillard continuel, épais & empeſté, le rend infect & intolérable dans les bas-fonds : la famine, compagne ordinaire & preſque néceſſaire de la peſte, y a auſſi exercé,

à différentes repriſes, toutes ſes horreurs. La petite vérole enfin emporta plus de ſeize mille habitans, en 1707 & 1708; ce nombre faiſoit, à-peu-près alors, le cinquième de la population.

Un pays auſſi couvert de montagnes & qui renferme dans les entrailles de ſon ſol, autant d'énormes foyers, doit néceſſairement abonder en ſources chaudes; auſſi en trouve-t-on preſque par-tout dans cette Iſle; ces ſources ont divers degrés de chaleur; il y a en pluſieurs dont l'ébullition eſt au plus haut point; elles forment toutes des jets qui s'élèvent à des hauteurs différentes. La plus ſingulière ſe trouve aux environs de *Raycum*, tout près d'une cabane de payſan; elle s'élance par trois tuyaux, diſtans de trente verges l'un de l'autre, ſur un terrein parfaitement uni. Les trois réſervoirs bouillonnent tour-à-tour : deux de ces jets d'eau ne s'élèvent qu'à la hauteur de cinquante-huit pouces, les baſſins en ſont d'une forme irrégulière; le troiſième d'une forme ronde, lance ſon eau à

cinquante pieds de hauteur ; le diamètre de celui-ci eſt de huit pieds : ces trois jets d'eau paroiſſent être aſſujettis à ne s'élancer que l'un après l'autre ; le ſpectateur eſt averti par trois forts bouillonnemens qui ſe font entendre très-diſtinctement par intervalles, qu'il eſt temps de s'écarter, pour éviter une pluie d'eau bouillante qui l'incommoderoit prodigieuſement. Une pierre, quelque groſſe qu'elle ſoit, ne tarde pas à être repouſſée & jetée hors du baſſin par la force de l'ébullition (1).

---

(1) L'Auteur Hollandois n'a pas eu ſans doute connoiſſance de la ſource du *Geyſer*, la plus remarquable de toute l'Iſlande, & peut-être la plus extraordinaire de l'Univers. MM. *Troil*, *Banks* & *Solander*, en ont donné une deſcription auſſi ſavante que curieuſe ; j'ai cru devoir en rapporter le précis dans cette Note, pour inſtruire le lecteur & piquer agréablement ſa curioſité.

« Du côté oppoſé (au mont *Hécla*), la plaine eſt » bordée d'une chaîne de montagnes, du pied deſ» quelles ſortent, par intervalles, des torrens d'eau » bouillante. Plus bas, on voit un marais d'une demi» lieue de circonférence, dans lequel ſe trouvent qua» rante à cinquante ſources bouillantes, d'où beaucoup » de vapeurs s'élèvent très-haut dans les nues & s'y » perdent.

La plupart de ces ſources donnent

» C'eſt dans le centre de ces ſources, qu'eſt ſitué le » *Geyſer*, la plus conſidérable de toutes, & qui, par » cette raiſon, mérite une deſcription plus détaillée. » En avançant vers cet endroit, nous entendîmes, à » un quart de lieue du *Hucr*, encore ſéparé de nous » par les montagnes, un bourdonnement tel que celui » d'un torrent qui ſe précipite du haut d'énormes ro- » chers. Notre guide, à qui nous demandâmes ce que » c'étoit que ce bruit, nous répondit qu'il étoit produit » par le *Geyſer*. Nous fûmes bientôt convaincus de la » vérité, ayant devant nos yeux ce que nous n'aurions » jamais pu croire d'après les relations.

» La profondeur de l'ouverture, ou tuyau par où » l'eau jaillit, ne ſauroit être déterminée; l'eau qui » remplit le cratère, s'abaiſſoit par intervalle à la pro- » fondeur de pluſieurs braſſes. En y jettant une pierre, » il ſe paſſoit quelques ſecondes avant qu'elle eût atteint » la ſurface de l'eau. L'orifice, ou le tuyau eſt rond & » de dix-neuf pieds de diamètre; les parois & bords » qui forment le cratère, ont cinquante-neuf pieds de » diamètre, & ſont formés ainſi que le tuyau, d'une » croûte de *ſtalactite* travaillée; le bord extérieur du » cratère eſt de neuf pieds, il eſt un pouce plus haut » que celui du tuyau.

» L'eau jaillit du Geyſer à pluſieurs repriſes par jour, » comme par élancemens & à grands flots; les habitans » des environs nous ont aſſuré que l'eau monte beau- » coup plus haut dans le froid & dans le mauvais temps. » *Eggert-Olafsen*, & d'autres, prétendent qu'elle monte » juſqu'à ſoixante braſſes : il eſt très-probable que cette

des bains très-fréquentés ; on trouve même des étuves dans plusieurs endroits; il y en a une renommée à *Hunsevik*, dans la partie septentrionale ; on en trouve une autre à *Thiosaurholt*, près de *Skalholt;* les vapeurs qui en sortent par plusieurs trous, sont chaudes. M. *Troil* rapporte, qu'étant dans cette étuve, qui n'est qu'une cabane en terre, « Il y » fit l'observation du degré de chaleur

---

» observation n'a été faite qu'à vue d'œil, & que l'asser-
» tion est un peu hasardée. Je doute fort que jamais
» l'eau ait été poussée à cette hauteur, mais je suis
» persuadé qu'elle s'élève quelquefois plus haut que
» dans le moment que nous l'avons observée.

» Je vais joindre ici une note qui pourra vous faire
» plaisir sur la hauteur où nous vîmes l'eau s'élancer.
» Voici la manière dont nous nous y sommes pris pour
» juger de l'élévation. Chacun de nous écrivit à chaque
» nouvel élancement, la hauteur où il jugeoit que l'eau
» pouvoit s'élever, & nous prîmes le terme moyen ».

(*Ici suit une table d'heure en heure, depuis six heures du matin jusqu'à six heures du soir, avec une description très-détaillée de tous les élancemens faits dans l'intervalle de douze heures : il conste par cette table, que le plus fort élancement, entre sept & huit heures du matin, porta l'eau à soixante pieds de hauteur; cet élancement dura six secondes*).

» de

» de ces vapeurs. Le thermomètre de » *Fahrenheit* étant en plein air à 57 » degrés, monta à 93 dans la cabane, » quoique la porte en fût ouverte; & » l'ayant placé dans un des trous d'où » s'exhaloient ces vapeurs, il monta jus- » qu'à 125 degrés ».

L'HÉCLA ne le cède ni au Vésuve, ni à l'Etna, ni à aucun autre des volcans connus sur notre globe, par l'énormité de sa masse, par la violence de ses éruptions & par la quantité de lave qu'il vomit; peut-être les surpasse-t-il tous par la fréquence de ses débordemens terribles. Cette fournaise redoutable est située au midi de l'Isle, à environ quatre milles du rivage de la mer: l'Hécla a plusieurs bouches ainsi que tous les volcans; son sommet est divisé en trois branches; celle du milieu, la plus haute, s'élève à la hauteur prodigieuse d'environ cinq mille pieds au-dessus du niveau de la mer.

Horrebow a prétendu qu'il étoit impossible de monter jusqu'au haut de

l'Hécla ; Messieurs Troil, Banks & Solander, ont fait disparoître cette prétendue impossibilité. Ces trois voyageurs franchirent courageusement tous les obstacles, & atteignirent les sommets de l'Hécla, le 24 septembre 1772. Nous leur devons la meilleure relation de l'Islande, & la description la plus complette de l'Hécla (1).

« A 4 heures 49 minutes du soir,
» plusieurs décharges souterraines se
» firent entendre; elles furent extrême-
» ment fortes : elles se firent entendre
» non-seulement près de la source,
» mais encore dans la chaîne des mon-
» tagnes voisines, & il se fit un élan-
» cement. A 6 heures, l'élévation ob-
» servée avec un quart de cercle, fut

---

(1) J'ai cru devoir copier fidellement la description de l'Hécla dans les lettres sur l'Islande, traduites en français par M. Lindblom. L'Auteur Hollandois n'a fait que traduire littéralement le texte de M. *Troil ;* en traduisant la version hollandoise, je serois tombé dans le grand inconvénient de *traduire une Traduction.*

» de 92 pieds, elle dura 4 ſecondes.

» Ce dernier jet, qui étoit le plus » conſidérable, étant fini, l'eau deſ- » cendit très-profondément dans le » tuyau, où elle reſta tranquille pendant » quelques minutes, au bout deſquelles » elle recommença à bouillonner, ſans » monter cependant plus haut que » juſqu'au bord du tuyau.

» La force des vagues qui font » monter cette eau, eſt très-grande; » non-ſeulement elles tiennent ſuſpen- » dues en l'air de groſſes pierres qui » s'élancent par l'ouverture, mais elles » en jettent du fond de l'abîme; con- » jointement avec l'eau, à une hauteur » prodigieuſe. »

Voyez les lettres ſur l'*Iſlande*, pages 358, 359, 360, 361, 362 & 363. La deſcription du *Geyſer* & ſa poſition géographique y ſont repréſentées sur deux planches, bien propres à ajouter à l'intérêt de la deſcription des trois eſtimables voyageurs.

« La raiſon pour laquelle l'*Hecla*, ou

» *Hécclasjall*, comme l'appellent les
» Islandais, est plus remarqué & plus
» connu que quantité de volcans tout
» aussi considérables, & qui produisent
» des phénomènes non moins extraor-
» dinaires, doit en partie s'attribuer à
» ses fréquentes éruptions, en partie
» à sa position qui est telle, qu'on le
» voit de tous les vaisseaux allant au
» Groenland & à l'Amérique septen-
» trionale. Comme ce volcan fixa plus
» qu'aucun autre notre attention, je
» donnerai quelques détails de l'état
» dans lequel nous le trouvâmes en
» 1772, le 24 de septembre.

» Après avoir vu plusieurs chaînes
» de lave, dont le *Garde* & le *Saint-*
» *Valeyrehraun* sont les plus considé-
» rables, nous continuâmes notre route
» jusqu'au pied de l'*Hécla*. Là, nous
» dressâmes une tente afin d'y passer la
» nuit, & pour que le lendemain nous
» eussions toute notre vigueur pour
» monter sur le volcan. Le temps étoit
» des plus favorables, &, à l'éruption

» près, nous eûmes la ſatisfaction d'y » voir tout ce que nous deſirions.

» L'*Hécla* eſt ſitué dans la partie » méridionale de l'Iſle, à quatre lieues » de la mer; la cîme en eſt diviſée » en trois pointes, dont celle du mi- » lieu eſt la plus élevée; elle eſt, » d'après d'exactes obſervations par le » baromètre de *Ramſden*, cinq mille pieds » au-deſſus de la mer. Nous reſtâmes » à cheval juſqu'à la première ouver- » ture d'où il étoit ſorti du feu; mais » là, il nous fallut aller à pied. Ce » cratère préſente une eſplanade entou- » rée de hautes murailles comme glacées; » le fond en eſt rempli de roches glacées » très-élevées, que je ne puis comparer » à rien de cette eſpèce que j'euſſe vu » avant.

» A quelque diſtance plus haut, nous » trouvâmes beaucoup de gravier & de » cailloux; plus haut encore, nous » vîmes une autre ouverture peu pro- » fonde, mais qui s'élargiſſoit par en » bas; nous crûmes y appercevoir des

» traces bien profondes d'ébullition
» d'eau.

» Assez près de cet endroit, la
» montagne étoit couverte de neige,
» à quelques places près. Nous n'en
» découvrîmes pas d'abord la raison,
» mais en l'examinant, nous trouvâmes
» que c'étoit l'effet des vapeurs chaudes
» qui s'élevaient de la montagne. Plus
» nous avançions vers le haut, plus les
» places sans neige se trouvaient spa-
» cieuses. A environ quatre cents pieds
» du sommet, il y a une ouverture
» de trois pieds de diamètre, d'où
» sortoit une espèce de vapeur si chaude,
» qu'il n'étoit pas possible, par aucun
» thermomètre, d'en connoître le degré
» de chaleur.

» Le froid commençoit ici à être
» très-fort : de 54 degrés où étoit, au
» bas de la montagne, le thermomètre
» de *Fahrenheit*, il étoit ici descendu à
» 24 : le vent qui sortoit du dedans des
» nuages, étoit si violent, que nous étions
» souvent obligés de nous coucher par

» terre, crainte d'être renversés dans
» d'affreux précipices.

» Nous avions gagné un des plus hauts
» sommets de la montagne, lorsque
» notre conducteur, qui ne prenoit pas
» beaucoup de plaisir à cette promenade,
» entreprit de nous persuader que cet
» endroit étoit le plus haut. Nous
» venions de finir nos observations,
» suivant lesquelles le baromètre de
» *Ramsden* étoit à 24 — 238, & le ther-
» momètre de *Fahrenheit* qui lui étoit
» attaché, à 27, lorsque tout-à-
» coup les nuages se dissipèrent, &
» nous apperçûmes un sommet encore
» plus élevé. Sans perdre le temps à
» délibérer, nous y montâmes, & nous
» découvrîmes de la cîme, une espace
» de quarante pieds de longueur sur
» seize de largeur, où il n'y avoit point
» de neige; le sable y étoit cependant
» mouillé, les neiges venant de fondre.
» Nous éprouvâmes en cet endroit
» tout-à-la-fois, l'excès du froid &
» de la chaleur. Le thermomètre de

» *Fahrenheit*, tenu en l'air, étoit tou-
» jours à 24 ; posé à terre, il remontoit
» à 153, le baromètre étoit à 22 – 247,
» & le thermomètre qui lui étoit atta-
» ché, à 38.

» Quelque grande envie que nous
» eussions de rester un peu plus long-
» temps en cet endroit, il fallut s'en
» aller. Nous en descendîmes après
» avoir vu la dernière ouverture; une
» des parois étoit entièrement écroulée,
» & l'autre étoit revêtue de gravier
» & de cendre. Nous découvrîmes, en
» descendant, trois autres cratères
» considérables ; dans l'un, tout étoit
» rouge comme de la brique ; la lave
» avoit coulé d'un autre, dans un espace
» de près de 100 pieds de large : nous
» en trouvâmes encore un, mais peu
» considérable ; il avoit une ouverture
» circulaire : il y avoit au fond de celui-
» ci, une petite éminence en forme de
» pain de sucre, comme si la force du
» feu qui la poussoit en dehors s'étant
» épuisée, elle fût restée en chemin.

» La montagne n'eſt point formée de » lave, mais principalement de ſable, » de gravier & de cendres vomies par le » volcan avec des groſſes pierres, les » unes fondues, les autres ſeulement » décolorées par le feu, quoique peu » endommagées; nous y trouvâmes de » la *pierre-ponce* de différentes eſpèces, » & une dans le nombre avec du ſoufre. » La *pierre-ponce* étoit en général ſi » brûlée, qu'elle étoit légère comme de » l'étoupe; la forme & la couleur de » quelques-unes étoient belles; mais » elles étoient ſi caſſantes & ſi foibles, » qu'à peine pouvoit-on les tranſporter » d'un lieu en un autre. Nous trouvâmes » de la lave ordinaire, tant en grandes » pièces qu'en forme de copeaux, ainſi » que beaucoup de jaſpe noir dont les » extrémités étoient brûlées; ce jaſpe » reſſembloit à un arbre ayant ſes » branches. Nous trouvâmes auſſi parmi » les pierres vomies par le volcan, & » qui avoient alimenté le feu, de » l'*ardoiſe rouge*; il peut ſe faire qu'elle

» n'avoit pris cette couleur que par
» l'action du feu. (1). »

---

(1) Voyez la vingt-deuxième lettre sur l'Islande, page 339.

On trouve dans la vingtième lettre, page 311, une dissertation historique sur les volcans d'Islande, & une table chronologique des éruptions de ces différens volcans. L'Auteur, sans adopter positivement l'opinion de ceux qui ont prétendu que la formation entière de toute l'Isle n'est due qu'aux éruptions des volcans, *croit*, dit-il, *être autorisé à la conserver, tant par la forme voûtée qu'on voit toujours prendre aux torrens de lave, que par la connexion probable qui s'y trouve entre la mer & plusieurs volcans*, page 316. — La première éruption, attestée par les anciens documens d'Islande, est celle de *Ildborger Hraun*, dans la partie occidentale de l'Isle, au IXme. siècle, immédiatement après l'arrivée des Norvégiens. Il s'en fit une autre à *Oelves* l'an 1000, époque à laquelle l'évangile fut prêché pour la première fois en *Islande :* on se doute bien que les payens voulurent en tirer avantage contre les nouveaux chrétiens, & qu'ils voulurent leur faire entendre que c'étoit par cet incendie, que les Dieux manifestoient leur colère. Le missionnaire Snorre les confondit, & le christianisme s'établit malgré les prêtres des idoles. Les éruptions de l'Hécla, les plus célèbres après cette époque, sont celles de 1004, de 1029; en tout vingt-trois, en diverses années; la dernière arriva le 5 d'Avril 1766 & continua jusqu'au 7 Septembre de la même année. L'Hécla vomit aussi quelques flammes en Septembre

Les éruptions ſont en général ſuivies de déſaſtres affreux, elles ravagent à pluſieurs lieues à la ronde du volcan, tout ce qui ſe trouve à la rencontre des torrens de lave. Il y a eu des cantons de trente à quarante lieues de long, où les prairies ont été couvertes de cendres à plus d'un pied d'épaiſſeur. Les beſtiaux, privés par-là de leur nourriture, périſſoient de faim, & un très-grand nombre contractoit des maladies qui, devenant épidémiques, emportoient la plupart des bœufs & des moutons. Le *Kattlegia* détruiſit en 1755, ſix paroiſſes entières, en engloutiſſant les habitans & leurs demeures; l'*Hécla* fit, en 1766, un très-grand dégât dans le pays à pluſieurs lieues au Nord-Eſt. La vue ſeule de

---

1771 & 1772, mais elles ne furent ſuivies d'aucun déſaſtre particulier. D'autres volcans ont fait des ravages affreux à divers temps dans l'Iſle; les annales conſervent particulièrement le ſouvenir des éruptions de *Myraten*, *Kattlegia*, *Reidenaas*, *Trolledyngr*, *Jokzel*, *Roidekamb*, *Oraele*, *Lielenhend*, *Hordebred*, *Tkuigvalla* & *Krable*.

l'Islande suffit pour se faire une idée de l'horrible ravage que le feu y a fait. *Horrebow* n'est donc pas croyable, lorsqu'il dit que les éruptions des volcans n'ont eu lieu en Islande que très-rarement & en très-peu d'endroits. L'idée de quelques naturalistes qui ont avancé que les volcans d'Islande & ceux d'Italie avoient une communication, est absurde (1).

L'Islande, qui peut-être n'a été produite toute entière que par le feu, & qui cache encore dans les entrailles de ses montagnes & de ses rochers, des brasiers toujours ardens, toujours en action, ne doit pas offrir un sol propre à nourrir par ses sucs les plantes précieuses dont les semences sont la nourriture de l'homme. On ne trouve, en effet, dans toute cette Isle, ni froment, ni orge, ni pois, ni

(1) Voyez les lettres sur l'Islande, aux endroits cités dans la note ci-dessus; elles contiennent des particularités très-intéressantes pour l'Histoire Naturelle & la Physique.

féves d'aucune eſpèce quelconque. Cependant les Iſlandois ne ſont pas entièrement dépourvus de plantes indigènes, propres à leur fournir une eſpèce de pain ; ils cueillent dans les creux & les crevaſſes des rochers, une ſorte de *mouſſe* qui, étant deſſéchée, ſe réduit en farine & ſert à faire du pain ; cette plante a beaucoup de rapport avec celle que nous connoiſſons ſous le nom de *Pulmonaria :* ils ont encore le *Fioellgroes* (*Lichen iſlandicus*), dont ils ſe ſervent plus communément, & le *Kornſyra* (*Polygonnus-biſtorta;* enfin, deux eſpèces d'orges ſauvages (*Melur*) (*Arundo arenaria* & *Arundo foliorum lateribus convolutis*). Ces diverſes plantes ſéchées au feu ou au ſoleil, ſe réduiſent facilement en farine ; les Iſlandois en font de petits gâteaux & du gruau. *Horrebow* aſſure avoir mangé des groſeilles rouges ou un fruit à-peu-près ſemblable dans le jardin du Gouverneur à *Beſeſtad;* M. de *Kerguelen* révoque ce fait en doute, & il prétend qu'il ſeroit bien plus difficile

de cultiver des *Navets* en Islande que des *Ananas* à Paris (1).

On ne trouve nulle part en Islande, des quadrupèdes voraces & carnaciers indigènes; on y voit arriver souvent, sur les glaçons qui dérivent le long des côtes, des ours de toute couleur; il en est de noirs, de blancs, de tigrés & de gris; mais à peine ces animaux ont-ils gagné la côte, qu'on leur donne la chasse, pour ne pas leur laisser le temps de se multiplier & de s'établir dans l'Isle; on a grand soin de les détruire tous jusqu'au dernier.

Le renard est la seule espèce de bête fauve qui soit indigène; il y en a de différentes couleurs; on en trouve de noirs, de bleus, de rouges & de blancs; les Islandais s'attachent à les détruire autant qu'ils peuvent. L'appât auquel le

---

(1) Cette réplique du sieur *Kerguelen* ne me paroît guère concluante contre *Horrebow*. Mais l'Auteur des lettres sur l'Islande révoque aussi en doute l'assertion d'*Horrebow*, & nie absolument la possibilité du fait tel qu'il est énoncé.

renard ſe laiſſe tromper le plus facilement, eſt la charrogne. Les Iſlandois jettent dans un pré, un cheval mort, ou tout autre gros animal; les renards ne manquent pas de s'y rendre par bandes très-nombreuſes; le chaſſeur, caché dans une petite cabane, ou derrière un rocher, à la portée du fuſil, ne manque jamais ſon coup; il arrive très-ſouvent qu'il en couche cinq à ſix par terre d'un ſeul coup de fuſil.

Si les bêtes fauves ſont très-rares en Iſlande, les animaux privés, ceux ſurtout qui rendent des ſervices ſi importans à l'homme, y ſont en très-grande quantité. On y élève beaucoup de chevaux; la race en eſt très-petite, mais, en récompenſe, le cheval Iſlandois eſt très-vif & porte de fortes charges; les montagnes en ſont couvertes, pluſieurs de ceux-ci n'entrent jamais dans l'écurie: ces chevaux, à certains égards ſauvages, briſent la glace avec leurs pieds, & ſe facilitent le moyen de paître l'herbe qui croît ſous ces petites plages glacées. On

n'achète jamais de chevaux en Iſlande ; lorſque les habitans en manquent pour leur commerce, ils envoyent des hommes ſur les montagnes, qui vont y prendre ces animaux dans des lacets de corde. Les chevaux de cinq ans, pris ainſi ſur les montagnes, ſont les plus leſtes & les plus forts, ils valent beaucoup plus que ceux qu'on élève dans les habitations ; on n'a que la peine de les dompter.

On élève en Iſlande, de grands troupeaux de moutons ; chaque propriétaire a ſes troupeaux particuliers. Dans certains cantons, ces animaux ne ſont jamais retirés des montagnes où ils paiſſent, pas même dans le plus fort de l'hiver ; on a ſeulement l'attention, au commencement de la mauvaiſe ſaiſon, d'aller chercher les agneaux, & de les renfermer dans les étables. Ces petits animaux, encore tendres & délicats, ne pourroient pas ſoutenir la rigueur des frimats ; ils périroient par l'excès du froid. Les moutons d'Iſlande, comme les chevaux, ſont obligés de briſer les glaces pour brouter

l'herbe

l'herbe dont ils ſe nourriſſent ſur les montagnes Les troupeaux de moutons ſont une richeſſe très-précaire pour les Iſlandois ; il arrive ſouvent que la plupart de ces troupeaux ſont perdus dans un moment pour le propriétaire. Lorſqu'il tombe beaucoup de neige par un vent fort, ces animaux, forcés de ſe raſſembler, ſont entraînés ſur les bords des côtes, un ſecond ouragan les précipite tous dans la mer. Il arrive auſſi que, lorſqu'il tombe beaucoup de neige, & que la gelée ſe fait ſentir rigoureuſement, ces troupeaux ſe reſſerrant, ayant la toiſon chargée de neige, ils ſe gèlent les uns contre les autres, au point de ne faire qu'une ſeule maſſe ; alors, la neige continuant à tomber en abondance, ces animaux ſe trouvent enſevelis ſous des montagnes de dix, quinze à vingt pieds de haut : on a quelquefois le bonheur de les en retirer ſains & ſaufs, mais il arrive plus ſouvent qu'on les y trouve tous gelés. Les renards qui, dans tous les temps, les pourſuivent avec acharnement, en

ſont, dans ces occaſions, une curée énorme.

Anderſon rapporte un fait ſingulier, que M. de *Kerguelen* confirme parce qu'il lui a été atteſté par les Iſlandois même. Lorſque les troupeaux ſont ſurpris par la neige, & qu'ils ſont obligés de reſter enſevelis pluſieurs jours de ſuite, la faim les contraint à manger la laine les uns des autres. Les propriétaires retrouvant leurs moutons dans cet état, après la fonte, ont ſoin de les faire égorger tous, parce qu'alors, ces animaux dépouillés de leur robe, qui eſt leur ſeule reſſource contre le froid, périroient infailliblement. La laine des moutons Iſlandois eſt très-belle; mais, comme par-tout ailleurs, elle diffère en qualité, proportionnellement à la différence du climat des diverſes contrées du pays.

Les moutons Iſlandois ne ſont pas à l'abri de l'épiſootie; elle y fait des ravages cruels; les années 1750 & 1760 ſurtout, feront époque à cet égard; la

quantité de moutons qui moururent cette année, eſt innombrable (1).

L'*Iſlande* fournit une quantité prodigieuſe de bœufs & de vaches; la race en eſt petite, la chair du bœuf a un fumet ſauvage; les vaches y donnent beaucoup de lait qui eſt d'un très-bon goût. Lorſque le foin manque pour les nourrir l'hiver dans les étables, on leur donne des arrêtes de poiſſon, bouillies dans l'eau (2).

On ne trouve dans l'Iſle, d'autre gibier que des bécaſſes & des perdrix; celles-ci ſont blanches & plus groſſes que les nôtres; leurs pieds ſont garnis d'une

(1) On trouve des détails très-curieux ſur l'éducation des moutons en Iſlande, & ſur les différens profits qu'ils donnent aux propriétaires, dans la neuvième lettre ſur l'*Iſlande*, pag. 110 & ſuivantes.

(2) Conſultez la même lettre; l'Auteur y entre dans des détails très-intéreſſans. Je m'écarterois trop de mon ſujet, ſi je m'attachois à rapporter toutes ces particularités. Les Iſlandois élèvent trois ſortes de chiens de race différente; ils commencent à élever auſſi des rennes qu'on y a tranſportées de Norvége : ils n'élèvent pas de porcs; ils ont des chats privés & ſauvages.

eſpèce de duvet : les Iſlandois leur tendent des lacets, ou les tuent à coup de fuſil.

On y trouve des bandes d'oiſeaux de proie ; il y en a de différentes eſpèces : les aigles, les vautours, les éperviers, les faucons, les hibous, les corbeaux & quantité d'autres oiſeaux de ce genre, y ſont très-communs. Les faucons, ſur-tout, y ſont remarquables ; il y en a de blancs, de cendrés, de gris foncé ; ils ſont plus forts & meilleurs pour la chaſſe que ceux des autres pays ; on peut s'en ſervir pendant douze années. Le Roi de Danemark envoie tous les ans en Iſlande pour en acheter un certain nombre. Chaque faucon gris coûte vingt-cinq florins de notre monnoie (cinquante-trois livres de France) ; les blancs coûtent juſqu'à quarante florins.

Les oiſeaux aquatiques y multiplient prodigieuſement ; les cignes, les oies, les poules d'eau, les plongeons, &c. y fourmillent. Le plus utile de tous, & celui qui rapporte plus de profit aux

habitans, eſt le canard (l'eſpèce nommée EDREDON); celui-ci donne un duvet excellent, & pond ordinairement trois fois l'an; les œufs en ſont excellens. Cet oiſeau s'arrache les plumes pour en faire un toît à ſon nid, afin de le mettre à l'abri du mauvais temps. Le propriétaire qui a un droit inconteſtable à ce nid, en retire le duvet, & les œufs qui en ſont couverts; la femelle qui voit ſa première ponte enlevée, ſe prépare dans le moment à en faire une ſeconde, & ſe dépouille pour la ſeconde fois de ſon duvet; pour la troiſième fois, le mâle ſe dépouille à ſon tour pour mettre le nid en état de recevoir la troiſième ponte, dont on laiſſe les œufs; lorſque les pouſſins ſont éclos, on vient enlever le duvet. On ſait par expérience que ſi l'on enlevoit la troiſième ponte comme les deux premières, le couple infortuné déſerteroit pour toujours les environs de ce malheureux endroit, & iroit chercher ailleurs un aſile plus ſûr pour s'y reproduire en liberté : on ſait auſſi que les jeunes ne

s'écartent guère du lieu où ils ſont nés, pour s'y multiplier à leur tour. Le duvet des mâles eſt infiniment plus fin que celui des femelles; c'eſt le ſentiment de M. de *Kerguelen* qui en a tué pluſieurs à coup de fuſil, & qui a eu occaſion par-là, de comparer l'un à l'autre.

La poſition de l'Iſlande eſt des plus favorables pour la pêche : ſes mers, ſes lacs, ſes rivières y ſont très-poiſſonneux ; mais, ſoit que la population de l'Iſlande ne donne pas le nombre des Pêcheurs néceſſaires pour en tirer tout le parti poſſible, ſoit que la pêche ne ſoit pas aſſez encouragée, ſoit enfin que le monopole inſupportable de la compagnie de commerce de Danemark dégoûte les Iſlandois d'un commerce dont il leur revient ſi peu de profit, on peut dire que la pêche de ces Inſulaires n'eſt, pour ainsi dire, encore qu'à ſes premiers élémens ; que les avantages qu'ils en retirent ſont infiniment au-deſſous de ce qu'ils pourroient être avec plus d'induſtrie & d'activité.

Les Islandois font la pêche dans toutes les saisons de l'année sans interruption; le temps le plus propre pour la faire sur les côtes, est depuis le mois de mars jusqu'en septembre. C'est alors que les habitans du centre de l'Isle, occupés ordinairement à pêcher dans leurs lacs, se rendent sur les côtes pour pêcher en mer. Les Pêcheurs ne s'éloignent jamais de plus de huit lieues du rivage; leurs bateaux sont trop frêles & trop petits pour les hasarder en haute mer. On prend du Hareng, des Morues, du Turbot de la plus grande espèce, des Plies, des Soles, des Maquereaux, des Rayes; tous ces poissons & quantité d'autres de différentes espèces, y sont beaucoup plus grands que par-tout ailleurs. Lorsque la pêche est abondante, les Islandois coupent sur-le-champ les têtes des gros poissons, & les jettent à la mer pour avoir plus d'espace dans leurs bateaux, & former une charge plus considérable. Les femmes qui se tiennent le long du rivage, s'occupent à évider le

poiſſon, & à le faire ſécher ſur le ſable & ſur les pierres, lorſque le temps eſt beau. Les Pêcheurs établis ſur les côtes de l'Iſle, ont des hangards appropriés pour ſuſpendre le poiſſon & le ſécher à l'air; il faut au moins quinze jours pour ſécher ſuffiſamment le poiſſon au ſoleil ſur le ſable, & il faut avoir la plus grande attention de le retourner pluſieurs fois par jour. La Morue (*Kabiljauw*) eſt le poiſſon dont les Iſlandois font un plus grand commerce; c'eſt la même que celle dont les François & les Hollandois font la pêche. On trouve particulièrement en été, ſur les côtes ſeptentrionales de l'Iſle, une quantité prodigieuſe de Baleines: M. de *Kerguelen* aſſure en avoir vu juſqu'à dix ou douze nageant enſemble à la diſtance de quatre lieues de la côte (1). On prend auſſi

(1) Les Iſlandois diſtinguent les Baleines en deux ſortes principales, les *Baleines ſans dents*, & les *Baleines avec des dents*. La première ſorte ſe diviſe en deux; celles qui ont le *ventre liſſe*, celles qui ont le *ventre ridé* : on en trouve dans celles qui ont le ventre liſſe, de plates

beaucoup de Saumon dans la mer ; on pêche une quantité prodigieuſe d'Aloſes dans les lacs ; les Inſulaires ſalent & sèchent ces poiſſons, qui ſont pour eux

---

ſur le dos ; ce ſont les plus grandes, elles ont juſqu'à 200 pieds de longueur ; les autres ont une boſſe ſur le dos, & n'ont que 160 pieds de longueur au plus. Celles qui ont le ventre ridé ſont en général les plus grandes ; on en trouve qui ont 240 pieds de long. Les Iſlandois mangent la chair de toutes ces Baleines, & prétendent qu'elle a un goût fort approchant de la viande de bœuf.

Les Baleines qui ont des dents, ſont de deux ſortes ; l'une dont on mange, & l'autre dont on ne mange pas, parce qu'on prétend que celle-ci ſe nourrit de chair humaine : les anciens Commandemens de l'égliſe d'Iſlande défendent d'en manger pour cette raiſon ſous peine de damnation : la ſuperſtition eſt encore dans toute ſa force en Iſlande. Les Iſlandois prennent la plus petite ſorte de Baleines avec des filets ou avec des harpons ; ils n'oſent attaquer les grandes ; ils n'ont pas les inſtrumens néceſſaires pour s'en rendre maîtres ; leurs bateaux ſont trop petits & contiennent trop peu de monde pour pouvoir en faire la chaſſe avec ſuccès ; ils s'expoſeroient à de trop grands dangers en les pourſuivant en haute mer. S'ils en prennent de la grande eſpèce, ce n'eſt que, lorſque ſurpriſes ſur le rivage par le reflux, elle ne trouvent plus aſſez d'eaú pour ſe retirer ; alors les Iſlandois n'ont d'autre peine qu'à les aſſommer. Voyez la neuvième lettre ſur l'Iſlande, pag. 104, 105 & 106.

un aliment ordinaire pendant toute l'année. Les étangs & les rivières fourmillent d'anguilles de toute eſpèce ; mais les Iſlandois ont pour ce poiſſon une ſingulière averſion.

La pêche du *Veau marin* eſt, pour les Iſlandois, une branche de commerce très-lucrative ; ils en diſtinguent quatre ſortes différentes : cette pêche ne ſe fait que dans certaines parties des côtes de l'Iſle, car on n'en trouve pas ſur toutes. Les Phoques ſont très-gras en hiver & très-maigres en été ; les Inſulaires en mangent la chair, ils en vendent le lard à un bon prix ; il y en a qui donnent jusqu'à vingt livres peſant de lard. J'ai cru devoir faire précéder ces détails ſur les productions de l'Iſlande, & ſur la nature du ſol de cette Iſle ; je vais tâcher de donner une idée des Iſlandois eux-mêmes.

Tous les anciens peuples ont dégénéré au point, qu'on ſeroit tenté de douter s'ils ont gagné ou perdu à la civiliſation, dont les plus grandes Nations de l'Europe, ſurtout, ſe font gloire, même au centre de

la corruption des mœurs les plus effrénées. Les Islandois eux-mêmes ne ressemblent presque plus à leurs ancêtres ; les anciens *Sagas* nous représentent ces anciens Insulaires, ayant une passion caractérisée pour la guerre, & la faisant avec beaucoup de succès contre leurs ennemis ; s'appliquant constamment aux exercices du corps, tels que la lutte, la course & l'escrime, & y déployant la plus grande dextérité & la plus grande force ; aimant, en un mot, la gloire avec passion, & cherchant à l'acquérir autant par les belles-lettres, la poésie, les sciences d'alors, que par les armes. Leur position relativement à la Norvége, les exposoit à des continuelles invasions de la part de leurs redoutables voisins, leurs ennemis naturels. Les époques de l'établissement de la religion chrétienne, & de la perte de leur liberté sous Hacan, roi de Norvége, sont celles où ces Insulaires commencèrent à perdre de leur courage naturel ; leur caractère s'abâtardit, & ils ne furent bientôt plus que des hommes pliés

ſuperſtitieuſement ſous le joug de la religion & du deſpotiſme. La religion les forçoit à s'abſtenir de la piraterie, & contraignoit leur goût décidé pour les grandes expéditions militaires. (1). Le deſpotiſme des Rois de Norvége leur avoit ôté la force néceſſaire pour entreprendre de grandes expéditions. Depuis ces deux époques, les Iſlandois ne donnèrent plus un ſeul exemple d'exploits héroïques tranſmis par leurs anciens *Sagas* (2).

Les Iſlandois modernes ſont d'une taille moyenne ; ils ſont d'une complexion aſſez robuſte juſqu'à l'âge de 40 ans ; ils ſont en général aſſez ſains : on peut attribuer ces avantages à une éducation mâle, à une vie ſobre, & à un travail

---

(1) La dégradation du caractère des Iſlandois fut plutôt l'effet de l'ignorance & de la ſuperſtition de leurs Miſſionnaires & de leurs Prêtres, que celui de la religion chrétienne elle-même ; celle-ci condamne ſans doute la férocité & l'injuſtice, mais elle ne proſcrit ni le vrai courage, ni la noble & juſte ambition des peuples.

(2) Voyez la cinquième lettre ſur l'Iſlande, page 66.

continuel & pénible : ils ſont leſtes & bien proportionnés ; leurs dents ſont très-blanches ; ils ont preſque tous les cheveux blonds. Les femmes ne ſont pas à beaucoup près auſſi robuſtes, & leur tempérament eſt en général foible ; leurs occupations ſont peu fatigantes ; elles ſont aſſez ſédentaires ; elles préparent la laine & la travaillent : ce n'eſt que dans le temps de la fenaiſon qu'elles fatiguent à un certain point. Elles accouchent laborieuſement, quoi qu'en diſent quelques écrivains, qui ont avancé que leurs couches ſont ſi heureuſes, que peu d'heures après elles vont ſe baigner & reprendre leurs occupations ordinaires. Le témoignage de M. de *Kerguelen* nous paroît au-deſſus de toute exception ; voici comme ce Navigateur s'explique.

« Dans les différens voyages que j'ai » faits en Iſlande, mon chirurgien a » accouché pluſieurs Iſlandoiſes avec » autant de difficulté qu'ailleurs, & je » ſais qu'elles gardent le lit communé- » ment huit jours après leur délivrance ;

» j'ai oui dire que plusieurs meurent en » couches, & que ce malheur provient » particulièrement de ce qu'il n'y a pas » en Islande, d'habiles sages-femmes » & pas un accoucheur qui sache son » métier ». Les Islandois n'ont ni de bons chirurgiens, ni d'habiles médecins ; ils y seroient cependant de la plus grande utilité ; car à l'âge de 45 à 50 ans, les Islandois commencent à ressentir toutes les infirmités de la vieillesse ; ils sont sujets alors à diverses maladies qui abrègent leurs jours : rarement ces Insulaires atteignent la quatre-vingtième année ; on ne trouve que très-peu de septuagénaires ; ils meurent presque tous des maladies de poitrine ; ils sont très-sujets au scorbut & aux obstructions qui en emportent une très-grande quantité. Une sorte de lèpre héréditaire en précipite au tombeau un très-grand nombre : cette maladie désastreuse n'est pourtant pas contagieuse (1). Quoique

(1) « Les femmes en ce pays, comme presque par-

les Islandois soient en général bien constitués & robustes, on ne doit pas être surpris qu'ils parviennent rarement à une vieillesse avancée; le travail pénible & continuel des hommes, la vie sédentaire des femmes en sont les causes naturelles; les uns affoiblissent leurs forces par trop de travail, les autres n'en acquièrent pas assez faute d'exercice. Les Islandois ne connoissent plus aucun exercice de corps, qui, en les récréant, leur donne de la souplesse & développe toutes leurs forces naturelles; ils n'ont ni jeux, ni danse : les hommes sont la plupart du temps exposés à toutes les intempéries de l'air, à cause de leurs pêches continuelles; les habitans du centre de l'Isle, ne peuvent sortir de leurs cabanes, sans marcher continuellement dans l'eau, toujours très-froide, parce que toutes leurs vallées sont

» tout, vivent plus long-temps que les hommes; mais » on remarque que ce sont celles qui ont eu beaucoup » d'enfans qui parviennent à un plus grand âge ». *Lettres* sur l'*Islande*, page 274.

coupées par une infinité de ruiſſeaux formés de l'eau de neige, qui, venant des montagnes, charrie continuellement des glaçons.

Les Iſlandois élèvent leurs enfans avec le plus grand ſoin; ils ne les sèvrent pas plus à bonne heure que chez nous; à deux mois, ils les ſortent des langes & leur donnent une culotte & une veſte (1).

Ces inſulaires conſervent encore aujourd'hui leur ancien coſtume, à quelque petit changement près; le climat dans lequel ils vivent, ne leur permet guère de ſuivre le caprice des modes; & leur habillement ſans élégance, eſt propre & commode.

L'habit des hommes a beaucoup de rapport au coſtume des matelots-pêcheurs Hollandois.

(1) Ceci eſt en contradiction avec ce que l'Auteur des lettres ſur l'*Iſlande* rapporte à ce ſujet.

« Les enfans nouveaux-nés ne ſont nourris du lait » de leur mère que pendant les trois premiers jours » tout au plus. Ces trois jours révolus, on les met au » lait de vache, & dans les mauvaiſes années, on mêle » ce lait avec de la farine. » page 274.

Hollandois. Les Islandois portent assez généralement du linge; leur habillement complet consiste en un gilet de drap, une veste, une culotte de même étoffe, des bas de laine & des souliers de cuir de bœuf, & plus généralement de peau de mouton; ils portent un grand chapeau à trois cornes, qu'ils rabattent jusques sur les épaules, lorsqu'ils vont à la pêche, pour se garantir du mauvais temps; ils se couvrent d'un manteau lorsqu'ils vont en voyage : la couleur du gilet, de la veste, de la culotte & du manteau est ordinairement noire.

Les Islandois du nord de l'Isle ont généralement adopté le blanc. L'habit de pêche est de peau de mouton, & plus souvent de peau de veau; dans la préparation, cette peau doit être imprégnée d'huile de baleine afin de la rendre aussi souple que l'étoffe la plus légère & néanmoins impénétrable à l'eau. Cet habit particulier, qui se met par-dessus les vêtemens ordinaires, consiste en un pantalon qui monte très-haut & fortement

ſerré ſur les reins; un gilet un peu ample, mais fermant exactement autour du col & bien ſerré à la ceinture ; des très-gros bas foulés juſqu'à la conſiſtance du drap, & des ſouliers très-épais : quelques pêcheurs ont la culotte, les bas & les ſouliers tout d'une pièce; la ſeule élégance que les Iſlandois ſe permettent, eſt de porter juſqu'à ſix rangs de boutons à leur gilet; ces boutons ſont de métal, pour le commun ; les riches ont des boutons d'or ou d'argent doré.

Les Iſlandoiſes ſont un peu plus recherchées dans leur parure; leurs habits ſont de drap un peu plus fin que celui des hommes, mais fabriqué auſſi dans le pays. Leur habillement conſiſte en un corſet, un jupon, un tablier & une mante aſſez ample par le fond & un peu moins longue que le jupon : les bords & les fonds de ces ajuſtemens ſont bordés de ruban, ou de velours ; les dames ſerrent leur corſet avec des boucles d'argent, de vermeil, ou d'autre métal, à proportion de leur richeſſe. Elles portent



DAME D'ISLANDE

un collier de trois doigts de large monté ſur du carton ; l'étoffe en eſt ordinairement de velours ; il eſt bordé d'un petit cordonnet d'or ou d'argent : les Iſlandoiſes ont auſſi adopté la couleur noire, quoiqu'elles ne s'interdiſent pas abſolument les autres. Leur coëffure eſt en forme de pain de ſucre, elle a deux fois la hauteur du viſage ; elle eſt formée de pluſieurs mouchoirs de toile roulés proportionnellement à la forme conique, l'un ſur l'autre ; ils ſont aſſujettis ſur la tête par un mouchoir de ſoie, dont l'uſage principal eſt de garantir du froid. Les jeunes filles ne prennent cette coëffure que le jour de leurs noces. Les femmes portent comme les hommes, des ſouliers de cuir, attachés autour de la cheville avec des cordons.

Elles ont un habit de cérémonie pour le jour qu'elles ſe marient ; cette parure particulière les expoſe à des frais conſidérables pour le pays : la mariée porte autour de la coëffure, une couronne d'argent doré, deux chaînes

au col, l'une pend ſur le ſein, l'autre ſur les épaules ; elles ont une troiſième chaîne, au bout de laquelle eſt un cœur qui renferme une caſſolette remplie de baume, ou de quelque autre parfum (1).

Les maiſons des Iſlandois ſont ſans luxe ; elles ſont ſans ornemens ; les riches même n'ont que les meubles & les uſtenſiles abſolument néceſſaires & d'un uſage journalier. On y voit peu de vitres, ce meuble eſt trop cher pour la plupart des Inſulaires. On les remplace très-ſouvent par un parchemin très-délié & tranſparent ; on ſe ſert ordinairement de veſſies de bœuf préparées. On trouve dans quelques endroits de l'Iſle des maiſons conſtruites en bois ; ce bois ne croît pas en Iſlande, mais la mer en charrie beaucoup & en laiſſe une grande quantité ſur le rivage ; le plus communément les habitations ſont conſtruites avec de la lave, mêlée de mouſſe dans les interſtices, pour fermer toute iſſue au froid. On

(1) Voyez la ſixième lettre ſur l'Iſlande, page 79.

n'en trouve que peu bâties en pierre; celles-ci ſont conſtruites aux frais du Roi, pour la demeure des Évêques & des Officiers de Juſtice; tous les matériaux de ces maiſons doivent être apportés de Copenhague, & coûtent très-cher: le toit eſt couvert de gazon rangé ſur les chevrons, quelquefois ſur des côtes de baleine : les murs n'ont pas plus de ſix pieds d'élévation ; la porte d'entrée eſt très-baſſe; quelques lucarnes ménagées ſur le toit y donnent accès à la lumière. Ces lucarnes ſont fermées avec des peaux tranſparentes; on voit quelquefois des petites fenêtres vitrées à la chambre à coucher, mais jamais de cheminée; il n'y en a pas même à la cuiſine; on allume le feu au milieu de cette pièce, entre trois pierres, & la fumée ſort par un trou pratiqué dans le toit. Les maiſons de la partie ſeptentrionale de l'Iſle ſont en général mieux bâties, plus commodes & plus propres; c'eſt auſſi ſur les côtes du nord-oueſt, que le bois flotté eſt en plus grande

quantité. Les granges à foin, les étables, les ſerres pour le poiſſon, &c., ſont conſtruites proportionnellement aux maiſons.

Les Iſlandois mènent une vie fort ſobre : ils ſe nourriſſent pendant l'été, de têtes de morue, qu'ils font cuire dans de l'eau de mer ; le corps de ce poiſſon ſalé & deſſéché, fait une partie conſidérable de leur commerce ; les têtes de mouton & quelque peu de viande de bœuf, cuite auſſi à l'eau de mer, font leur principale nourriture en hiver : ils conſervent les têtes de mouton dans une ſorte de vinaigre fait avec du petit-lait & du jus d'oſeille ou d'autres plantes ſauvages les plus acides : les moutons faiſant auſſi une autre branche précieuſe de leur commerce, ils ne réſervent pour eux que les têtes, parce qu'elles ne ſont d'aucun débit. Tous leurs mets ſont apprêtés au beurre, ſans ſel & ſans aucune ſorte d'épiceries : en général cependant le laitage eſt le fond de la nourriture de ces Inſulaires ; ils la

diversifient de plusieurs manières. Le pain est très-rare en Islande; les pauvres ne connoissent guère que les gâteaux de mousse dont nous avons parlé plus haut; ceux-ci mangent quantité de poisson desséché. Les riches ne mangent du pain que les jours de festin, ou lorsqu'ils sont en gala; c'est du biscuit de Copenhague, fait avec de la grosse farine de seigle; il est entièrement noir, & d'un assez mauvais goût; malgré cela les riches Islandois le paient très-cher (1).

(1) L'Auteur Hollandois me paroît avoir un peu chargé le tableau de la modicité des alimens des Islandois; celui des lettres sur l'Islande en fait un détail plus avantageux. Celui-ci assure que ces Insulaires mangent du pain de plusieurs espèces; il avance même que quelques-uns cuisent chez eux du pain de seigle, dont la farine est détrempée avec du petit-lait fermenté : ils ont aussi de la farine de *Hivelgroes* (*Lichen Islandicus*), & de celle de *Kornsyra* (*Polygonum Bistortum*), qui sont des plantes indigènes, &c.

Voyez d'autres détails sur la nourriture des Islandois, lettre seizième, page 264. M. Troil avoue néanmoins que la nourriture & la manière de vivre des Islandois les empêchent de devenir aussi forts qu'on pourroit l'attendre de la salubrité du climat, page 274.

Les Islandois sont en général compatissans, humains, hospitaliers & doux; leurs mœurs sont réglées & ils n'ont guère aucune de ces passions violentes qui font tant de ravages chez les peuples trop énorgueillis de leur civilisation; les étrangers sont très-bien venus en Islande & reçoivent par-tout un accueil très-favorable. Ces Insulaires sont enclins à la paresse, ou plutôt ils sont en général dominés par une sorte d'insouciance qui leur donne un air de mollesse; ils sont un peu méfians, & sans être ivrognes de profession, ils boivent un petit coup avec plaisir & se laissent surprendre quelquefois par l'attrait des liqueurs fortes. Les facteurs des magasins de la Compagnie de Copenhague, établis sur les côtes, font un commerce d'échange avec ce peuple, qui a beaucoup contribué à les porter à la boisson : ils leur livrent des eaux-de-vie en paiement de leur poisson salé, de leurs laines & des autres denrées qu'ils fournissent à la Compagnie; quoiqu'il y ait un tarif réglé entre

les Danois & les Iſlandois pour toutes les eſpèces d'échanges ; ce tarif eſt toujours au grand avantage de la Compagnie. Les Iſlandois n'ont pas l'air guerrier ; on aſſure cependant que le Roi de Danemarck en a un aſſez bon nombre dans ſon armée. Ils ſont excellens matelots ; auſſi les Hollandois qui vont pêcher tous les ans ſur leurs côtes, en engagent-ils de temps à autre pour ſervir ſur leurs vaiſſeaux. Ce peuple à de l'eſprit, il ne manque pas même de génie ; il a un goût décidé pour les arts, les ſciences & même pour la poéſie ; il cultive particulièrement l'Hiſtoire & en fait une étude aſſidue : il aime particulièrement à jouer aux échecs, & y joue très-bien. Les Iſlandois envoient beaucoup de jeunes gens étudier à Copenhague, & il n'eſt pas rare de trouver dans l'Iſle, des hommes qui ont bien fait leurs études & qui parlent latin avec beaucoup de facilité. Il y a des Colléges de latinité à *Skelholt* & à *Hoolum ;* on y fait d'aſſez bonnes études dans les humanités,

pour que les écoliers qui en ſortent pour aller à Copenhague, puiſſent faire des progrès dans les hautes ſciences.

La langue Iſlandoiſe n'a éprouvé encore aucune altération ; elle eſt telle qu'on la parloit au IXme. ſiècle, en Suède, en Danemark & en Norvége ; cet avantage eſt précieux ſans doute, puiſque tous les Iſlandois, ſans exception, entendent encore aujourd'hui parfaitement leurs plus anciennes Sagas ; auſſi ſavent-ils tous très-pertinemment leur Hiſtoire ancienne ; pluſieurs d'entre eux récitent par cœur leurs poëmes & leurs poéſies fugitives, compoſées dans les premières années de leur établiſſement dans l'Iſle (1).

L'époque de la prédication de l'évangile en Iſlande remonte à l'an 1000 : c'eſt au commencement du XIme. ſiècle, que l'idolâtrie fut abſolument bannie de

(1) Voyez ſur la littérature Iſlandoiſe les lettres onzième & douzième ſur l'Iſlande, depuis la page 148, juſqu'à la page 202. La lettre treizième ſur les veſtiges de l'antiquité qu'on trouve en cette Iſle.

cette Isle. Les anciens Islandois adoroient *Jupiter* sous le nom de *THOR*, & *Mercure* sous celui d'*ODIN*. Ce peuple ne reconnoissoit que ces deux Divinités. La religion catholique y fut établie sur les ruines de l'idolâtrie ; dans la suite, *Christian III*, Roi de Danemarck, l'y persécuta, & parvint enfin à la bannir entièrement. La persécution fut sanglante ; un Évêque catholique s'opposa courageusement aux édits du Monarque ; il soutint long-temps son troupeau dans la foi ; il ne l'abandonna que lorsqu'il eut signalé son zèle & couronné ses travaux apostoliques par la palme du martyre. Après la mort du saint Évêque, le Lutéranisme de la confession d'Ausbourg devint la religion dominante des Islandois ; c'est aujourd'hui la seule qui soit suivie dans l'Isle.

Les Islandois font un commerce direct avec une Compagnie privilégiée à Copenhague, moyennant une redevance annuelle qu'elle paie au Gouvernement, elle est seule autorisée à porter en Islande

tous les effets commerçables pour cette Isle, & d'en rapporter, pour son propre compte, les marchandises qu'elle y a pris en échange de ses cargaisons. Cette Compagnie, aussi nuisible aux Islandois qu'aux Danois, entretient des facteurs & des magasins sur toutes les côtes que ses vaisseaux viennent visiter tous les ans; ainsi les Insulaires sont continuellement à même de faire l'échange de leurs productions contre les marchandises dont ils font une consommation régulière. Ce débit journalier n'empêche pourtant pas que tous les ans, il n'y ait dans les ports d'Islande, une foire générale à l'arrivée des vaisseaux de la Compagnie Danoise. Les marchandises d'exportation en Danemarck, sont le poisson desséché, le mouton, le bœuf salé, le beurre, l'huile de baleine, le suif, la laine grasse, le cuir, des étoffes de laine en pièce, les gilets, les bas, les gants, les peaux d'agneaux & de renard, le soufre, les plumes, le duvet & quelques autres articles : les marchandises

d'importation en Iſlande, ſont le fer en barre & travaillé, du biſcuit, de la bière, des eaux-de-vie, des étoffes, de la farine, des lignes pour la pêche, des planches, du bois de charpente, du tabac, des fers de cheval, de la clouterie, &c. Comme tous ces marchés avec la Compagnie, ſe font par échange, on ne connoît preſque pas l'argent monnoié dans l'Iſle; les principaux échanges ſe font contre du poiſſon; une aune de tabac eſt eſtimée un poiſſon, & c'eſt ſur ces deux termes de comparaiſon que tous les échanges ſe font; on peut donc dire en quelque façon, que le poiſſon & le tabac ſont la monnoie courante de l'Iſlande, ou du moins l'*argent de banque* dans l'Iſle. Il y a vingt-deux ports affectés, en Iſlande, pour tenir ces foires annuelles.

Ce commerce eſt tout au déſavantage des Inſulaires; les profits que la Compagnie fait ſur eux ſont incalculables. Les Hollandois s'en prévalent; ils font, avec les Iſlandois, un commerce

clandeſtin ; ils y trouvent un bon bénéfice, même en payant plus cher les marchandiſes qu'ils achètent, & en leur donnant à meilleur marché celles qu'ils leur livrent en échange ; la qualité en eſt même ſupérieure à celle des marchandiſes du Danemarck. Les Hollandois ont ſouvent été ſurpris en faiſant la contrebande ſur les côtes d'Iſlande : il eſt arrivé plus d'une fois qu'on leur a confiſqué leurs navires (1).

Il ſe tient tous les ans, une foire à *Hraundal-Sretter*, où ceux de l'intérieur de l'Iſle ſe procurent du poiſſon & de l'huile de poiſſon, pour leur proviſion particulière ; ils donnent en échange du beurre, des draps, du mouton, &c. (2).

Le Roi de Danemark, Souverain de

---

(1) La Compagnie Danoiſe a été ſupprimée par une ordonnance du Roi, en date du 30 Mai 1776. On a fait un nouveau tarif plus favorable aux Iſlandois, & le commerce ſe fait aujourd'hui pour le compte de la Couronne, ſous la direction d'un Conſeiller d'État. Lettres ſur l'Iſlande, page 141, Note (*a*).

(2) Voyez la dixième lettre ſur l'Iſlande, page 141.

Norvége, l'eſt auſſi de l'*Iſlande* qui doit en être conſidérée comme une dépendance. Un Gouverneur général qui fait toujours ſa réſidence à Copenhague, a la direction générale de l'Iſle. Elle eſt diviſée en quatre grands départemens; celui de Sud, celui du Nord, celui de l'Eſt, & celui de l'Oueſt. Ces quatre grandes provinces ſont diviſées en pluſieurs bailliages; ces bailliages reſſortent chacun d'un officier de juſtice placé par le Roi. Chaque Bailli a, dans ſon petit département, quinze ou ſeize hameaux formant chacun une paroiſſe, & ayant une égliſe. La Cour ſouveraine ſe tient à *Beſeſtad*, où le grand Bailli eſt le chef de la juſtice. Le Roi a placé auſſi dans ce lieu un Receveur général chargé de la recette des domaines de la couronne, & des droits royaux dans l'Iſle. Ces deux premiers agens du Souverain ſont comptables au Gouverneur général de l'Iſle. Deux Évêques gouvernent le ſpirituel de l'Iſlande; l'un fait ſa réſidence à *Skalholt*, dans la partie méridionale de l'Iſle, qui

forme son diocèse particulier ; & l'autre à *Hoolum*, dans la partie septentrionale, qui forme aussi l'arrondissement de son évêché (1).

---

(1) Je pense faire plaisir au lecteur, en ajoutant à cette description de l'intérieur de l'Islande un partage des terres de cette Isle, que je trouve dans une table insérée dans la onzième lettre sur l'*Islande*, page 22. Il verra par-là, ce que j'ai entendu par *Domaines de la Couronne*, quelles sont les possessions territoriales de l'Église & du Clergé, la portion des Pauvres, celle des Hôpitaux, & enfin les possessions particulières des Insulaires propriétaires. Cette Table est intitulée : EXTRAIT DU CADASTRE D'ISLANDE.

Il résulte, par le dépouillement, que dans la totalité des dix-sept grands Districts de l'Isle,

Le Roi y possède	718 fermes ou habitat.
Le Siége épiscopal de *Skalholt*,	304
Le Siége épiscopal de *Hoolum*,	345
L'Église en général	640
Le Clergé	140
Les Émerites du Clergé . . .	45
Les Pauvres	16
Les Hôpitaux	4
Les Fermiers ou les Propriét.	1,847
Total des Fermes	4,059

Il résulte donc aussi de ce partage très-inégal & peu favorable aux Islandois en géneral, que le plus grand nombre des Insulaires n'ont pour toute propriété que

Cette

Cette defcription fommaire de l'Iflande peut être d'une utilité affez précieufe pour l'hiftoire du globe, & fur-tout pour l'hiftoire naturelle; mais, la defcription la plus intéreffante pour la navigation, & pour le but particulier de cet ouvrage, eft certainement celle des côtes, des baies, des rades & des ports de cette grande Ifle. C'eft celle que je vais donner, avec un certain détail, d'après les renfeignemens de M. de *Kerguelen.*

La baie d'*Adelfiord* eft large & profonde; l'ancrage pour les gros navires n'y eft pas sûr, parce que la côte en eft très-efcarpée, & qu'il faut en approcher de trop près pour pouvoir y jeter l'ancre; les bateaux pêcheurs qui y mouillent, en font fi près, que l'équipage peut facilement aller à terre, au moyen d'une

---

leur cabane, & pour richeffe, que leur pêche & leur induftrie. Ce régime paroît très-ancien, & rien n'annonce encore une infurrection pour le renverfer & faire rentrer les *Citoyens d'Iflande* dans les *droits primitifs de la Nature* & de *la Liberté de l'Homme ifolé* & errant dans les déferts & fur les montagnes.

planche appuyée par un bout ſur l'étanbord de l'arrière, & par l'autre, ſur la côte.

La baie de *Dizeſiord* ne le cède ni en beauté, ni en grandeur à celle de *Lusbaay;* l'entrée n'offre aucun écueil, & on y entre en toute sûreté ; il faut ſeulement faire attention de s'y mettre à l'abri des vents qui ſoufflent impétueuſement des gorges des montagnes. La baie de *Patrixfiord* offre le même inconvénient. Des navires de guerre trouvent dans la première un ancrage excellent. On apperçoit au fond de la baie, deux petits caps en forme de pains de ſucre, qu'on prendroit de loin pour deux Iſles très-hautes ; ces deux pointes indiquent la baie d'aſſez loin en mer.

La baie de *Weſt-Noorderfiord* eſt auſſi ſpacieuſe ; l'ancrage y eſt très-bon à l'entrée à gauche ; mais il ne faut pas y mouiller dans le deſſein d'y faire un long ſéjour; il vaut donc mieux entrer plus profondément dans la baie pour s'y établir plus en sûreté. On trouve au milieu de la baie, vingt-cinq braſſes d'eau ; on

mouille ſur quinze à dix-huit braſſes, au fond de la baie, & l'on y eſt en sûreté; l'entrée eſt bordée de chaque côté, de rochers; ils ne ſont pas dangereux, puiſqu'ils tiennent à la côte.

La baie de *Pikhol* eſt trop ouverte, les Pêcheurs & les petits navires peuvent ſeuls y ancrer; il faut aller mouiller vis-à-vis le Presbytère, & ſe mettre à l'abri ſous la pointe ſeptentrionale : le fond eſt d'un ſable très-fin; on y trouve douze braſſes d'eau.

La baie, ou plutôt le golfe de *Bolkbozt*, eſt peu connue; les Pêcheurs y entrent rarement; on a aſſuré à M. de *Kerguelen* qu'il y a un excellent mouillage au fond de la baie, au-deſſus de la maiſon du Facteur de la Compagnie Danoiſe; & que c'eſt le meilleur de tous les ports d'Iſlande pour l'hivernage des navires.

La rade de *Seertelbay* eſt tres-belle; toutes ſortes de navires peuvent y mouiller en sûreté; on doit préférer l'ancrage de la gauche de l'entrée derrière une pointe; le fond de la rade offre cependant

le meilleur mouillage, à l'entrée d'une petite anſe qui eſt très - remarquable. On reconnoît de loin cette rade, à une coline de ſable gris qu'on apperçoit facilement de loin. On mouille dans la baie de *Rakol*, à douze braſſes d'eau, ſur un fond de ſable; on y eſt à l'abri des vents de ſud & d'eſt; mais on y eſt expoſé aux vents de nord & d'oueſt.

La rade de *Rakbaay* eſt ſpacieuſe & bonne; cinquante navires de guerre peuvent y mouiller ſans aucun inconvénient, & peuvent y être fort à l'aiſe. Le meilleur mouillage eſt à la partie du ſud, tout-à-fait au fond de la baie, à la diſtance d'un mille de la côte. On y trouve beaucoup de bois, des arbres même entiers que la mer y charrie.

Le NORDKAP eſt ſitué à la gauche de l'entrée de *Bokbaay*. On trouve à l'eſt du Cap, en tirant du côté du Golfe d'*Orgel*, un torrent qui va ſe jeter dans la mer avec beaucoup de fracas; c'eſt à ce bruit & à l'écume de ce torrent, dont la mer eſt couverte, qu'on reconnoît ce

canton qu'on nomme vulgairement *Watalope*. On ne trouve dans tout le golfe d'*Orgelbogt* que la baie du *Noorderfiord* oriental ; une frégate peut s'y refugier ; mais on doit jeter l'ancre à la droite de l'entrée, à deux encablures de la côte, ſous les habitations des Inſulaires : les Pêcheurs vont mouiller au fond de la baie ; pour y arriver, il faut franchir un banc, ſut lequel il n'y a pas plus de onze pieds d'eau à la marée baſſe. La mer y charrie beaucoup de bois ; il s'y décharge une rivière dans laquelle on prend beaucoup de Saumon. Il y a une chaîne de rochers à la pointe orientale du golfe, qui ſe prolonge bien plus loin que nos cartes hollandoiſes ne l'indiquent. A l'eſt de ces rochers, eſt un archipel de quatre Iſles aſſez élevées, & qu'on peut approcher facilement ; la quatrième eſt ſituée à l'entrée de *Klipbay*, on peut y mouiller près de terre, à la droite & à la gauche ; il faut ſeulement prendre garde à un banc placé en travers du milieu de la baie, & qui empêche qu'on puiſſe louvoyer.

L'Isle d'*Ulakiland* est située à l'est des quatre dont je viens de parler ; celle-ci est très-grande, elle a un bon mouillage tout près de la côte occidentale. L'Isle de *Guins* n'en est pas éloignée ; on peut y jeter l'ancre à la côte méridionale ; on y est à l'abri du vent de nord ; mais il faut être toujours prêt à lever l'ancre, lorsque le vent commence à souffler de la partie du sud-est ou du sud-ouest ; les marées y sont très-fortes, & leur direction est à l'est & à l'ouest. Le mouillage est très-bon à la pointe de *Roedehoek ;* on y est à l'abri des vents du Sud; on a dix brasses d'eau sur un fond de sable ; on y rencontre un rocher qui sort de l'eau, & qu'on peut approcher sans danger.

L'ancrage est très-bon aussi à *Budeman ;* on y est à couvert des vents du sud ; mais aussitôt qu'il commence à venter nord, il faut en faire voile, pour n'être pas jeté sur la côte qui est très-basse : on courroit risque d'y échouer.

Telles sont les baies, tels sont les mouillages de l'ouest & du nord de

l'Islande, que j'ai cru devoir indiquer & faire connoître aux Navigateurs, pour qu'au besoin ils puissent y trouver des asiles, & échapper aux dangers du naufrage, toujours imminent dans les mers du Nord. Je vais donner, dans la même vue, une notice des mouillages & baies sur la côte orientale de la même Isle : je commencerai par le sud de la côte de *Langerness*, & je la suivrai jusqu'à son extrémité.

Langerness est une langue de terre très-alongée & unie ; on la découvre à la distance de sept à huit milles en mer ; elle est située directement au-dessous du pole arctique. On trouve au sud de cette côte, un bon mouillage pour toute sorte de navires & un fond de sable sur dix & quinze brasses d'eau ; on y est à l'abri des vents du nord & de l'ouest. Lorsqu'on y vient chercher un mouillage en arrivant de la partie de l'est, on doit directement faire voile à la côte ; si le vent est nord, on peut mouiller à la portée du mousquet, de la terre, & l'on y est en sûreté ; cet asile est précieux pour ceux

qui cherchent à se soustraire au mauvais temps, ou qui ont besoin de boucher une voie d'eau considérable. On apperçoit en y entrant, des longues perches posées sur trois ou quatre maisons; ces perches paroissent être des mâts de navire: on peut mouiller vis-à-vis; mais il est mieux d'avancer un peu plus loin; & après avoir laissé à stribord les maisons, aller jeter l'ancre vis-à-vis d'autres qui sont bâties sur le rivage; les Pêcheurs y mouillent à la distance d'un quart de lieue du rivage; un navire de guerre pourra facilement y mouiller à une demi-lieue de la côte. Les vents de nord & d'ouest n'y donnent pas; mais aussitôt que les vents de sud & d'est commencent à souffler, il faut se hâter de sortir de la plage.

Wapenfiord est aussi une excellente baie pour les navires de toute grandeur; on y mouille en face des maisons, à dix-huit brasses d'eau: mais, comme il se trouve au milieu de la baie deux grands rochers, les grands navires, qu'on ne gouverne pas comme l'on veut, à moins

que le vent ne ſoit très-bon, ne ſauraient y entrer ſans danger.

Zandhoek offre un bon aſile contre les vents de ſud, pourvu qu'on mouille au ſud des cabanes des Iſlandois établis ſur le rivage. La partie ſeptentrionale de la baie eſt remplie de rochers: la petite Iſle de *Bonibick* eſt ſituée entre les deux ports; on peut facilement l'approcher ſans crainte d'aucun écueil.

Les petites frégates & les corvettes mouillent commodément à *Burgerfiord*: on découvre, à la diſtance de huit lieues en mer, une montagne qui a la forme d'une bouche de canon; cette montagne peut ſervir à faire reconnoître la côte; elle eſt ſituée entre les deux baies dont je viens de parler.

Lammerfiord eſt un bon port pour des frégates; il faut y mouiller à la droite de l'entrée, vis-à-vis des huttes des Pêcheurs, à une encablure du rivage, ſur dix braſſes d'eau. On découvre derrière la baie, une montagne qui a quelque reſſemblance avec une couronne.

Zuiderſiord eſt une petite rade pour les Pêcheurs ou pour les petites corvettes.

Menneſiord, autre petite rade; elle eſt expoſée aux vents d'eſt.

Buiderklip eſt, ſans contredit, le meilleur port d'Iſlande ; c'eſt une ſuperbe rade fermée de tous les côtés ; elle peut recevoir aiſément & commodément cinquante vaiſſeaux de guerre : tous les vents d'eſt en favoriſent l'entrée ; on peut mouiller dans toute la rade, à vingt-cinq & trente braſſes d'eau ; cependant le meilleur ancrage ſe trouve au fond de la baie, il faut doubler un petit cap de ſable, qui de loin paroît rouge, & qui, courant dans la baie, y forme une ſorte de coude ; c'eſt dans ce coude, qui eſt dans la partie du nord, que le mouillage eſt excellent ; il y a depuis quinze juſqu'à dix-huit braſſes d'eau ; on peut y jeter deux ancres, l'une en avant & l'autre en arrière ; lorſque l'on en jette une à la côte, elle prend très-bien dans le ſable.

Kolhom eſt une baie qui offre de bons mouillages, mais il eſt difficile d'y entrer ;

il faut tourner le ſud de l'Iſle *Schorras*, ſituée à l'entrée de la baie : il y a à la côte ſeptentrionale de cet Iſlot, un rocher preſque à fleur d'eau; il s'étend aſſez loin, & rend impoſſible la Navigation le long de la côte ſeptentrionale de cette Iſle.

Papeifiord eſt une rade ouverte; l'Iſle de Papei, ſituée à l'entrée du port, lui donne ſon nom.

Préiſterbay & *Engelſche-Bay* ſont deux rades où l'on va mouiller très-rarement; la dernière eſt ainſi nommée, parce que les Anglois y entrent très-ſouvent. En droite ligne de ces deux baies, & à la diſtance de ſept à huit milles, eſt une roche fort large & plate; on la nomme *Walsbok*; elle reſſemble de loin à l'échine d'une Baleine nageant à mi-corps. Les Pêcheurs aſſurent qu'on trouve des gouffres & qu'on eſſuie des tempêtes affreuſes entre la roche & la côte. Il eſt donc aſſez probable qu'il y a auſſi une chaîne de bancs ſous l'eau, qui s'étend depuis la roche juſqu'à terre : il ſeroit très-dangereux de paſſer entre les deux avec un

gros vaiſſeau ; cependant les Pêcheurs y paſſent ſans aucun danger.

M. de *Kerguelen* ſemble penſer que l'Iſle d'*Enchuizen*, que nos cartes placent ſur la même ligne, n'eſt autre choſe que la Roche de *Walsbok*, qui paroît être, par un temps de brume, une Iſle ſéparée. Cette conjecture eſt d'autant plus probable, que cette Iſle n'a été découverte que par des Pêcheurs peu expérimentés en géographie, qui ne ſavent ni lire ni écrire, & peu capables de faire des obſervations exactes.

Telle eſt la deſcription abrégée des côtes d'Iſlande que M. de Kerguelen nous a donnée pour ſervir de guide à nos Pêcheurs & autres Navigateurs, vers l'*Iſlande*; elle m'a paru être d'une grande utilité pour notre Navigation vers le nord; & je crois pouvoir aſſurer qu'on peut ſe fier aux obſervations de M. de *Kerguelen*, qui avoit tous les talens requis pour faire un excellent & ſavant Navigateur.

DE LA LAPONIE.

Il arrive très-ſouvent que nos Navigateurs, au *Spitsberg* & au *Groenland*, ſont jetés par des tempêtes loin de leur route, & qu'ils ſont portés vers des côtes qu'ils ne connoiſſent pas, ou dont ils n'ont qu'une connoiſſance très-imparfaite. Je penſe qu'il n'eſt pas inutile de m'arrêter un moment ſur des contrées adjacentes aux mers du Nord, & de les indiquer avec quelque détail, aux Navigateurs expoſés à y être entraînés malgré eux-mêmes.

Les côtes de Norvége, ſi fréquentées par les Groenlandois, ſont très-connues aujourd'hui ; je n'en ferai donc pas la deſcription. La *Laponie*, *Finmarken*, & le pays des *Samojèdes*, le ſont beaucoup moins. Les Navigateurs, dans les mers du Nord, ſont expoſés à être contraints de faire route vers ces contrées ſtériles & hideuſes : je vais eſſayer d'en faire connoître la poſition avec quelque préciſion,

& de donner une idée juste du caractère des habitans.

La *Laponie*, qui fait partie de la *Scandinavie*, est située entre le 32e. & 43e. degré de longitude, & entre le 65e. & 72e. de latitude, à la distance d'environ 5 degrés sud-est du *Spitsberg*, & de 3 degrés de l'Isle-aux-Ours (*Beeren-Eyland*). Ce pays a pour limites, à l'est, la Mer Blanche & la Russie; au sud, la Suède; à l'ouest & au nord, la Norvége, où il est borné par la Mer Glaciale & la Mer du Nord. Les Lapons appellent leur pays *Sameland*, ou *Samenolmai* : les anciens géographes qui ne paroissent pas s'en être beaucoup occupés, ont désigné la Laponie sous les noms de pays des *Cynocéphales*, *Hymantopodes*, *Troglodites* ou *Pygmées*. Les Suédois, qui les premiers en ont fait la conquête, au XIIe. siècle, ont nommé ce pays *Laponie* : il est connu depuis ce temps-là sous cette dénomination.

La Laponie se divise en trois parties : la partie orientale est connue sous le nom

de *Laponie Russe ;* la partie méridionale, sous celui de *Laponie Suédoise*, & la partie occidentale, sous celui de *Laponie Danoise ;* tout ce pays est, en effet, soumis à ces trois couronnes. La Laponie Danoise fait une partie du pays de *Drontheim ;* la Suédoise fait partie de la Bothnie occidentale, & la Russe fait partie de l'Archipel de ce nom.

La Laponie se présente, au premier coup d'œil, comme le pays le plus pauvre, le plus misérable, & le plus dépourvu de tout : il n'en est pas en Europe de plus froid, & dont la terre soit moins fertile ; l'air & le sol en sont affreux. On ne découvre dans le pays, que des montagnes dont les sommets couverts de neige n'en ont jamais été dépouillés ; on n'y trouve que des marais qui, à peine dans la plus belle saison, sont dégelés ; des rivières & des petits lacs, dont la jouissance ne donne ni profit ni agrément. On ne connoît dans la Laponie, ni printemps, ni automne ; l'hiver, qui y dure pendant neuf à dix mois, fait place à l'été, dont

la durée ne paſſe pas quelques ſemaines. Si, à la fonte des neiges, on découvre quelques eſpaces de terre découverte, ce n'eſt que pour y voir une mouſſe bourbeuſe; jamais l'aſpect d'une plante agréable n'y flatte la vue.

Tel eſt le premier coup d'œil de la Laponie : mais, quand on examine de près ce pays, on découvre par lui que la nature n'a pas abandonné l'homme à toute la rigueur de l'indigence, & qu'elle lui a fourni, ici comme ailleurs, de quoi ſubſtanter ſa vie, & pourvoir à ſes premiers beſoins.

Ces plaines, couvertes de mouſſe, produiſent néanmoins des plantes & des racines qui ſervent autant à la nourriture des hommes, qu'à celle des animaux. Quoique l'été y ſoit très-court, il dure cependant aſſez long-temps pour faire mûrir & donner le temps de récolter les grains que ces terres font germer. L'hiver, malgré ſa longueur & ſon âpreté, ne laiſſe pas que de donner quelques jours ſereins, & de procurer aux Laponois quelques

quelques plaiſirs paiſibles & agréables. Les rivières ſont très-poiſſonneuſes, & le gibier y eſt aſſez abondant ; il y a même des bêtes fauves en aſſez grande quantité, dont les peaux fourniſſent à l'habillement des habitans. La Renne y eſt, de tous les animaux privés, le plus utile & le moins à charge ; cet animal s'élève, ſe nourrit, & pourvoit à tous ſes beſoins lui-même : pendant l'été, il paît dans les champs de mouſſe, & broute la pointe des arbriſſeaux ; pendant l'hiver, il découvre avec ſes pieds la mouſſe cachée ſous la neige & ſous la glace, & ſe procure ainſi ſa nourriture. Lorſque cet animal a couru pendant un jour entier, ſans s'arrêter, on l'attache pendant la nuit à un arbre, en mettant devant lui un peu de mouſſe pour ſa nourriture; plus ordinairement on lui donne la liberté de chercher ſa pâture lui-même. La Renne, qui reſſemble aſſez bien au Cerf, eſt tout pour le Laponois ; elle fait toute ſa richeſſe ; il ſe nourrit de ſa chair, il boit ſon lait, il s'habille de ſa peau, & en

fait un petit commerce qui lui procure de quoi avoir une tente pour passer l'été ; le poil de Renne se file, & sert à beaucoup d'usages dans le ménage ; les os & les cornes servent au Laponois à se faire des outils, des ustensiles, &c. ; il couche sur les peaux de cet animal, & y dort à son aise. On fait de bon fromage du lait de Renne ; en un mot, le Laponois est riche, à proportion que son troupeau de Rennes est plus nombreux : quelques-uns entretiennent jusqu'à mille Rennes : il est remarquable que chacun de ces animaux, recevant un nom particulier, pour les distinguer, jamais le propriétaire ne se trompe & ne confond ces noms ; il distingue & appelle chacun d'eux par le nom qu'il leur a donné. Les Laponois voyagent & transportent leurs marchandises dans des traîneaux ressemblant par leur forme, à des batelets ; ces traîneaux sont impénétrables à la pluie : le Laponois y pratique une petite chambre où il est à l'abri du froid & des intempéries du climat ; il y attèle ses Rennes, qui courent

avec une ſi grande vîteſſe, même à travers les bois & les montagnes, que l'oiſeau ne fend pas l'air avec plus de rapidité : on ne peut ſe ſervir de ces traîneaux que ſur la neige ou ſur la glace (1)

Les Laponois ſe ſervent auſſi d'une ſorte de patins qui ſont très-commodes : le patin conſiſte en une planche légère, de ſept à huit pieds de long, ſur un pied de large, elle finit en pointe relevée ſur le devant; les pieds aſſujettis ſur ces patins, le Laponois, un bâton à la main pour ſe donner de l'élan, court ſi vîte, qu'il paſſe à la courſe les loups & les ours auxquels il donne la chaſſe.

Les Laponois ont quelque reſſemblance morale avec les habitans des autres contrées de l'Europe; mais ils ont des rapports plus frappans avec les Finlandois. La Laponie eſt peu peuplée; les habitans ſont tous d'une petite ſtature, ils ont la

(1) On a eſſayé depuis quelques années d'élever des Rennes en *Iſlande;* l'épreuve, ſelon M. Van-Troil, commençoit à réuſſir aſſez bien en 1772.

mâchoire ſupérieure plus ſaillante que les Finlandois ; leur chevelure a pluſieurs nuances ; les femmes y ſont bien de figure ; &, au rapport des voyageurs les plus dignes de foi, il y a des Laponoiſes qui paſſeroient pour belles dans tous les autres pays de l'Europe. On penſe que les Laponois ſont originaires de la Finlande. Quoique quelques voyageurs aient rapporté que les Laponois ſe ſervoient de dards & de javelots pour la chaſſe, il eſt certain au contraire, qu'ils n'en connoiſſent pas même l'uſage : ils ont des fuſils, & achètent leur poudre à *Kola*. Ils font cuire la viande & le poiſſon pour leur nourriture, & ne mangent jamais ces alimens cruds, comme les Samojèdes ; ils ne font pas de la farine d'arêtes de poiſſon, comme on l'a prétendu. Les Finlandois, habitans de la Carelie, ſont les ſeuls qui en faſſent uſage. Les Laponois font une ſorte de farine, de la membrane déliée qu'ils trouvent ſous l'écorce du ſapin ; ils en font leur proviſion dans le mois de

mai ; ils la font sêcher avec soin, la pulvérisent, la détrempent avec du lait, & en font des gâteaux : ils pensent que cette sorte de pain est un excellent anti-scorbutique ; leur boisson ordinaire est du lait, & non l'huile de poisson, comme on l'a avancé sans fondement : il est faux aussi qu'ils soient polygames, & qu'ils n'aient égard à aucun degré de consanguinité, pour satisfaire au vœu le plus pressant de la nature ; le reproche qu'on leur fait d'offrir aux étrangers leurs femmes & leurs filles, pour en jouir, n'est pas mieux fondé : ils ont en horreur tous ces écarts contre la pudeur. On les accuse de sorcellerie ; tout ce qu'on en raconte de merveilleux, est avancé sans preuves ; il y a apparence qu'ils ne sont pas plus sorciers que ceux qui passent pour tels dans les pays les plus policés de l'Europe.

Quoique la majeure partie des Lapo-nois ait embrassé le Christianisme, ils n'en font aucun exercice public, & n'en donnent d'autre marque, que le nom

qu'ils ont reçu au baptême ; ils ſont très-enclins à l'idolâtrie, & ont beaucoup de peine à régler leurs mœurs ſur les préceptes de l'évangile. Les Divinités qu'ils paroiſſent reconnoître, ſont *Jubmel*, *le bon Eſprit*, & *Peckel le mauvais ;* mais ils en reconnoiſſent une intermédiaire, qui eſt *bon* & *mauvais* tour-à-tour ; ils l'honorent ſous les deux noms de *Thor* & d'*Ajicke.* Il ſuit de-là, que leur religion eſt une eſpèce de Manichéïſme.

DU NORDLAND ET FINMARKEN.

Ces deux contrées ne diffèrent guère pour la température du climat & pour la nature du ſol, de la Laponie, dont je viens de donner une idée ſuccincte ; elles s'étendent depuis le 64e. degré de latitude ſeptentrionale, juſqu'au 72e. ; elles ſont toutes les deux au nord de *Drontheim. Nordland* comprend tout l'eſpace entre *Normendal* & *Finmarken.* Les habitans vivent principalement de leur pêche, de même que ceux de *Finmarken.*

Cette dernière contrée ſe diviſe en orientale & occidentale ; la partie orientale touche à l'extrémité de la terre ferme, au nord de la montagne *Noordkin*, qui eſt à dix lieues Danoiſes de *Nord-Cap* & de l'Iſle de *Wardoë*, ſituée à une très-petite diſtance du continent. La partie occidentale comprend l'Iſle de *Mageroë ;* c'eſt dans cette Iſle qu'eſt le cap le plus ſeptentrional de l'Europe, qui, pour cette raiſon, eſt appelé le *Nord-Cap.*

On trouve d'excellens ports tout le long des côtes, & de bons mouillages par-tout ; il ſemble que la nature ſe ſoit appliquée à former les aſiles les plus sûrs pour les Navigateurs, dans les contrées les plus effroyables de l'Europe, & ſous le ciel le plus rigoureux par l'âpreté de l'air & la fureur des tempêtes. Un navire, battu par les flots ſoulevés, ou forcé, par quelque beſoin, de relâcher ſur la côte, y trouvera toujours, quelque temps qu'il faſſe, ún port qui le mettra à l'abri du naufrage, & qui lui fournira les moyens de ſe radouber. On aborde cette côte avec

d'autant plus de sûreté, que les Pêcheurs du pays ſont tous excellens pilotes, & qu'ils s'avancent juſqu'à deux milles en mer, quelque fort que ſoit le vent, pour y rencontrer des navires, & les conduire dans un port. Quoique le coup d'œil de ces côtes ſoit effrayant, elles ne ſont cependant pas auſſi dangereuſes qu'elles le paroiſſent : tout le danger eſt en pleine mer, & on peut naviguer le long de toute la côte, ſans craindre d'accident, par-tout où l'on n'apperçoit aucun briſan.

Tout ce que je viens de dire, relativement à ces deux contrées, peut s'appliquer aux côtes voiſines de Noordland & de Finmarken, de même qu'aux peuplades qui y habitent. Tous ces peuples commercent en ſuif, beurre, huiles, poiſſons & bois ; ils ont tous la même façon de vivre. Quelques écrivains nous les ont peints comme des peuples lâches & puſillanimes ; ils les ont mal jugés : ils ſont au contraire vaillans & courageux ; ils ne craignent nullement de ſe mettre aux priſes avec les ours, & de leur livrer



COMBAT VIGOUREUX

des combats ſinguliers ; on les voit attaquer courageuſement cet animal, d'autant plus redoutable, que la faim le dévore dans ces contrées ſtériles ; on en voit corps à corps avec l'ours, ouvrir le ventre de l'animal, le terraſſer & emporter ſa dépouille. N'ayant pour toute arme qu'un long couteau : ils ne le quittent jamais, pas même pendant le ſommeil. Il eſt vrai que la chaſſe de l'ours a auſſi ſes dangers, & que beaucoup de Chaſſeurs, ou ſurpris par l'animal, ou aſſez peu exercés au combat qu'ils lui livrent, ſuccombent & deviennent ſa proie.

DES SAMOJÈDES.

Le pays des Samojèdes eſt ſitué entre le 66e. & le 70e. degré de latitude ſeptentrionale, depuis la rivière de Morene, juſqu'au de-là de l'Oby ; à l'eſt, juſqu'au fleuve de Jeniſen ; il borde les côtes ſeptentrionales de la Mer Glaciale, & occupe un eſpace d'environ 30 degrés de longueur.

Ce pays a la même latitude que la Laponie & Finmarken ; il n'eſt ni plus fertile ni moins froid : il eſt habité par quelques hordes ambulantes qui le parcourent d'un bout à l'autre, à meſure que les beſoins de la vie ſe font ſentir, ſans ſe fixer irrévocablement dans aucun lieu. La nature ne les a pas traités plus favorablement que leurs voiſins.

Quelques écrivains ont avancé ſans fondement, que les Samojèdes & les Lapons tiroient leur origine d'une ſouche commune, & qu'ils étoient frères ; M. de Buffon lui-même a été encore plus loin, & ce grand naturaliſte a cru que les Lapons, les Samojèdes, les Borendiers & les Zembliens n'étoient tous que des Tartares du Nord, provenant d'une ſeule race. Il paroît démontré que M. de Buffon s'eſt trompé, & qu'il a trop compté ſur des rapports peu authentiques & adoptés ſans examen. Quant aux *Zembliens*, ils n'exiſtent pas ; on ſait poſitivement que la nouvelle Zemble n'a jamais été habitée ; s'il eſt vrai qu'on y ait vu

quelques êtres humains, il eſt très-vraiſemblable que ces infortunés étoient des matelots qui, après le naufrage ſur ces côtes déſertes, avoient gagné cette terre déſaſtreuſe & inhabitable. Cette conjecture devient d'autant plus probable, que les Ruſſes, qui tous les ans vont à la pêche ſur les côtes de la nouvelle Zemble, s'habillent comme les Samojèdes, qu'ils n'ont jamais vu ſur ces côtes une ſeule figure humaine, ni rien qui pût leur faire conjecturer que ce pays étoit habité. Pour ce qui regarde les Borendiers, le nom de ce peuple, que M. de Buffon ſuppoſe exiſter dans ces contrées, n'eſt pas même connu dans tout le Nord. On place les Zembliens au-deſſus de la rivière de Morene; mais cette contrée eſt inhabitable pendant la majeure partie de l'année, à cauſe de l'inſalubrité de l'air; il n'eſt pas d'homme qui pût y réſiſter. Un navire, ſurpris ſans doute dans cette contrée par le mauvais temps, fut contraint d'y hiverner: l'équipage, conſiſtant en vingt-quatre hommes, ayant choiſi

ſur la côte un endroit propre à y attendre le retour de la belle ſaiſon, y périt tout entier; on trouva, l'année d'après, ces vingt-quatre malheureux morts dans leur tanière; on crut qu'ils y étoient morts de froid, mais il eſt démontré que les vapeurs qui s'exhalent de la quantité des plantes de mer, & de la mouſſe putride qui borde la côte, infectent l'air, & lui donnent une qualité peſtilentieuſe. M. de *Kerguelen*, obſervateur judicieux, & le plus digne de foi, confirme ce fâcheux événement, & la cauſe très-probable de la mort de l'infortuné équipage dont je viens de parler, par un événement à-peu-près de la même nature qu'il rapporte. Une horde des habitans des bords du fleuve Mérene, alla s'établir à vingt lieues de la côte de la nouvelle Zemble; ces malheureux, au nombre de vingt, y furent tous attaqués d'une maladie douloureuſe, cauſée par l'infection des brouillards infectes qui, s'élevant du côté de la mer, obſcurciſſoient l'atmoſphère; ils furent tous obligés d'abandonner cet



HOMME ET FEMME SAMOYEDES

établiſſement nouveau : il n'en mourut aucun, à la vérité, mais auſſi il n'y en eut pas un ſeul qui ne fût attaqué d'une maladie dangereuſe, de laquelle ils ſe reſſentirent tous pendant très-long-temps, même après avoir reſpiré un air & plus vif & plus pur. Il eſt probable que l'épidémie, connue ſous le nom de *Peſte-noire*, qui dépeupla l'Iſlande, & qui fit un ravage affreux au Groenland, au milieu du XIVe. ſiècle, ne fut occaſionnée que par l'infection des vapeurs méphitiques, plus abondantes & plus continuelles qu'elles ne le ſont ordinairement dans ces contrées.

Les Samojèdes ſont preſque tous d'une taille au-deſſous de la médiocre ; ils ſont forts & robuſtes ; ils ont les épaules larges, les jambes courtes, le pied petit, la tête groſſe, des grandes oreilles, le col court, la figure applatie, des petits yeux noirs, le nez plat & écraſé, la bouche extraordinairement fendue, & les lèvres très-minces ; leurs cheveux noirs & épais leur pendent ſur les épaules, leur teint eſt

rembruni, tirant un peu ſur le jaune ; ils n'ont preſque pas de barbe, la plupart n'en ont pas du tout. La ſtature des femmes eſt parfaitement ſemblable à celle des hommes ; leurs traits ſont à la vérité plus fins, elles ont le pied plus mignon ; il n'eſt cependant guère poſſible de les diſtinguer des hommes, au premier abord ; outre qu'elles ſont deſſinées de même, elles ne mettent aucune différence dans leur coſtume ; leur habillement eſt en tout ſemblable à celui des hommes : les Samojèdes des deux ſexes s'habillent de peaux de Rennes, & donnent préciſément la même forme à leur ajuſtement. On voit, par-là, combien eſt peu fondée l'opinion de ceux qui ont prétendu que les Laponois & les Samojèdes ſortent de la même ſouche & n'ont qu'une même origine ; ces deux peuples ne ſe reſſemblent ni par la ſtature, ni par leurs uſages, ni par leur façon de vivre : le ſeul trait de reſſemblance qu'ils aient, c'eſt l'uſage qu'ils font l'un & l'autre des Rennes, tant pour leur ſervice que pour leur

habillement : mais cet uſage n'eſt pas une marque caractériſtique d'une même origine ; il eſt néceſſité par la diſette d'autres animaux propres à faire le ſervice des Rennes. La race des Samojèdes & celle des Hottentos, ſemblent être les deux extrêmes ; en examinant avec un œil obſervateur ces deux peuples, on peut ſe former une idée aſſez juſte de la grande diverſité d'hommes qui peuplent le globe, dont quelques-uns ne nous ſont que peu ou point connus.

Les Samojèdes, occupés uniquement à ſe procurer le pur néceſſaire, ſont, la plupart du temps, renfermés dans leurs huttes pratiquées dans la terre, ne ſortent de leurs tanières, que lorſque la faim, ou quelque autre beſoin les preſſe. Les Samojèdes ne connoiſſent ni vertus, ni crimes ; le larcin & le meurtre ſont abſolument inconnus chez ce peuple ; l'extrême ſimplicité dans laquelle le Samojède vit, le rend inacceſſible aux grandes paſſions, autant pour le bien que pour le mal. Cependant on peut conclure, ce ſemble,

par certains traits de leur vie privée, que les Samojèdes ſont naturellement portés à la vertu, & qu'ils aiment la juſtice ; ſi quelquefois ils ſe livrent à quelques écarts, ce n'eſt jamais que lorſqu'on les irrite par de mauvais procédés, & qu'on les force à la vengeance par des traitemens capables d'enflammer leur reſſentiment.

Le Gouvernement de Moſcovie, envoya, en 1595, un Coſaque à la tête d'une petite troupe armée, pour s'emparer du pays des Samojèdes : ce conquérant remporta une victoire facile ; ce peuple ne fit pas la plus petite réſiſtance, & le Coſaque prit poſſeſſion de cette contrée, au nom du Czar, ſon maître.

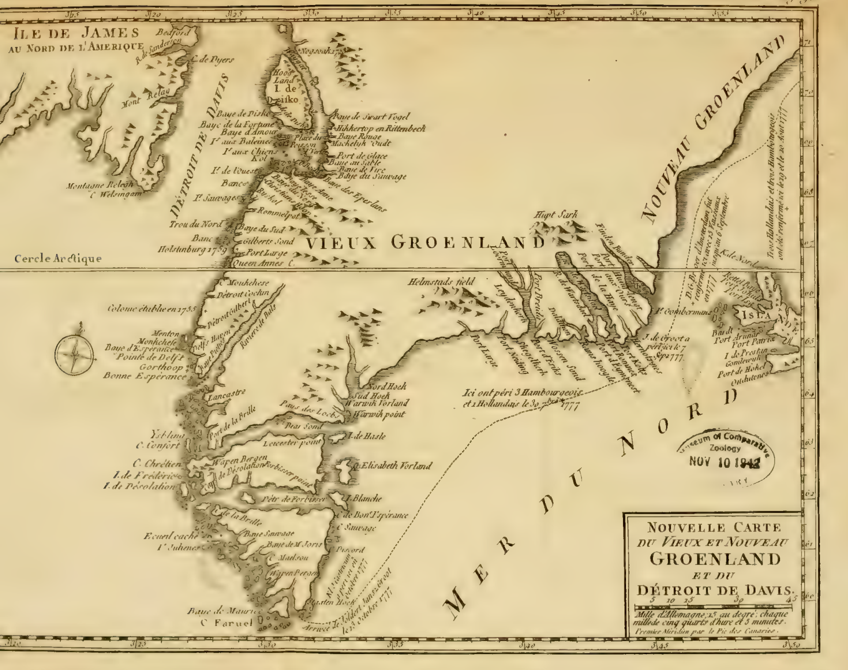
Inutilement les Empereurs Moſcovites ont eſſayé d'introduire le Chriſtianiſme chez les Samojèdes ; inutilement ils ont envoyé des miſſionnaires pour prêcher l'évangile à ce peuple ; leur zèle & leurs efforts ont toujours été ſans fruit ; la ſuperſtition & l'idolâtrie ont toujours fait le fond de la religion des Samojèdes ; comme

comme leurs voiſins, ils ont toujours cru & croient encore à deux principes, l'un bon & l'autre mauvais; ces deux divinités reçoivent tous leurs hommages.

On parvint enfin à déterminer quelques Samojèdes à ſe laiſſer conduire à *Moſcouw :* arrivés dans cette capitale de l'Empire Ruſſe, ces bonnes gens furent émerveillés de tout ce qu'ils y virent; ils prirent l'Empereur pour un Dieu, lorſqu'ils le virent environné de tout l'éclat & de toute la pompe royale; ils ſe ſoumirent ſans réſiſtance à lui payer annuellement un tribut de peaux de Martres & de quelques autres fourrures; mais, l'amour & le préjugé pour leur patrie, reſteront toujours dans toute leur force; les agrémens de la vie, le luxe, les commodités, les richeſſes, les ſpectacles, rien, en un mot, de tout ce que *Moſcouw* leur offroit d'attrayant, ne fit aſſez d'impreſſion ſur ces hommes de la ſimple nature, pour les obliger à préférer le ſéjour de *Moſcouw* à celui de leur âpre & ſtérile contrée. Ils répondirent au Czar

même, avec cette ſimplicité naïve qui caractériſe l'homme que les paſſions n'ont pas encore dégradé, qu'ils n'abandonneroient jamais leur pays, pour en habiter un autre : « Si votre Majeſté, lui dirent-» ils, avoit une idée des beautés, & de la » ſalubrité de l'air de notre patrie, elle ne » balanceroit pas un moment à venir fixer » ſa réſidence parmi nous, & *Moſcouw* » n'auroit plus aucun attrait pour vous ».

Tel eſt le tableau de l'*Iſlande*, de la *Laponie*, de *Finmarken* & du *pays* des Samojèdes, que j'ai cru devoir tracer avant d'entrer dans l'Hiſtoire générale du *Groenland*. Cette ſeconde partie de l'ouvrage que je traduis, dégagée ainſi de toutes les digreſſions dont il m'auroit été impoſſible de la débarraſſer, en ſuivant la diviſion & l'ordre des matières de l'Auteur Hollandois, n'en ſera que plus intéreſſante. Une narration ſouvent interrompue par des incidens, devient faſtidieuſe, parce que preſque toujours elle détourne & fatigue l'attention, & qu'elle fait perdre la liaiſon & l'enchaînement des faits.


Nouvelle Carte
du Vieux et Nouveau
Groenland
et du
Détroit de Davis.
Mille d'Allemagne, 15 au degré; chaque mille de cinq quarts d'hure et 5 minutes.
Premier Méridien par le Pic des Canaries.
Ile de James
au Nord de l'Amerique
Bedford
C. de Dyers
Mont Relag
Montagne Relegh
C. Welsingam
Détroit de Davis
Hoog Land
I. de Disko
Baye de Disko
Baye de la Fortune
Baye d'Amour
Ie. aux Baleines
Ie. aux Chiens
Kol
Ie. de l'Ouest
Banco
Ie. Sauvages
Trou du Nord
Banc
Holstinburg 1759
Cercle Arctique
Baye de Swart Vogel
Hikkertop en Rittenbeck
Baye Rouge
Machelyk Oudt
Port de Glace
Baye au Sable
Baye de Vire
Baye du Sauvage
Baye des Eperlans
Rommelpot
Baye du Sud
Gilberts Sond
Port Large
Queen Annes C.
Vieux Groenland
Nouveau Groenland
Hupt Sark
C. Moukehese
Détroit Cochin
Colonie établie en 1755
Menton
Monkchese
Baye d'Espérance
Pointe de Delft
Gorthoop
Bonne Espérance
Rivière de Baals
Lancastre
Port de la Brille
Nord Hoek
Sud Hoek
Warwik Vorland
Warwik point
Ysbland
C. Confort
C. Chrétien
I. de Frédéric
I. de Désolation
I. de Hasle
Leicester point
Elisabeth Vorland
Pétr. de Forbisser
I. Blanche
C. de Bon'Espérance
C. Sauvage
Baye Sauvage
Baye de M. Joris
C. Madsou
Wapen Bergen
Ecueil caché
Baye de Maurice
C. Faruel
Helmstads field
Leydenkerk
Port Breida
Port Large
Port Neiting
Port d'Eriks
Wossen Sond
Rums hoogde
Port Romers
Port d'Emmerkerl
Port Kolk
R. de Warsolet
Port de la Haye
Port aux Ouies
Finden Bunder
Ie. Gombermans
Isla
Bardt
Port Arunar
Port Patrix
I. de Preston
Port de Hokel
Ici ont péri 3 Hambourgeois et 1 Hollandais le 30 7bre 1777
J. de Groot a péri ici le 7 Sept. 1777
Mer du Nord



CHAPITRE XV.

DU GROENLAND.

L'HISTOIRE du Groenland ne peut être que très-imparfaite, elle laiſſe encore beaucoup à deſirer ; cette contrée n'eſt pas aſſez connue, & il eſt très-douteux qu'elle le ſoit jamais mieux. Il eſt bien difficile d'écrire l'hiſtoire d'un pays qui n'offre preſque aucun de ces monumens hiſtoriques qu'un écrivain judicieux emploie avec diſcernement ; la difficulté ſe fait ſur-tout ſentir par rapport au Groenland : ici tout paroît manquer ; monumens, traditions, relations anciennes avec d'autres peuples connus ; en un mot, les conjectures même ne peuvent être appuyées ſur aucun fondement médiocrement ſolide. Que peut-on ſavoir de certain, en effet, ſur l'origine & ſur l'antiquité d'un peuple, placé à l'une des extrémités du globe, ſur un terrein dont

l'intérieur eſt impénétrable, peut-être inhabité aujourd'hui, dont l'étendue eſt encore indéterminée, dont les limites au nord ſont abſolument ignorées, dont la plupart des côtes ſont inconnues & inacceſſibles, dont le ſol laiſſe encore à deviner s'il forme un vaſte continent, ou s'il eſt coupé par pluſieurs détroits qui, le diviſant en pluſieurs Iſles, font du Groenland un archipel, moins agréable, à la vérité, que celui du levant, mais plus vaſte que tous ceux que les Navigateurs les plus habiles ont découverts juſqu'à ce jour dans toutes les mers connues?

On diſtingue communément le Groenland en *Vieux* & *Nouveau* : cette diſtinction ne porte que ſur la différence des époques, auxquelles la côte orientale & la côte occidentale ont été découvertes. La côte orientale eſt déſignée ſous la dénomination du *Vieux Groenland*, parce qu'on la croit la première connue. C'eſt de cette partie, preſque abſolument inconnue aujourd'hui, par l'impoſſibilité de l'aborder

dans la majeure partie de ſa longueur, que je vais eſſayer de tracer l'Hiſtoire, dans ce chapitre : ce que je vais en dire, ne doit être conſidéré que comme une introduction à l'Hiſtoire des Groenlandois modernes.

Tous les Auteurs qui ont écrit ſur la première découverte du Groenland, ſe ſont ſervilement copiés, & je me vois dans la néceſſité indiſpenſable d'adopter leur Hiſtoire, faute de guides plus sûrs que ceux qu'ils ont ſuivis eux-mêmes. Deux chroniques Danoiſes, l'une en vers & l'autre en proſe, tels ſont les garants uniques de tous ceux qui ont écrit ſur le Vieux Groenland. On ſent combien il faut ſe méfier d'une Hiſtoire écrite en vers, & combien, par conſéquent, doit être ſuſpect le Poëme Danois ſur l'origine & les hauts faits des premiers Groenlandois, connus & découverts par les *Iſlandois*, ou par les Norvégiens, leurs plus proches voiſins à l'eſt. Le merveilleux, le héroïque, fond inépuiſable des poëmes épiques, enſeveliſſent toujours

la vérité sous un tas de fables, qui, pour l'ordinaire, ne laissent qu'un espoir bien foible de l'en démêler & de l'en dégager, pour la reproduire dans toute sa pureté. S'il existe encore sur la côte orientale du Groenland, quelques-uns des monumens historiques dont il est fait mention dans les deux chroniques Danoises, ils sont inaccessibles, & la tradition des Groenlandois établis sur les côtes de l'ouest, n'est pas une ressource bien assurée pour se procurer des renseignemens certains sur l'origine & les mœurs antiques de leur nation : les Groenlandois de l'ouest sont encore dans un état de rusticité complette. L'origine des peuples les plus policés, n'est-elle pas encore, dans ce siècle de lumières, un mystère que nos écrivains d'un mérite le plus distingué n'ont pu dévoiler ? Malgré l'abondance des monumens antiques & en tout genre, qui sont pour ainsi dire sous la main, est-on encore parvenu à dégager l'Histoire d'un seul peuple de l'Europe, de tout le merveilleux & le fabuleux qui nous en dérobent la vraie

origine ? Ils nous laiſſent dans une profonde ignorance ſur ſes mœurs, ſur ſes coutumes, & ſur ſa police primitives. La ruſticité du Groenland, & l'ignorance craſſe de ſes habitans, ne laiſſent pas même la foible reſſource des conjectures aux voyageurs qui voudroient acquérir quelques connoiſſances moins vagues ſur la première découverte de cette contrée, & ſur le caractère de ſes premiers habitans. Il faut donc ſe contenter des lambeaux de l'Hiſtoire du Vieux Groenland, que quelques Voyageurs, ou Compilateurs, ont puiſés dans la même ſource.

Il en eſt des relations des voyageurs comme des monumens hiſtoriques de la plus haute antiquité : il ne faut ni les rejeter abſolument, parce qu'ils ne portent pas un caractère évident d'authenticité, & qu'ils ne peuvent ſoutenir l'épreuve de la critique la plus ſévère, ni les admettre tous indiſtinctement, & les employer ſans diſcernement. Je tâcherai de marcher entre ces deux écueils, & de les éviter tous les deux,

pour approcher autant que poſſible de la vérité, en eſquiſſant le tableau du Vieux Groenland.

La côte orientale de cette vaſte contrée, n'eſt plus abordable au-deſſus du *Promontoire de la Diſcorde;* on ignore donc aujourd'hui l'état où elle ſe trouve : c'eſt cependant celle-là qu'on aſſure avoir été découverte la première, c'eſt celle-là qui reçut les premières Colonies Norvégiennes; c'eſt ſur celle-là que furent conſtruits les premières habitations & les premiers édifices publics; c'eſt enfin ſur cette côte que les miſſionnaires Chrétiens abordèrent, & qu'ils prêchèrent l'évangile aux naturels du pays avec aſſez de ſuccès, pour y fonder diverſes égliſes, & y établir divers monaſtères pour les cénobites des deux ſexes. Tous les Auteurs qui ont écrit ſur le Groenland, s'accordent ſur les faits principaux : ils conviennent tous que la côte orientale du Groenland a conſervé, pendant pluſieurs ſiècles, des veſtiges ſenſibles de population & de chriſtianiſme; les ruines

des habitations, des églises & des monastères ont attesté pendant long-temps ces deux faits. En quel temps cette côte a-t-elle été découverte ? Les écrivains varient sur cette époque : en quel temps a-t-elle été abandonnée ? quelle a été la cause de cet abandon ? C'est ce qu'on ignore absolument.

L'Auteur Hollandois que je traduis, a particulièrement adopté le systême de M. Mallet sur la découverte du Groenland ; cet Auteur François l'a développé dans son introduction à l'Histoire du Danemarck. Le systême de M. Mallet est précisément le même que celui de l'évêque *Eggede ; La Peyrere* n'a travaillé que d'après le même Prélat, & *David Crantz*, Auteur Allemand, ne paroît pas avoir eu de meilleurs renseignemens. Voici à quoi se réduit tout ce que ces Auteurs ont écrit sur la première découverte du *Groenland*.

Torwald, Gentilhomme Norvégeois, brilloit à la Cour du Comte *Haven*, autant par sa dépense, que par la faveur

dont il jouiſſoit auprès de ſon maître : il eut le malheur de tuer, dans un combat ſingulier, un Seigneur de la même Cour, dont les parens eurent aſſez de crédit pour le faire diſgracier & l'obliger à quitter le pays. Il y avoit à peu près un ſiècle que l'Iſlande avoit été découverte; Torwald fut s'y réfugier pour ſe ſouſtraire aux pourſuites de ſes ennemis : il emmena dans ſon exil, *Eric* ſon fils; celui-ci devint fameux par la ſuite, & fut ſurnommé le *Rouge*. Torwald mourut bientôt après ſon arrivée en Iſlande; le fils en héritant des biens de ſon pére, hérita auſſi de ſa bravoure, peut-être de ſa barbarie; du moins il ſe vit contraint de venger un affront perſonnel qu'un de ſes voiſins lui avoit fait. Comme ſon père, il tua ſon adverſaire, comme lui il fut obligé de s'expatrier & de chercher un aſile hors de l'Iſlande; il en étoit banni pour trois ans. Eric apprit qu'un nommé *Gunbivern* avoit découvert quelques Iſles à l'oueſt de l'*Iſlande*, & qu'il avoit apperçu plus loin, une côte d'une

vaſte étendue : Eric prit ſon parti, &, accompagné de deux ou trois Iſlandois qui s'attachèrent à ſa fortune, il partit dans le deſſein d'aborder la côte que *Gunbivern* avoit découverte. Son entrepriſe lui réuſſit au gré de ſes deſirs, & après une courte & heureuſe navigation, il découvrit le cap Herjols, le plus avancé de la côte orientale. Il fit voile directement ſur ce cap, & le doubla ſans accident; il longea la côte vers le Sud & jeta l'ancre dans la baie d'une Iſle qui lui parut agréable ; il y deſcendit & s'arrangea pour y paſſer l'hiver; il donna ſon nom à la baie, connue encore aujourd'hui ſous la dénomination d'*Erics-Fioerd;* elle eſt ſituée à l'entrée d'un détroit, nommé auſſi *Erics-Sund.*

Eric plus encouragé que jamais à faire la découverte du continent qu'il avoit cotoyé pour arriver dans ſon Iſle, remit à la voile au commencement du printemps; il rangea la côte d'aſſez près pour s'en former une idée aſſez préciſe; elle lui parut couverte d'une agréable

verdure, & lui donna le nom de *Groenland* (*Terre-verte*). Toute cette vaste contrée a retenu ce nom jusqu'à ce jour. Eric examina le pays avec beaucoup d'attention ; il le crut propre à recevoir des Colonies, & il forma le dessein d'y mener la première aussitôt que les trois ans de son bannissement seroient expirés (1). Revenu en Islande, *Eric* fit une peinture si agréable de son nouveau monde, qu'il réussit facilement à trouver des Colons. Il exagéra la beauté de cette contrée, la fertilité des plaines, l'immense étendue des pâturages, l'abondance du poisson & la richesse à laquelle la Colonie parviendroit infailliblement, par les nombreux troupeaux qu'il étoit facile d'y élever & d'y multiplier. Il persuada facilement : il employa un an à faire

(1) J'ai suivi ici la version de *Crantz* ; M. Mallet dit seulement qu'Eric revint en Islande quelques années après son départ, & qu'il réussit à persuader à quelques Islandois de le suivre pour aller s'établir sur le continent qu'il venoit de découvrir. *Eggede* fait revenir Eric en *Islande*, une année après son départ.

les préparatifs de ſon voyage ; il chargea vingt-cinq navires de tranſport ſur leſquels il mit un très-grand nombre de Colons ; il les fournit, à ſes dépens, de tous les uſtenſiles de ménage, d'un grand nombre de beſtiaux de toute ſorte, & de vivres ſuffiſans, tant pour la traverſée, que pour ſe ſubſtanter dans les premières ſemaines de la coloniſation. Eric mit à la voile & conduiſit lui-même ſa Colonie à la nouvelle terre promiſe ; il eut le malheur de perdre onze navires dans le trajet, & arriva ſeulement avec quatorze au *Groenland.*

On n'eſt pas d'accord ſur l'année de la découverte du *Groenland ;* on la place communément, ſur la foi d'une chronique d'Iſlande, à l'année 982 de l'ère chrétienne. Cette chronique eſt de *Sonorro Sturleſen*, qui vivoit en 1215, & qui paſſe pour le meilleur Hiſtorien du Nord ; il étoit *Grand Juge* d'Iſlande ſous le gouvernement des Rois de Norvége. *Thormoder Torfaeus*, natif d'Iſlande & Hiſtoriographe du Roi de Danemarck,

a ſuivi cette chronologie dans ſon ouvrage, intitulé *Groenlandia antiqua.* *Eggede*, *Crantz*, *La Peyrere*, & mon Auteur Hollandois l'ont auſſi adoptée.

Pontanus, dans ſon Hiſtoire du Danemarck, & *Claudius Chriſtopherſen*, plus communément *Lyſcandre*, Auteur de la Chronique Groenlandoiſe en vers Danois, placent cette découverte à l'année 770; cette différence eſt conſidérable, puiſqu'il s'en ſuivroit que cette découverte auroit été faite 212 ans plutôt. Ce dernier ſentiment paroît appuyé ſur une autorité reſpectable; les antiquités de l'Iſlande ne paroiſſent pas le contredire; & une bulle du Pape Grégoire IV, de l'année 835, lui donne un très-grand poids; le ſouverain Pontife l'adreſſe à l'Évêque *Anſgarius* (Anſcher), nommé à l'évêché de Hambourg, par l'Empereur *Louis le Pieux;* le Pape recommande particulièrement au Prélat les miſſions de l'*Iſlande* & du *Groenland*, & la propagation de la foi dans ces deux contrées ſpécialement nommées dans la

bulle. Il faut, pour détruire cette opinion, nier l'authenticité de la bulle du Pape Grégoire IV. *La Peyrere* rapporte, ſur la foi de M. *Gunter*, Secrétaire du Roi de Danemarck, avec lequel il étoit fort lié, qu'il exiſtoit de ſon temps, dans les archives de l'archevêché de Brême, une vieille Chronique manuſcrite, dans laquelle étoit une copie de la bulle qui conſtituoit l'archevêché de Brême Métropolitain de tout le Nord, & nommément de la Norvége & des Iſles qui en dépendent, telles que l'*Iſlande* & le *Groenland*, qui y ſont expreſſément nommées. Cette bulle étoit datée avant l'an 900. Il y a apparence que cette dernière bulle dont parle *La Peyrere* eſt la même dont *Pontanus* & *Lyſcandre* s'autoriſent.

La Colonie Groenlandoiſe eut d'abord le même ſort de toutes les nouvelles plantations; elle fut foible dans ſa naiſſance, & ne parvint à un état plus floriſſant, que par les ſoins, la vigilance & les grands moyens d'*Eric*, ſon

fondateur. *Leyſe*, fils d'*Eric*, auſſi zélé que ſon père pour l'avancement de ſa Colonie, fit un voyage en Norvége dans le deſſein d'obtenir du Roi, *Olaus Tryguesſon*, des ſecours proportionnés à ſes beſoins, pour faire fleurir & étendre ſa Colonie. Le Monarque le reçut avec beaucoup de bonté, & le tableau que *Leyſe* fit à *Olaus* de la contrée qu'il vouloit peupler de plus en plus, détermina le Roi à ſe prêter aux deſirs du Groenlandois. *Olaus* avoit embraſſé le Chriſtianiſme depuis peu de temps, il en étoit devenu un des plus ardens apôtres; *Leyſe* lui fourniſſoit une trop belle occaſion de faire des proſélytes à la foi, pour qu'il la laiſſât échapper. Il conçut le projet d'établir une Miſſion au *Groenland* & de ſe ſervir de *Leyſe* lui-même pour faire réuſſir ce pieux deſſein. *Olaus* le retint pendant tout l'hiver à ſa Cour; il vint à bout de lui perſuader de ſe faire inſtruire, & *Leyſe* reçut le baptême quelques mois après ſon arrivée en Norvége. Le Prince lui permit de partir au printemps pour retourner

retourner au *Groenland ;* il lui donna un Prêtre pour l'accompagner & pour le fortifier dans les principes de l'évangile qu'il venoit d'embrasser ; il lui recommanda sur-tout de favoriser de tout son pouvoir, l'établissement du Christianisme dans ce nouveau monde.

Eric ne fut pas peu surpris de voir arriver son fils converti à la religion Chrétienne ; il fut d'abord très-scandalisé que Leyse eût abandonné le culte de ses ancêtres, & qu'il eût préféré la Croix, aux Dieux de son pays. Leyse & le Prêtre qui l'accompagnoit, réussirent bientôt à appaiser *Eric ;* le Missionnaire vint à bout de faire goûter les maximes de l'évangile au chef de la Colonie ; il lui présenta les mystères de la foi avec ce zèle & cette onction qui réussissent presque toujours à les faire adorer. *Eric* demanda le baptême, & dans peu, toute la Colonie devint Chrétienne. Leyse devint lui-même le coopérateur le plus zélé & le plus utile du Missionnaire ; par ses soins, le vrai Dieu reçut seul,

dans la Colonie, les hommages qui ne ſont dûs qu'à lui.

Le Chriſtianiſme fit des progrès dans la Colonie à proportion qu'elle-même devint plus peuplée & plus floriſſante; avant la fin du Xme. ſiècle, on comptoit déjà pluſieurs égliſes dans ce nouveau monde : un évêché fut érigé à la *Garde*, petite ville nouvellement bâtie; elle fut bientôt la capitale du Groenland, & les Norvégiens en firent le centre du commerce avec les Groenlandois; ce commerce a fleuri pendant longues années. La population augmentant rapidement, on penſa à jeter les fondemens d'une ſeconde ville; elle fut bientôt peuplée; on lui donna le nom d'*Albe :* on y érigea un monaſtère à l'honneur & ſous l'invocation de Saint Thomas.

La Colonie proſpéra d'un jour à l'autre ſur la côte orientale, elle fut bientôt en état de fournir de petits détachemens pour s'étendre dans l'intérieur du côté du ſud, & enfin de ſe propager juſque ſur la côte occidentale. Le Groenland

fut ainſi diviſé en deux grands Diſtricts, celui de l'eſt (*Oſter-Bigd*), & celui de l'oueſt (*Veſter-Bigd*). Selon *Crantz*, le fils d'*Eric le Rouge*, ambitionnant de ſe rendre fameux par quelque découverte importante, entreprit de faire celle de la côte de l'oueſt. Il découvrit une terre à laquelle il donna le nom de *Vynland* (pays à vin), & y fonda une Colonie. Crantz ajoute, que le frère de Leyſe pourſuivit la découverte & la pouſſa fort avant le long de la côte occidentale. Quoi qu'il en ſoit, il eſt conſtant que les Groenlandois s'étendirent aſſez ſur les deux côtes, pour y faire un commerce étendu avec leur mère-patrie, l'*Iſlande*, & avec la Norvége ſur-tout, qui elle-même avoit fourni à la population de l'Iſlande.

Les Groenlandois reconnurent la ſouveraineté des Rois de Norvége, ils ſe ſoumirent à leur payer un tribut annuel; ils voulurent s'en affranchir en 1265; leur inſurrection ne réuſſit pas, & ils reſtèrent ſoumis juſqu'en 1348. Cette année

fut fatale au Groenland comme à tous les autres pays les plus ſeptentrionaux ; ils furent tous dévaſtés par une affreuſe épidémie, connue ſous le nom de *Mort-Noire* (1). C'eſt à cette malheureuſe époque qu'on rapporte la décadence de la Colonie Norvégienne ſur la côte orientale du Groenland ; l'interruption du commerce acheva de la dévaſter au point, que depuis le commencement du XVIme. ſiècle, on ignore abſolument ce qu'eſt devenu cet établiſſement. On a fait depuis d'inutiles efforts pour aborder cette côte ; elle n'eſt plus acceſſible, & toutes les entrepriſes des Navigateurs Danois n'ont abouti qu'à la découverte de la côte occidentale. Le Gouvernement du Danemarck y a fondé quatre différentes Colonies, depuis 1700.

Les différentes relations des voyages entrepris pour découvrir une ſeconde fois la côte orientale du Groenland (*le*

---

(1) C'eſt la même dont j'ai parlé à l'article d'*Iſlande* ſous le nom de *Peſte-Noire*.

Vieux Groenland), ſont ſi contradictoires, ſi peu cohérentes, ſi remplies de merveilleux, de contes & de fables, qu'il ſeroit auſſi inutile que ridicule de s'attacher à démêler le vrai du faux ; aucune de ſes relations ne mérite aſſez de croyance pour fournir matière à une diſſertation utile ſur le Vieux Groenland. Nous verrons plus bas à quoi ont abouti les efforts des Danois, encouragés par le Gouvernement, depuis 1578, juſqu'en 1672, pour découvrir de nouveau cette côte perdue depuis 1402, ou environ. Ces efforts aboutirent enfin à perſuader qu'il falloit perdre de vue cette découverte, & renoncer pour toujours au deſſein de retrouver le Vieux Groenland.

S'il faut en croire les anciennes chroniques, le Vieux Groenland, au temps où on a commencé à le perdre de vue, étoit dans l'état le plus brillant, & ſa population donnoit les plus belles eſpérances : on y comptoit douze égliſes paroiſſiales & deux couvens, dix-neuf villages & deux villes. Comment & par

quel accident cette côte eſt-elle devenue inabordable ? Il eſt inutile de ſe perdre dans les conjectures, lorſqu'il n'y en a qu'une ſeule qui puiſſe ſatisfaire raiſonnablement l'obſervateur judicieux. Il eſt donc très-probable que cette côte a ſubi quelque commotion violente, & que les flots de la mer la battant avec plus de fureur que ci-devant, les courans devenus plus multipliés & plus rapides, en écartent les navires & rendent la traverſée impoſſible. Il eſt certain d'ailleurs qu'il auroit été impoſſible d'aborder cette côte, ſi, au temps de ſa découverte, les glaçons emportés entre le Spitsberg & le Groenland, avoient ſuivi la direction qu'ils ont aujourd'hui ; c'eſt donc à une de ces révolutions phyſiques auxquelles le globe eſt aſſujetti, qu'il faut attribuer l'impoſſibilité actuelle de la communication qui a eu lieu autrefois entre le Vieux Groenland & l'Iſlande. Les glaces flottantes qui viennent continuellement du Spitsberg, ſe jettent en quantité ſur la côte, & en défendent l'approche aux

petits bateaux, comme aux gros navires.

Nous ne ſavons donc pas ſi les anciennes Colonies Norvégiennes ſubſiſtent encore en tout ou en partie au Vieux Groenland; nous ignorons s'il eſt entièrement dépeuplé, & s'il y reſte encore quelques traces de ſon ancienne population. *Eggede* rapporte deux faits auxquels il ne donne pas lui-même plus de croyance qu'ils n'en méritent; s'ils étoient authentiques, ils prouveroient que les Colonies du Vieux Groenland ont ſubſiſté longtemps après l'abandon forcé des Norvégiens, ſur la côte occidentale, & que par conſéquent, elles pourroient ſubſiſter encore aujourd'hui dans un état quelconque.

Un Évêque d'Iſlande, qui ſans doute vouloit paſſer ſur la côte occidentale du *Groenland*, vers le milieu du XVIme. ſiècle, fut jeté ſur la côte orientale. Ce Prélat, ramené par un coup de vent ſur les côtes d'Iſlande d'où il étoit parti, rapporta avoir apperçu ſur le rivage du Vieux Groenland, quelques hommes

conduiſant & faiſant paître des troupeaux de moutons. L'Évêque ajouta qu'il n'avoit pu pouſſer ſes obſervations plus loin, attendu qu'il ne fit cette importante découverte que vers le ſoir, & que peu d'heures après, un coup de vent l'emporta loin de la côte & le força à gagner le large.

Un Navigateur de Hambourg, ſurnommé le *Groenlandois*, pour avoir été jeté, dans trois différens voyages, ſur la côte du Vieux Groenland, aſſura dans le temps, avoir jeté une fois l'ancre tout près d'une Iſle inhabitée, ſituée ſur la côte orientale du Groenland; que de-là, il avoit apperçu quelques autres Iſles habitées; curieux de s'en aſſurer plus poſitivement, il approcha de fort près cette Iſle; ayant mis pied à terre, il s'arrêta à une eſpèce d'habitation devant laquelle il trouva les agrêts d'un bateau & un corps mort étendu le viſage contre terre; ce cadavre étoit revêtu d'un habillement moitié laine, moitié peau de Phoque; le bonnet qu'il avoit ſur la tête

étoit cousu à son habillement; il avoit un vieux couteau à la ceinture; il l'emporta en Islande, comme une curiosité & un témoignage certain de sa véracité (1).

Crantz a recueilli avec beaucoup de soin tout ce que les meilleurs Auteurs ont écrit sur le Vieux Groenland; & comme ce qu'il en rapporte, roule particulièrement sur la description de la côte orientale de cette contrée, j'ai cru devoir suivre cet Auteur. Quoique ces descriptions ne soient pas appuyées sur des preuves bien authentiques, il m'a paru nécessaire d'en faire usage à tout événement. Peut-être qu'un jour le hasard jetera quelque Navigateur François sur la côte orientale du Groenland, & dans ce cas, je pense qu'il n'est pas hors de propos, que même il pourroit être d'une utilité réelle, de donner dans cet Ouvrage la description de la côte orientale du Groenland, telle qu'on la trouve dans celui de *Crantz*.

(1) Cette Relation selon *Thorlak*, ne peut avoir plus de cent ans d'antiquité.

Torfaeus, Hiſtoriographe du Roi de Danemarck, Iſlandois d'origine, a écrit un Ouvrage intitulé *Groenlandia antiqua.* Cet Auteur eſt très-eſtimé & paſſe, avec raiſon, pour très-exact. Il eſt vrai que tout ce qu'il écrit ſur ce ſujet, ne porte pas un caractère évident de véracité; mais il mérite quelque confiance, juſqu'à ce que des obſervations plus sûres aient démenti les ſiennes. *Torfaeus* a ſuivi, dans ſa deſcription du Vieux Groenland, *Yvar-Baar*, grand Bailli de l'Évêque du Groenland, au XIVme. ſiècle. *Yvar-Baar* diviſe le Vieux Groenland en deux parties, & prend pour point de diviſion le cap *Herjols;* il le place au 63e. degré de latitude; Crantz l'a indiqué ſur ſa carte, au 65e.: cette côte orientale ſe trouve donc diviſée en deux parties, celle du ſud & celle du nord. En remontant vers le nord, on trouve, ſelon *Thorlac*, Évêque d'Iſlande, au XVIIme. ſiècle, la baie de *Skaga-Fiord;* l'entrée en eſt barrée par un banc de ſable qui la traverſe dans toute ſa largeur; on peut

néanmoins la franchir lorſque la mer eſt haute ; on croit qu'alors les navires & les Baleines peuvent y entrer & en ſortir. Plus haut, & en face de l'Iſlande, ſe trouve la baie d'*Ollum-Langri ;* on ne ſauroit en trouver le fond ; on croit qu'elle n'eſt que l'ouverture d'un long détroit, qui va débouquer dans la baie de Diſco, ſur la côte occidentale (1). La baie d'*Ollum-Langri* eſt parſemée de petits Iſlots couverts de verdure : *Torfaeus* la place au 66e. degré. Au-deſſus de cette baie, ſe préſente un pays abſolument ſtérile & déſert; on le nomme les déſerts d'*Obygder.* La baie de *Tunchebuder* eſt ſituée au ſud d'*Obygder*, & conſéquemment entre *Ollum-Langri* & ce déſert. On découvre, derrière la baie de *Tunchebuder*, deux hautes montagnes, dont l'une ſe nomme *Blaaſerken*, & l'autre *Huitſerken.* La glace qui couvre la

(1) Si ce fait étoit avéré, il s'enſuivroit que toute la partie méridionale en deçà de ce détroit, formeroit au moins une grande Iſle ſéparée au nord, du grand Continent du Groenland par ce même détroit.

première, paroît de couleur bleuâtre, & c'eſt la raiſon pour laquelle on la déſigne auſſi ſous le nom de *Chemiſe-Bleue ;* la couleur de la glace qui couvre la ſeconde eſt blanche ; on la déſigne auſſi ſous le nom de *Chemiſe - Blanche.* Ces deux montagnes, qui paroiſſent aſſez près l'une de l'autre, ſont les deux dernières qu'on peut découvrir au nord du *Groenland.* Lorſqu'on eſt à moitié chemin du cap *Snoefels*, au cap *Herjols*, ſur la côte orientale du Groenland, l'on découvre aiſément les montagnes de glace de la partie occidentale & de la partie méridionale du Vieux Groenland : ces deux caps ſont à la diſtance de cent vingt lieues l'un de l'autre.

En deſcendant du cap *Herjols*, au cap le plus méridional du Groenland, on rencontre pluſieurs Iſles aſſez peu éloignées du continent : celle de *Kétil* eſt une des plus renommées ; on aſſure qu'elle a été autrefois aſſez peuplée, pour avoir deux égliſes paroiſſiales ; on croit auſſi qu'il y avoit un couvent d'Auguſtins.

Ravens-Eiland (l'Isle des Corbeaux) est plus méridionale, & n'est pas éloignée de celle *Kétil:* on croit aussi qu'il y a eu dans celle-ci un monastère de filles, sous l'invocation de *Saint Olasle.* L'Isle de *Rinsey* est encore plus avancée vers *Staaten-Hoek ;* on y trouve de grands troupeaux de Rennes; elle abonde aussi en une sorte de pierre qui ressemble au marbre. Les Groenlandois en font leurs pots, leurs lampes, & autres vases; ils en font même des cuves qui contiennent jusqu'à douze tonneaux d'eau. L'*Isle-Longue* , celle d'*Érics* , & quelques autres, jusqu'au promontoire de *Forbisher*, sont moins connues. On croit que le Vieux Groenland ne s'étend pas plus loin sur la côte , & que par conséquent, il est compris entre le 61e. & 66e. degré : c'est sur cet espace que les Norvégiens avoient établi leurs Colonies ; on ne les retrouve plus aujourd'hui.

Les chroniques Islandoises s'accordent toutes sur les établissemens qui ont été faits par les anciens Norvégiens, à la

côte occidentale, peu de temps après la fondation des premières Colonies à la côte orientale. On a douté long-temps de la véracité de ces chroniques, relativement aux Colonies occidentales, parce qu'on n'en découvroit aucun vestige; on ne peut plus aujourd'hui les suspecter à ce sujet. Il n'y a pas bien long-temps que des Voyageurs Danois s'en sont assurés : ils ont rapporté avoir trouvé, sur la côte occidentale, des ruines de grandes maisons bâties en pierre; ils y ont même découvert des fondemens de quelques églises, & des gros morceaux de fonte, qui étoient des débris de cloche. Ces Voyageurs ayant interrogé les habitans modernes de cette côte, ont trouvé qu'ils conservoient encore la tradition des anciens Norvégiens; qu'ils savoient que le pays avoit été peuplé avant eux, & que leurs ancêtres avoient chassé les anciens habitans, qu'ils leur avoient fait la guerre pendant longues années, & qu'enfin, se trouvant les plus forts, ils avoient exterminé ou chassé

entièrement les premiers Colons, de cette côte.

Eggede confirme ce fait, & voici comment cet eſtimable Auteur s'explique : « Les Norvégiens n'ont pas été les pre- » miers habitans du Groenland ; peu de » temps après leur arrivée, ils rencon- » trèrent dans la partie occidentale du » pays, un peuple ſauvage qui, ſans » doute, tiroit ſon origine des Améri- » cains, comme on peut le préſumer du » caractère, de la manière de vivre, & » du coſtume des peuples qui habitent » au nord de la baie d'Hudſon, & qui ne » diffèrent en rien des Groenlandois » d'aujourd'hui. Ces Sauvages ſe ſeront » progreſſivement avancés, du nord (du » détroit de Davis) vers le ſud ; on » rapporte qu'ils eurent de fréquentes » guerres avec les Colons Norvégiens, » qu'ils trouvèrent établis ſur la côte. » — Les antiquités du Groenland nous » apprennent que la Colonie du *Veſter-* » *Bigd* fut déſolée au XIVme. ſiècle, par » les Sauvages appelés alors *Skrelingers*,

» & qu'elle fut tellement ruinée, que,
» lorſque les Colons de l'*Oſter-Bigd* arri-
» vèrent pour donner du ſecours à leurs
» frères, & combattre avec eux les *Skre-*
» *lingers*, ils trouvèrent le pays entière-
» ment abandonné. Ils ne rencontrèrent
» que des troupeaux aſſez nombreux
» encore, errans ça & là dans les prai-
» ries & ſur les colines; ils leur don-
» nèrent la chaſſe, en tuèrent une
» grande partie, & embarquèrent tout
» ce qu'ils purent, pour emporter chez
» eux. Les Groenlandois d'aujourd'hui,
» deſcendans des *Skrelingers*, ſavent
» encore que les maiſons dont on voit les
» veſtiges, ont été habitées autrefois
» par un peuple différent d'eux. Cette
» tradition confirme ce que l'ancienne
» hiſtoire nous apprend; ſavoir, que les
» pères des Groenlandois d'aujourd'hui
» firent la guerre aux premiers Colons
» Groenlandois, de la côte occidentale,
» & qu'ils les exterminèrent ».

Il paroît certain que la Colonie occidentale a été la première détruite, &

que

que la Colonie orientale a ſubſiſté très-long-temps après elle; que, peut-être, quoiqu'abâtardie, elle ſubſiſte encore aujourd'hui. On donne pour une des cauſes de l'abandon des Colonies Norvégiennes du Groenland, la défenſe faite par Marguerite, Reine de Danemark & de Norvège, en 1389, de naviguer vers ces côtes. Cette Reine, irritée de ce que les Colonies avoient refuſé de lui payer le tribut ordinaire, crut les punir ſévèrement en interdiſant, ſous les plus grièves peines, toute relation de commerce avec les Groenlandois, eſpérant de les ramener à l'obéiſſance en les privant des proviſions que les vaiſſeaux Danois & Norvégiens leur portoient tous les ans. La guerre qui ſe déclara entre le Danemark & la Suède, vers la fin du XIVme. ſiècle, porta le dernier coup à la Navigation du Groenland, & les Colonies furent entièrement perdues pour le Danemark & la Norvége.

On pourroit conjecturer avec beaucoup de vraiſemblance, que la Colonie

Norvégienne de l'eſt, ne fut pas à l'abri des inſultes des *Skrelingers* qui avoient chaſſé les Colons de l'oueſt. Eggède, envoyé au Groenland pour y faire des découvertes, & qui y a habité pendant quinze années conſécutives, croit, autant d'après ſes propres obſervations, que d'après les relations anciennes, qu'il n'y a pas plus de ſix jours de marche de l'ancienne poſition de la Colonie occidentale, à la Colonie orientale (1). Si ſa conjecture eſt fondée, il aura été très-facile aux *Skrelingers* de viſiter la Colonie orientale, & d'y faire les mêmes ravages que dans la Colonie occidentale. Les Groenlandois d'aujourd'hui y ont navigué dans certains temps avec leurs grands bateaux ; mais ils n'ont jamais oſé s'avancer aſſez pour découvrir l'état actuel du pays, par la

(1) Suivant la Relation d'*Ivar Beri* qu'*Eggede* cite, le trajet intérieur de la Colonie de l'oueſt à celle de l'eſt, ne devroit être *par mer, que de douze milles.*

crainte, ont-ils dit, qu'ils ont d'y être dévorés par un peuple qu'ils savent l'habiter, & qui se nourrit de chair humaine. Les Hollandois qui naviguent au Groenland, se sont quelquefois avancés sur la côte orientale, jusque sous le 62e. degré, dans des enfoncemens qu'ils ont trouvés dépourvus de glaces ; ils y ont fait alors un commerce très-avantageux avec des Sauvages qu'ils ont trouvé sur ces côtes. A la vérité, ils ne les ont pas dépeints comme anthropophages ; mais les Groenlandois qui ne les ont jamais vus, peuvent fort bien s'en être fait cette fausse idée, & leur appréhension n'en prouve pas moins en faveur de la conjecture.

Crantz pense qu'on pourroit faire une objection très-forte à ceux qui croient que les Colonies du Vieux Groenland ont été détruites par les *Skrelingers*. « Ces Sauvages, dit-il, doivent avoir » pris la fuite devant leurs ennemis » Américains, pour s'expatrier & venir » chercher un nouvel établissement sur » les côtes du midi du Groenland. Si les

» Groenlandois d'aujourdhui ſont iſſus » de ces mêmes *Skrelingers*, ce peuple » doit avoir été petit de ſtature, foible, » craintif & peu propre à conquérir un » pays habité par un peuple fort, vigou- » reux & vaillant, tels que devoient être » les Norvégiens, premiers Colons du » Groenland, deſcendus des courageux » vainqueurs de l'Europe ». *Crantz* ne paroît pas avoir fait aſſez d'attention à la foibleſſe de cet argument; puiſqu'il eſt évident qu'on peut le rétorquer avec avantage contre ceux qui le mettroient en avant. On pourroit leur demander comment il peut ſe faire que les Norvégiens d'aujourd'hui, s'ils ſont les deſcendans des premiers Colons, ont ſi fort dégénéré, & pourquoi ils n'ont aucun trait de reſſemblance avec leurs valeureux ancêtres, *vainqueurs de l'Europe?*

Yvar Bir, qui vivoit au XIVme. ſiècle, conclut la relation du Groenland par ces termes remarquables : *Toute la côte occidentale du Groenland eſt*

actuellement habitée par les Skrelingers (1).

---

(1) Pour entendre ce passage, il faut savoir que le détroit de *Frobisher* est probablement continué jusqu'à l'extrémité de la côte orientale, où il communique à une autre grande baie qui est en face du Promontoire nommé aussi *Frobisher.* On en voit un autre qui est ponctué sur la carte de *Crantz*, & qui est un peu plus au nord que celui-ci; il a son entrée dans la baie dite *Barsund.* Si ces détroits existent réellement de même que celui d'*Ollum-Langri* dont j'ai déjà parlé, ce qu'on croit être le continent connu du Groenland n'est effectivement que trois Isles séparées par trois détroits qui courent tous dans la même direction de l'ouest à l'est. Ces détroits, à la vérité, ne paroissent pas navigables dans toute leur longueur. Frobisher lui-même ne peut parvenir à retrouver le sien, le moins long, parce qu'il approche le plus de la pointe méridionale du Groenland; mais on peut supposer, avec raison, qu'ils sont couverts d'une glace qui ne fond jamais, & qu'ils coulent sous le pont indestructible que le froid excessif a formé sur toute leur longueur, par les neiges congelées qui dérobent à la vue le courant, & qui mettent un obstacle insurmontable à la navigation. Eggede paroît persuadé de la possibilité de correspondre avec la côte orientale par le moyen de l'un de ces détroits. Voici comme il s'explique :
« Ainsi lorsqu'on aura trouvé qu'il est possible dans » certains temps, de pouvoir arriver le long des terres » jusqu'à la Colonie orientale, vers le 63e. ou 64e. degré, & qu'on aura eu soin d'établir ça & là, de petites » Loges, ou Colonies, on pourra alors entretenir

Crantz cherche à découvrir l'origine des *Skrelingers*, qui se sont établis au Groenland, après en avoir chassé, ou

---

» perpétuellement une correspondance entre les Loges, » & l'une pourra assister l'autre au cas que les vaisseaux » ne puissent pas tous les ans approcher de toutes, » mais seulement des plus méridionales. C'est donc à » mon avis, une chose absolument possible & prati- » cable, non-seulement d'arriver à la côte orientale du » Groenland, mais encore de fournir tous les ans aux » Colonies qu'on pourra établir, les secours dont elles » auront besoin ». *Eggede*, DESCRIPTION du *Groenland*, Chapitre II.

Crantz dit avoir appris d'un Facteur très-intelligent, établi sur la côte occidentale, « que les Groenlandois » de l'Ouest, qui cherchent à doubler le cap méridional » appelé *Stanten-Hoek*, ont été souvent arrêtés après » une navigation de quelques jours, à l'entrée d'un » golfe couvert de glaçons qui en sortoient avec » rapidité, & étoient portés dans la mer. Ce Facteur » étoit persuadé que ce golfe communiquoit avec le » détroit de *Frobisher*, dont il devoit être l'entrée ; ce » détroit, navigable autrefois, étoit couvert depuis plu- » sieurs siècles, d'une glace qui le rendoit inaccessible ».

Je passe sous silence beaucoup d'autres conjectures sur la navigation ancienne de ce détroit, sur l'état où il est actuellement, & sur beaucoup d'autres faits relatifs à la population actuelle de la côte orientale. L'Auteur Hollandois qui a copié *Crantz*, en rapporte la plupart J'ai cru devoir les supprimer, parce que les faits sur

exterminé les Colons Norvégiens. « Les
» Norvégiens, dit-il, découvrirent à-peu-
» près dans le même temps, le Groen-
» land & une autre contrée qu'ils appe-
» lèrent *Finland:* cette dernière ne peut
« être que la côte de *Labrador*, ou l'Isle
» de *Terre-Neuve* en Amérique; c'est,
» sans doute, de là, ou du *Canada*,
» que sont venus au Groenland les *Skre-*
» *lingers.* S'ils étoient venus du nord de
» l'Europe, ils auroient dû faire leur tra-
» jet par la *Nouvelle Zemble*, ou par
» *Spitsberg :* or, depuis que l'on connoît
» la Mer Glaciale, on sait positivement
» que ces deux Isles sont séparées d'elles-
» mêmes & du Groenland septentrional,
» par un trajet de mer assez considérable
» pour que le trajet n'en puisse être fait
» avec de simples canots, tels que ceux
» des Sauvages. Il est certain, d'ailleurs,
» que les Groenlandois d'aujourd'hui
» n'ont pas autant de ressemblance avec

---

lesquels repose leur vraisemblance, m'ont paru fort hasardés, & que *Crantz* lui-même n'y ajoute pas beaucoup de foi.

» les Samojèdes & les autres peuples qui » habitent le long des côtes de la Mer » Glaciale, que ces derniers en ont avec » les Tartares *Kalmouks* & les autres » hordes de *Kamſchatka*, au nord-oueſt » de la Tartarie. Peut-être peut-on » conjecturer avec quelque fondement, » que la ſouche des Groenlandois mo- » dernes, n'eſt qu'un rejeton des Tar- » tares de *Kamſchatka*, formée par quel- » que petite émigration particulière : » l'Amérique n'eſt effectivement ſéparée » du *Kamſchatka*, que par un détroit peu » ſpacieux, ſous le 66e. degré ou envi- » ron ; il eſt très-facile de le traverſer » avec des batelets. Ces Tartares Amé- » ricains, continue *Crantz*, auront pu » facilement paſſer d'une Iſle à l'autre ; » & leur inconſtance naturelle les chaſ- » ſant ainſi ſucceſſivement d'un déſert à » un autre, ils auront pu arriver ſur les » bords du *Détroit de Davis*, & recon- » noître le Groenland par haſard ».

Cette ſuppoſition de Crantz, une fois admiſe, il n'eſt pas difficile d'expliquer

comment les premiers Skrelingers ont pu ſe fixer dans un pays qu'ils trouvèrent peuplé, & qui leur offroit un aſpect bien moins ſauvage que celui d'où ils venoient, & que celui des Iſles déſertes qu'ils avoient parcourues ſucceſſivement.

Crantz appuie ſa conjecture par le témoignage d'un Frère Morave qui fit un voyage, en 1764, à la terre de *Labrador*. *Hugues Palliſer*, Gouverneur alors de Terre-Neuve, lui en facilita les moyens, & lui accorda toute la protection qu'il étoit en ſon pouvoir de lui accorder. « Ce Frère Morave, continue *Crantz*, » m'a dit avoir rencontré, le 2 Septembre » 1764, une troupe d'environ deux cents » Sauvages; il fut d'abord très-mal reçu » du premier qui le joignit : celui-ci » l'ayant conſidéré pendant un moment, » & s'étant apperçu qu'il portoit le coſ- » tume du pays, & qu'il parloit la même » langue, il ſe tourna vers ſa troupe, & » lui cria : *Voici un de nos amis!* Les » Sauvages s'avancèrent, entourèrent » le nouveau venu, & le conduiſirent

» dans leurs habitations, où ils le
» comblèrent de careſſes, & lui firent l'ac-
» cueil le plus fraternel. Les Européens
» l'avoient averti avant ſon départ, de
» ſe garder ſur-tout de tomber entre les
» mains des Sauvages de cette contrée,
» parce qu'ils étoient cruels envers les
» étrangers, autant qu'envers leurs en-
» nemis; ſes habits & ſon langage le
» ſauvèrent. Peu ſatisfait de ce premier
» voyage, le Frère Morave en entreprit
» un ſecond l'année d'après, avec un
» compagnon qui parloit Groenlandois
» auſſi facilement que lui : ils furent
» reçus avec la même affabilité, & ſe
» convainquirent que l'idiôme de ces
» Sauvages du Labrador, ne diffère de
» l'idiôme Groenlandois, que par l'ac-
» cent & la prononciation toujours diffé-
» rente entre les habitans du ſud & du
» nord d'un même pays; ce qui eſt frap-
» pant même au Groenland : qu'au ſur-
» plus, la différence des deux idiômes
» étoit moins ſenſible, qu'entre le Haut-
» Allemand & le Bas-Allemand ».

On explique la conquête du Groenland par les Sauvages de l'Amérique, en la rapportant immédiatement après l'année 1350, époque à laquelle on fixe la terrible épidémie dont nous avons parlé, ſous le nom de *Mort-Noire ;* cette épidémie fit tant de ravages, qu'elle emporta la majeure partie des hommes & des animaux ; on crut même qu'elle infecta les arbres & les plantes, & qu'il en mourut une très-grande quantité. Après un tel ravage, il étoit facile aux Sauvages de s'emparer d'un pays où ils ne pouvoient rencontrer qu'une très-foible réſiſtance. Alors, ſans doute, ces Colonies ſi affoiblies, ne pouvoient que devenir la proie du vainqueur ; les Colons, en très-petit nombre, manquant de tout, devoient, ou tomber ſous les coups des Sauvages, ou s'incorporer avec eux, ou fuir dans les montagnes, pour éviter la brutale fureur de leurs conquérans. Si l'incorporation des Colons Norvégiens avec les Sauvages *Skrelingers* a eu lieu, il faut que les premiers aient été bien peu

nombreux lors du mélange ; car, les Groenlandois d'aujourd'hui, qui en seroient issus, ne ressemblent guère aux Groenlandois qui fondèrent les premières Colonies. Il est plus vraisemblable que les premiers Groenlandois périrent presque tous lors de la conquête ; ou que, s'il en échappa quelques-uns, ils furent se cacher dans les montagnes, ou dans quelque Isle qu'on n'a pas encore pu découvrir. *Crantz* rapporte deux faits qui confirmeroient cette idée, s'ils étoient plus authentiques ; mais, n'étant appuyés que sur le témoignage d'un Sauvage, on ne peut trop s'en méfier ; ils ne portent cependant pas un caractère assez évident de fausseté, pour les rejeter & les négliger ; j'ai cru devoir en rendre compte ; il est possible qu'un Voyageur prudent en tire parti un jour.

« Un Groenlandois nommé *Kojake*, » habitant de la côte du sud-est, à » soixante lieues de *Staatent-Hoek*, vint » faire une visite, en 1752, à quelques » amis établis dans une Colonie des

» Frères Moraves, près de Baals-Rivier,
» au ſud-oueſt de la côte occidentale.
» *Kojake* raconta à ſes amis, que trois
» Groenlandois étoient venus chez lui en
» 1751, & qu'ils avoient employé trois
» ans à faire un voyage le long de la
» côte orientale : après des peines & des
» fatigues infinies, les trois voyageurs
» étoient parvenus à un point vers le
» Nord, où en été, le ſoleil ne quitte pas
» l'horiſon ; c'eſt-à-dire, au 66e. degré
» de longitude ſeptentrionale. Ils ſui-
» voient, autant que poſſible, la côte
» par terre : ſouvent ils avoient été con-
» traints de mettre leur tente & leur
» canot ſur un traîneau tiré par des
» chiens ; ils préférèrent de voyager par
» terre, autant que poſſible, parce qu'ils
» trouvoient des places aſſez étendues,
» où la neige & la glace avoient été fon-
» dues par le ſoleil. *Kojake* raconta à ſes
» amis, ſur la foi de ſes trois hôtes, que
» les habitans de la côte orientale ſont
» d'une taille plus avantageuſe que les
» Groenlandois de l'oueſt ; au reſte, ils

» ont les cheveux noirs, portent de
» longues barbes, & ne diffèrent pas,
» par la couleur du teint, des habitans
» de l'oueſt ; ils en parlent la langue, à
» quelques nuances près. Ce peuple eſt
» nombreux, & paroît être humain. Les
» Voyageurs dirent encore à *Kojake*,
» qu'arrivés à l'entrée d'une belle baie,
» ils n'oſèrent y entrer ; ils prétendirent
» que le rivage en eſt habité par des an-
» thropophages. (Ce préjugé eſt commun
» à tous les Groenlandois). *Kojake* pré-
» tendit que ces Sauvages ne commen-
» cèrent à manger de la chair humaine,
» qu'à la ſuite d'une famine occaſionnée
» par un hiver des plus longs & des plus
» rudes, dont leur contrée fut déſolée
» il y a pluſieurs ſiècles ; il prétendit que,
» lorſqu'ils en eurent goûté, ils ne per-
» dirent plus l'habitude d'en faire leur
» proviſion, à l'égal de la viande des
» chiens marins, en la faiſant geler pour
» la conſerver & la manger crue. Ils
» n'égorgent que les vieillards & les en-
» fans orphelins de leur peuplade, par

» la raiſon que ces créatures leur ſont
» inutiles, & ne peuvent rendre aucun
» ſervice à la ſociété commune. Ils con-
» ſervent leurs chiens juſqu'à la plus ex-
» trême vieilleſſe, parce que ces animaux
» leur rendent de très-grands ſervices,
» & ſervent à leurs amuſemens. Ils vont
» couverts de peaux de chiens, mais très-
» mal ajuſtées, parce qu'ils ne ſavent pas
» les coudre enſemble, pour en faire un
» habit plus commode; ils n'ont point
» d'aiguilles à coudre, manquant abſo-
» lument de fer. Ils ſont d'une joie
» inconcevable, lorſqu'ils trouvent quel-
» que clou attaché aux débris de
» quelque vaiſſeau que la mer jette
» quelquefois ſur leurs côtes. Ils n'ont
» jamais vu de navire; ils ne connoiſſent
» pas l'uſage des voiles, & ils ſont réduits
» à conduire leurs canots à la rame ».

Crantz rapporte auſſi qu'un Facteur Danois, établi au Groenland, lui a raconté « qu'un Groenlandois de la côte orien-
» tale, arriva chez lui en 1757, & l'aſ-
» ſura qu'il exiſtoit une peuplade établie

» ſur le bord d'une baie, entre des
» hautes montagnes ; que cette peu-
» plade faiſoit tous les ans, au printemps,
» un voyage le long des côtes voiſines.
» Cette peuplade, très-nombreuſe, paſſe
» pour ſi cruelle, qu'à ſon apparition,
» les Groenlandois abandonnent leurs
» habitations, & fuient dans les Iſles
» voiſines ; ils y ſont à l'abri de toute
» inſulte, parce que leurs ennemis ne
» peuvent pas les y ſuivre, faute de
» canots dont ils ne connoiſſent pas
» l'uſage ; ils leur jettent en mer
» une nuée de flèches, s'ils arrivent
» aſſez à temps pour les voir fuir ; ils
» ſe vengent en ruinant leurs habita-
» tions, & emportent dans leurs mon-
» tagnes tout ce qu'ils trouvent à leur
» uſage ».

Ces deux traits ſembleroient prouver que ces Sauvages ſont les deſcendans des premiers Colons Norvégiens, ſur la côte orientale, qui, ſachant par tradition le déſaſtre arrivé à leurs pères, cherchent encore à les venger ſur les deſcendans des

Sauvages

Sauvages *Skrelingers*, qui envahirent leurs possessions. Cette conjecture est bien foible, sans doute, mais elle ne renferme aucune impossibilité.

Les Rois de Danemark ont fait diverses tentatives pour retrouver la côte orientale du Vieux Groenland, & les traces de l'ancienne Colonie Norvégienne; toutes ces tentatives ont échoué, & ont coûté, à diverses reprises, au rapport d'Eggede, des sommes très-considérables; l'équipement & l'armement des navires qu'on y a envoyés à divers temps, ont été en pure perte, & n'ont jamais produit quelque découverte satisfaisante.

Frédéric II & son père, avoient fait chercher inutilement le Groenland; Christian IV, successeur de Frédéric II, ne fut pas plus heureux; il dépensa des sommes énormes pour l'équipement des vaisseaux, & ne put avoir aucune nouvelle positive du Groenland. *Lindov*, chargé de la première expédition, n'en rapporta qu'une relation peu digne de foi. Ce Navigateur prétendit avoir abordé à la côte orientale,

& n'y avoir trouvé que des Sauvages ſans civiliſation. *Lindov* aborda vraiſemblablement dans quelque Iſle, où il trouva ces Sauvages; il en prit deux, qu'il emmena avec beaucoup de peine & de difficultés. Après trois jours de ſéjour, il leva l'ancre, & s'en retourna en Danemark; les deux vaiſſeaux qui l'accompagnoient doublèrent le cap *Farevel*, & s'avancèrent juſqu'au *Détroit de Davis*; ils y reconnurent divers havres très-beaux, des prairies couvertes de verdure, & des Sauvages tels que ceux que *Lindov* avoit trouvés lui-même ſur la prétendue côte orientale du Groenland. *Lindov* entreprit un ſecond voyage en 1606, par les ordres du même prince; il emmena cinq vaiſſeaux; il doubla le cap *Farevel*, & parvint auſſi au *Détroit de Davis*, d'où il repartit après y avoir fait quelques nouvelles découvertes; il ramena cette fois-ci cinq Sauvages, dont un mourut en chemin. Le Capitaine *Richart*, natif du Holſtein, fut envoyé par le même Chriſtian IV, avec deux vaiſſeaux ſeulement,

pour une troisième expédition; *Richart* tenta inutilement d'aborder à la côte orientale, il en fut constamment éloigné par les glaces qui dérivoient avec une rapidité étonnante; voyant ses efforts inutiles, il prit le sage parti de s'en retourner, sans avoir pu remplir l'objet de sa mission.

Christian IV, ne se rebutant pas par ses mauvais succès, fit partir, en 1616, le Capitaine *Jean Munch* : son objet principal étoit de chercher un passage entre le Groenland & l'Amérique, pour aller à la *Chine*. Le voyage fut des plus malheureux, & la relation de ce voyage est un tableau de calamités, dont on a de la peine à se faire une idée. En 1636, sous le règne du même Prince, une Compagnie de quelques Négocians de Copenhague, entreprit un armement de deux vaisseaux; l'objet de cet armement étoit d'entamer un commerce régulier avec les Sauvages du *Détroit de Davis* : ces vaisseaux y arrivèrent heureusement; un des Capitaines de ce petit armement avoit des vues plus étendues; il avoit

résolu de ne pas se borner à l'objet de sa mission : il avoit été autrefois sur cette côte, & y avoit découvert un endroit couvert de sable, qui, par la couleur & le poids, ressembloit à l'or. Il y arriva, & en chargea les deux navires. De retour à Copenhague, ce sable, éprouvé, ne fut trouvé bon à rien ; le Gouvernement le fit jeter dans la mer : on avoit pris la précaution d'en conserver par curiosité une petite portion. Un Chymiste, arrivé à Copenhague quelque temps après, opéra sur ce sable, & en tira de très-bon or. Le Capitaine disgracié, étoit mort de chagrin ; lui seul pouvoit reconnoître l'heureuse plage qui contenoit ce riche sable ; ainsi, tout fut perdu, & on ne pensa plus à chercher cette mine précieuse.

David de *Nelles* fit un voyage inutile pour la découverte du Vieux Groenland, en 1654, sous Frédéric III, Roi de Danemark ; il voulut faire croire qu'il avoit abordé & mis à terre sur la côte orientale ; il emmena, pour appuyer sa

ſupercherie, trois femmes Sauvages; mais il fut prouvé qu'il les avoit priſes à *Baalſ-Rivier* (Rivière de Baal), ſur la côte occidentale. Chriſtian V fit faire deux autres entrepriſes; l'une, en 1670, & l'autre, en 1674 : elles manquèrent toutes les deux, & on parut renoncer pour toujours à l'eſpoir de retrouver le Groenland oriental.

Eggede crut être plus heureux que tous ceux qui l'avoient précédé dans cette entrepriſe; en conſéquence, il engagea les Négocians de *Bergen* à former une Compagnie du Groenland, pour établir une Colonie ſous le 64e. degré de latitude. *Eggede* partit avec toute ſa famille, & fut s'y établir effectivement; il y demeura quinze ans pour acquérir les connoiſſances néceſſaires, afin d'être en état de faire la découverte qu'on avoit tant à cœur : il découvrit effectivement les veſtiges de l'ancienne Colonie occidentale, & il en rendit compte dans un journal particulier. Il fut chargé, en 1723, par la Compagnie de *Bergen*, de

mettre tout en œuvre pour découvrir la Colonie orientale : *Eggede* voulut être lui-même de l'expédition, & ne pouvant retrouver le *Détroit de Forbisher*, il prit le parti de doubler le cap méridional, & d'aller à la découverte de la côte orientale, en remontant par *Staaten-Hoek*. La saison étoit trop avancée ; il trouva que les glaces commençoient à dériver avec impétuosité ; il craignit d'être surpris par l'hiver. Continuellement jeté loin de la côte qu'il vouloit tenir de près, il abandonna l'entreprise, & s'en retourna sur la côte occidentale d'où il étoit parti. Les Directeurs de cette même Compagnie firent partir directement un vaisseau, en 1724, pour faire cette découverte ; ils ordonnèrent au Capitaine de tenir l'ancienne route, entre l'*Islande* & la côte qu'on cherchoit ; le Capitaine du vaisseau de l'entreprise, trouva les mêmes obstacles, & s'en retourna comme les autres, sans remplir l'objet de sa mission.

Le Roi de Danemark, renonçant au projet de la découverte par mer, conçut

le deſſein de l'entreprendre par terre, en traverſant le pays de l'oueſt à l'eſt. Il fit partir, en 1728, des vaiſſeaux ſur leſquels il fit embarquer, à grands frais, un aſſez bon nombre de chevaux; ſe flattant qu'avec ce ſecours, le trajet de terre deviendroit poſſible. Un pays auſſi froid, auſſi montagneux & auſſi hériſſé de roches, n'étoit pas ſuſceptible d'un voyage par terre; tout, dans ce climat âpre, s'oppoſe irréſiſtiblement à une caravane; l'entrepriſe manqua comme les autres.

Eggede penſe qu'il reſte cependant un moyen pour la découverte du Vieux Groenland oriental: il penſe que l'immenſe quantité des glaces qui flottent entre la côte orientale & l'Iſlande, & qui viennent du Spitzberg, ſont emportées avec une rapidité étonnante à quelque diſtance de l'entrée des golfes, & qu'elles laiſſent un eſpace navigable avec de petites barques, entre elles & la côte: il croit qu'il ſeroit poſſible, dans la belle ſaiſon, de ranger ainſi de près la côte

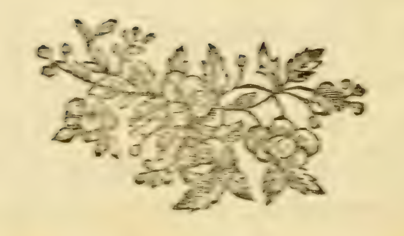
orientale, depuis *Staaten-Hoek*, jusqu'à *Erics-Sund*, ou même *Herjols-Cap;* & qu'infailliblement on trouveroit sur cette côte, quelque endroit propre à mettre à terre, duquel il seroit facile de faire la découverte qu'on a tant à cœur. Les Groenlandois occidentaux ont confirmé *Eggede* dans cette idée, & lui ont assuré y avoir navigué en certains temps, avec leurs grands bateaux, sans néanmoins s'être approchés d'assez près pour découvrir les vestiges de l'ancienne Colonie orientale.

Torfaeus semble favoriser cette idée. Cet Auteur, sur l'autorité d'un ancien livre Islandois, qu'il croit être du XIIme. siècle, assure que le froid n'est pas aussi rigoureux sur la côte orientale du Groenland, qu'il l'est en Islande & en Norvége; que les orages y sont plus violens, quoiqu'ils y soient rares & peu dangereux. *La Peyrere* rapporte qu'en 1308, le Groenland fut désolé par un de ces orages terribles, qui font toujours époque dans l'histoire. Le feu du ciel tomba sur une

églife, qui en fut réduite en cendres; la tempête fut fi terrible, qu'emportant la pointe des rochers les plus hauts, il s'éleva des tourbillons de fable, fi nombreux & fi épais, que tout le pays en fut couvert. L'hiver fuivant fut fi cruel, & la gelée fut fi terrible, que la glace ne fondit nulle part dans la belle faifon, & qu'elle fubfifta pendant plus d'une année entière.

Les defcriptions du Vieux Groenland ne s'accordent nullement fur la fertilité du pays, & fur le genre de fes productions. L'hiftoire particulière des Colonies Norvégiennes dans ce pays, eft embrouillée & pleine d'obfcurités; les faits les plus remarquables n'ont aucune liaifon, & femblent ifolés; en un mot, les annales du Vieux Groenland n'offrent que des difficultés & des contradictions qu'il eft impoffible d'applanir & de concilier. *Torfaeus* rapporte une chronologie de dix Évêques qui fe feroient fuccédés au Groenland, depuis 1121, jufqu'en 1341; M. le Baron d'Halberg, qui a écrit une

histoire de Danemark, en compte sept, depuis cette dernière année, jusqu'en 1408, époque à laquelle le Vieux Groenland semble s'être éclipsé pour toujours.



CHAPITRE XVI.

Coup d'œil général sur la côte occidentale du Groenland.

Il n'a pas été possible encore de vérifier si le Groenland est un continent, s'il n'est qu'une Isle située entre l'Europe & l'Amérique ; si, enfin, cette Isle, supposée contiguë avec le Spitzberg & la nouvelle Zemble, ne tient pas au continent de l'Asie, par la Tartarie la plus septentrionale. Les Voyageurs n'ont pu encore s'élever assez haut dans le nord, pour faire cette découverte importante, & l'on n'a jusqu'à présent que des conjectures assez hasardées, sur l'étendue & les limites de cette contrée au nord. La nature semble avoir posé une barrière insurmontable, aux approches du pole, contre laquelle l'intrépidité du Navigateur le plus audacieux, a été jusqu'à ce ce jour constamment déconcertée. Les

glaces, la ſtérilité des côtes, & plus que tout cela, la rigueur exceſſive du froid, ont toujours arrêté les Voyageurs, & en ont fait repentir plus d'un d'avoir entrepris d'arracher à la nature, un ſecret important qu'elle paroît réſolue de nous cacher à jamais.

On ſait que le Groenland s'étend du ſud au nord, dans une longueur de 35 degrés ou environ, entre la Mer Glaciale, à l'eſt, & le détroit de Davis, à l'oueſt; le cap *Farvel*, qui eſt la pointe la plus méridionale, eſt au 59e. degré; la côte orientale arrive au moins au 80e. degré; & la côte occidentale, au 78e. C'eſt du moins à cette hauteur que ſe bornent juſqu'à préſent toutes les découvertes relatives à la latitude & à la longitude ſeptentrionale du Groenland.

Eggede & *Crantz*, ſont très-diſpoſés à croire que la côte occidentale du Groenland eſt très-voiſine du continent de l'Amérique, ſi elle ne lui eſt pas contiguë : *Crantz* s'appuie ſur quatre faits inconteſtables. 1°. Le détroit de Davis,

ou plutôt la baie de Baffins va toujours en se rétrécissant, jusqu'au 78e. degré. 2°. La côte, qui en général est très-élevée le long de la Mer du Groenland, va toujours baissant, à proportion qu'on avance vers le pole, jusqu'au 78e. degré. 3°. La marée qui ne monte jamais plus haut qu'à la pointe de Cokins, au cap Farvel, ou à Staaten-Hoek, s'y élève à 18 pieds, dans la nouvelle & pleine lune; & qu'au contraire, à la baie de *Disco*, située au 70e. degré, sur la côte occidentale, elle ne s'élève jamais qu'à 8 pieds tout au plus. 4°. Enfin, c'est qu'au rapport des Groenlandois les plus septentrionaux, le détroit de Davis est si resserré vers leur côte, qu'en s'avançant sur la glace, ils peuvent facilement se faire entendre des Sauvages situés sur le bord opposé; ils peuvent même se jeter mutuellement un poisson avec la main, lorsque les Sauvages, leurs voisins, s'avancent de leur côté, sur la glace, le plus près qu'ils peuvent du torrent. Les uns ni les autres n'ont jamais osé le

franchir ; c'eſt le ſeul obſtacle qui s'oppoſe au paſſage réciproque d'une côte à l'autre : ce torrent eſt ſi rapide, qu'il tient le milieu du détroit, dégagé des glaces.

Æggede raconte le même fait d'une manière un peu différente. « Les Groenlandois de la baie de Diſco rapportent » auſſi, qu'étant d'un côté du golfe, » ils ont parlé à des gens qui étoient » de l'autre côté, que leur langage étoit » le même ; mais que les animaux du » pays différoient de ceux du Groenland : ils ajoutent qu'il n'y a qu'un » petit détroit qui fait la ſéparation » entre le Groenland & l'Amérique ; » que ce détroit eſt ſi peu large, que ceux » qui ſe tiendroient ſur les deux bords, » pourroient *harponer le même poiſſon* ; » que la terre ferme, vers le nord, eſt » entièrement couverte de glace, de » ſorte qu'il n'y a que les Iſles qui ſoient » découvertes ; & qu'il y a dans ces Iſles, » des Rennes, des Oies & des Canards » en ſi grande quantité, qu'elles en ſont » couvertes ».

Le détroit de Davis fut découvert par un Anglois, en 1585 : cet Anglois lui donna ſon nom ; il cherchoit un paſſage au nord-oueſt. Ce détroit a été très-fréquenté depuis, ſur-tout par les Pêcheurs Hollandois. On appelle proprement *Détroit de Davis*, l'eſpace de mer qui eſt entre le cap *Walſingan* & l'Iſle de *James*, une de celles de l'Amérique ſeptentrionale. Ce bras de mer s'étend, à commencer de l'Iſle de *Diſco*, depuis le 67ᵉ. degré, juſqu'au 71ᵉ., & il a environ 60 lieues de large ; mais les Navigateurs donnent le nom de Détroit de Davis, indiſtinctement à toute la mer qui borde la côte occidentale du Groenland. Toute cette côte eſt comme défendue par une chaîne non interrompue d'Iſles grandes ou petites, & par beaucoup de Péninſules qui paroiſſent former un très-long archipel. De grands golfes, des rivières, des fleuves même, entrent de toutes parts dans les terres : *Baals-Rivier* eſt la plus conſidérable de toutes ; elle eſt ſous le 64ᵉ. degré ; elle entre juſqu'à 18 à 20

milles dans le pays : c'eſt ſur la rive gauche que les Danois établirent leur première loge, en 1721.

La côte occidentale eſt hériſſée, dans toute ſa longueur, de roches inacceſſibles, contre leſquelles les vaiſſeaux viendroient ſe briſer, ſi l'on avoit la témérité de les ranger de trop près. Ces rocs ſont ſi élevés, qu'on en découvre quelques-uns à 40 lieues en mer. La terre, ſi l'on peut donner ce nom à des rochers éternellement cachés ſous la neige glacée, eſt abſolument ſtérile, & ne produit aucune eſpèce de plante; les interſtices entre ces rochers, ſe rempliſſent, tous les ans, d'une nouvelle neige, qui, en ſe congelant, forme une nouvelle couche de glace; & toutes ces couches s'accumulent annuellement, & applaniſſent de plus en plus le ſol, de façon qu'on peut préſumer, qu'après une révolution de quelques ſiècles, les pointes des rochers les plus eſcarpés ne préſenteront plus qu'une ſurface unie & contiguë, & formeront enfin une plate-forme de glace

d'une

d'une élévation prodigieuse. Les rochers les plus élevés, dont le sommet se découvre quelquefois par la fonte de la neige, ne présentent de loin qu'une ombre noire; ils ne laissent jamais appercevoir, à une certaine distance, rien qui ressemble à de la terre ou à quelque plante : en les approchant de près, on distingue, en certains endroits, des veines d'une sorte de marbre, de petites houpes d'herbe, de la mousse, des petites bruyères, & d'autres plantes qui semblent jetées par le hasard sur le revers de ces rochers : on voit aussi, par-ci par-là, de petits arbrisseaux dispersés dans les valons, le long d'un lac ou d'une rivière. L'aspect de la Norvége, & celui du Groenland, ont beaucoup de rapports de ressemblance; mais il y a cette grande différence entre les montagnes de ces deux pays, que celles de Norvége sont couvertes de grands arbres, que les valées y sont fertiles, & que les montagnes n'empêchent pas qu'on ne puisse entrer dans l'intérieur du continent; au

Groenland, au contraire, il ſemble qu'elles aient été diſpoſées de façon, à former une ſeconde barrière, pour empêcher l'entrée du pays, parce qu'elles ſont toutes entourées de lacs gelés & impraticables.

Le cap *Farvel* ou *Farevel* eſt le premier promontoire du Groenland qu'on découvre en arrivant par le ſud; c'eſt une Iſle ſéparée, par un détroit peu ſpacieux, de *Staaten - Hoek* qui eſt auſſi le cap le plus méridional de ce continent, au ſud-eſt. La navigation en eſt pénible & périlleuſe dans certains temps, par les vents violens qui y ſoufflent; ce détroit reſſemble beaucoup, par-là, à celui de Magellan; il a encore un autre rapport plus frappant avec lui, c'eſt qu'il eſt placé à-peu-près à une diſtance égale du pole arctique, à celle du détroit de Magellan, du pole antarctique.

L'Iſle de Staaten-Hoek (1), ou, ſuivant

(1) Crantz ne dit pas que le cap de Statenhoek faſſe partie d'une Iſle de ce nom; ce cap eſt marqué ſur la

Crantz, de *Nennortalik* (*mais toujours celle à laquelle appartient le cap* FARVEL) eſt ſituée ſous la latitude du 59e. degré 50 minutes, & ſous la longitude du 330e. degré 30 minutes : elle eſt haute, le ſol en eſt montagneux & roide ; il eſt composé de pluſieurs petites Iſles formées par quantité de rivières, qui le coupent en pluſieurs ſens. La partie la plus ſeptentrionale eſt continuellement couverte de neige, & paroît être inhabitée. En remontant la côte occidentale, après avoir dépaſſé la baie de *Maurice*, on arrive au détroit de *Forbisher*. On doute que jamais le Navigateur Anglois, envoyé, en 1576, à la découverte du

---

carte, comme faiſant la pointe du continent, & l'Iſle qui en eſt ſéparée par le détroit, & dont le cap Farvel fait la pointe la plus méridionale vers l'oueſt, eſt nommée par Crantz, *Iſle de Nennortalik.* L'Auteur Hollandois ſuppoſe que le cap Farvel appartient à une Iſle différente, peu éloignée de celle-ci. On trouve ſur la carte de Crantz, une Iſle aſſez grande au nord de celle que notre Auteur nomme Stantenhoek, & qui n'en eſt ſéparée que par un très-petit détroit ; Crantz la nomme Iſle de *Sermenſok* ; mais ce n'eſt pas là qu'eſt placé le cap Farvel.

Groenland, par la *Reine Élisabeth*, y soit entré bien avant, & si ce n'est pas une invention de sa part, que l'existence de ce détroit (1). On est plus porté à croire que ce n'est qu'un golfe très-profond. Cependant, Crantz rapporte à ce sujet, une conversation particulière qu'il eut avec un Facteur Danois, très-intelligent; je crois devoir aussi la rapporter d'après cet excellent Voyageur; elle contient des faits assez curieux, & dont on pourroit tirer un assez bon parti, dans le cas qu'on se déterminât à faire de nouvelles tentatives pour la découverte de l'ancien Groenland, sur les deux côtes, & sur l'espace qui séparoit les anciennes Colonies des Norvégiens, établies à l'est & à l'ouest du Groenland (2).

« Je ne pouvois d'abord comprendre

(1) J'avois d'abord annoncé que je n'en ferois pas usage; cependant l'ayant relue avec plus d'attention, je me suis déterminé à l'insérer ici telle que je la retrouve; car l'Auteur en a fait usage deux fois dans le même volume.

(2) J'ai déjà fait remarquer l'opinion d'*Eggede* & celle de *Crantz* sur l'existence de ce détroit; l'un doute qu'il

(c'eſt le Facteur Danois qui raconte à Crantz le résultat de ſes obſervations ſur le détroit de *Forbisher*) » comment ce » détroit, ou plutôt la baie qui lui ſert » d'entrée, pouvoit charrier à la mer » une ſi grande quantité de glace, ſans » qu'il fût poſſible de remarquer la plus » petite diminution dans celle qui eſt » ſur la côte, derrière la baie, & qui ne » s'en détache jamais. Cependant la baie » charrie conſtamment, tous les ans, » depuis le mois de Juillet, juſqu'au mois » de Novembre. Lorſque le dégel, ou » plutôt le débordement de cette glace » eſt conſidérable, & que la mer eſt » calme, cette glace détachée couvre » un eſpace de mer de trente lieues » d'étendue, ſur cinq à ſix de large; ces » glaçons ne dérivent avec force, & ne » ſe diſperſent ça & là, que lorſque » le vent impétueux les pouſſe avec

---

arrive réellement à la côte orientale oppoſée; & l'autre penſe que ce qui empêche de le découvrir aujourd'hui dans toute ſa longueur d'une côte à l'autre, c'eſt la glace qui le couvre, & qui forme une eſpèce de pont.

» violence, & les emporte au loin dans la
» mer, où les courans les font dévier
» dans tous les ſens. Je demandois aux
» Groenlandois d'où ils penſent que cette
» quantité immenſe de grands glaçons
» deſcendent dans la baie, pour en ſortir
» avec affluence ? Ils me répondoient
» tous, que le détroit étoit ſans fin, &
» qu'ils ſavoient par tradition, que leurs
» ancêtres y avoient navigué, juſqu'à
» l'extrémité de la côte oppoſée à la
» baie.

» Peu ſatisfait d'une ſolution ſi laco-
» nique, je réſolus de remonter la baie,
» en 1747; je m'aſſociai un certain
» nombre de Groenlandois qui, tous les
» ans, alloient à la chaſſe des Rennes,
» dans l'intérieur du pays. J'exécutai
» mon deſſein, & je partis avec mes
» compagnons en marchant ſur la glace.
» Dès que je fus à la diſtance de qua-
» torze milles de la baie, je gagnai le
» haut d'une montagne, eſpérant dé-
» couvrir de ce point d'élévation, le
» prolongement du détroit à travers les

» terres : mon eſpoir fut déçu, & je
» n'apperçus devant moi, dans un éloi-
» gnement de quarante milles, qu'une
» ſuite de montagnes de glace amon-
» celée qui me cachoient l'embouchure
» du détroit à la côte orientale, l'unique
» choſe que je cherchois à découvrir.
» Pendant que je faiſois mon obſerva-
» tion, je fus diſtrait tout-à-coup par un
» bruit extraordinaire, qui reſſembloit
» parfaitement à celui d'une décharge
» de pluſieurs canons tirés dans le même
» inſtant. Ce bruit étoit produit en par-
» tie par le craquement des glaces amon-
» celées devant moi, & que le courant
» de l'eau rompoit avec force, & en
» partie auſſi par la chûte des caſcades
» que l'eau faiſoit en ſe dégageant des
» bancs de glaçons qui obſtruoient ſon
» cours, & qui, étant remontée à la
» hauteur de ces digues, retomboit ſur
» d'autres plus baſſes avec un bruit
» effroyable. Je reſtai immobile pendant
» un moment, autant par la ſurpriſe
» que par l'épouvante que la nature

» inſpire toujours à celui qui conſidère de
» loin ſes prodigieux effets, & qui l'en-
» tend ſe courroucer contre les obſtacles
» qu'elle a ménagés elle-même, pour
» donner plus d'éclat aux prodigieux
» efforts qu'elle fait pour les ſurmonter
» dans les effets qu'elle veut produire.
» Je ne fus pas long-temps à me con-
» vaincre, par l'effort de l'eau contre
» ces monceaux de glace, & par la
» chûte des caſcades, qu'il devoit y avoir
» dans toute cette direction un canal
» aſſez large & très-rapide, & que
» c'étoit infailliblement ce canal qui
» portoit régulièrement tous les ans dans
» la baie, une ſi prodigieuſe quantité de
» glaces mouvantes; mais je n'en étois
» pas moins en peine de deviner com-
» ment ce charroi pouvoit avoir lieu,
» puiſque le canal n'étoit jamais viſible,
» & qu'il ſe déroboit conſtamment à la
» vue, par la glace qui le couvroit dans
» toute ſa longueur, & dans toute ſa
» largeur.

» J'eus enfin l'occaſion de trouver la

» ſolution de ce problême dans un voyage
» que je fis, en 1751, à la montagne
» d'*Ysblink ;* aucun Groenlandois n'a-
» voit jamais pénétré ſi avant que moi
» dans l'intérieur du pays. Quoiqu'on
» diſtingue difficilement le ſol d'avec
» un lac, lorſque la ſurface de l'un &
» de l'autre eſt couverte d'une croûte
» épaiſſe de glace, qu'il n'eſt pas hu-
» mainement poſſible de ſoulever, je
» découvris néanmoins qu'il pouvoit ar-
» river qu'on prît facilement pour un
» champ, ou pour un chemin battu, ce
» qui n'eſt réellement qu'un lac très-
» profond, ou qu'un grand canal. Je me
» convainquis auſſi que les glaçons peu-
» vent être emportés dans la mer par
» un courant très-rapide, dont la ſur-
» face eſt glacée à une certaine épaiſ-
» ſeur; car on ignore juſqu'à préſent,
» quand & comment l'entrée de la baie,
» dite le *Pont de Glace* (*Ysbrug*),
» s'obſtrue & ſe bouche. Il eſt vraiſem-
» blable que les glaçons, que la mer
» charrie au plus fort de l'hiver, ont

» été portés & accumulés par quelque
» courant, à la bouche de cette baie;
» que la neige qui tombe en abondance
» ſur cette digue, lui prépare tous les
» ans une nouvelle couche que la gelée
» doit rendre très-compacte; que le
» ſoleil, au fort de l'été, ne la fond
» qu'à la ſuperficie, & que cependant
» le torrent, en ſortant de la baie, doit
» agir avec force contre cette digue, la
» miner en deſſous, en détacher de
» fortes pièces de glace, les emporter
» dans la mer, & former, de cette
» ſorte, un pont de glace à l'entrée de
» la baie (1). Il eſt vraiſemblable que ce
» fameux pont de glace, eſt ainſi con-
» tinué juſqu'à la côte orientale, & que
» le détroit de Forbisher n'eſt auſſi qu'un

(1) L'*Ysblink* eſt ſitué, ſur la carte de *Crantz*, un degré & quelques minutes plus haut que le détroit de Forbisher; quelques milles plus haut encore, eſt *Barſund*: Crantz a fait ponctuer un canal abſolument parallèle à celui de Forbisher, depuis le fond de cette baie juſqu'à la côte orientale. Selon lui, ce détroit eſt auſſi perpétuellement couvert de glace, & il n'eſt pas plus facile à trouver que celui de Forbisher.

» pont de glace formé de la même ma-
» nière. On remarque cependant que
» les pièces de glace qui arrivent dans
» la baie de Barſund, ne ſont pas auſſi
» grandes ni auſſi polies que celles qui
» ſortent de la baie de Forbisher, &
» qu'elles ſont plus échancrées, ce qui
» prouve ſeulement que le détroit d'Yſ-
» blink devroit être plus ſerré que
» celui de Forbisher, & que les pièces
» de glace qui en ſortent, éprouvent
» un briſement & un frottement plus
» rudes.

» Parfaitement convaincu de l'exiſ-
» tence des deux détroits, & de leur
» communication avec la côte orientale,
» mais auſſi bien aſſuré qu'ils n'étoient
» navigables en aucun temps de l'année,
» j'eſſayai de paſſer par terre, ou plutôt
» ſur la glace, d'une côte à l'autre. Ma
» tentative fut infructueuſe, & je fus
» obligé d'abandonner mon entrepriſe.
» Il feroit très-poſſible ſans doute de
» faire cette traverſée ſur la glace, au
» moyen d'un petit canot très-léger

» qu'on porteroit ſur ſa tête, on pour-
» roit traverſer toutes les flaques d'eau
» qu'on trouve de diſtance en diſtance,
» & dont les ouvertures ſont très-pro-
» fondes; on pourroit auſſi les tourner,
» mais ces détours alongeroient prodi-
» gieuſement le chemin. Avec un long
» bâton, ou même en s'appuyant ſur le
» canon de ſon fuſil, on ſaute facile-
» ment d'un petit monceau de glace ſur
» un autre: enfin, en ſe laiſſant gliſſer
» du haut d'une petite colline, on arrive
» facilement au pied, & rien n'empê-
» cheroit qu'on ne pourſuivît ſa route
» en prenant quelques précautions. Mais
» deux obſtacles invincibles ſe préſen-
» tent d'abord & doivent faire aban-
» donner à tout homme ſenſé, un projet
» qui, s'il pouvoit avoir ſon exécution,
» ne ſeroit pas d'une grande utilité gé-
» nérale. Comment en effet ſe pourvoir
» pour ce voyage, d'une quantité ſuffi-
» ſante de vivres? car il deviendroit
» impoſſible de s'en charger. Avec quoi
» & comment les porter? Comment

» ſoutenir le froid ſur la glace pendant
» pluſieurs mois de ſuite, nuit & jour?
» car le voyage, à cauſe de la difficulté
» du terrein, devroit être fort long.
» Mes compagnons & moi nous étions
» munis d'excellentes pelleteries, &
» nous prenions la précaution de ne
» jamais nous coucher ſur la glace, ou
» ſur la neige; malgré cela nous éprou-
» vâmes un froid horrible, quoique en-
» veloppés de nos peaux d'ours, &
» couchés ſur un tas de peaux de Rennes
» dont nous nous faiſions même une
» eſpèce de tente. Je puis dire avec vé-
» rité, que jamais, dans les hivers les
» plus rudes, je n'avois éprouvé un
» froid ſi cuiſant, même en plein air, ſur
» la côte occidentale du Groenland, que
» celui que je reſſentis dans les premiers
» jours de Septembre, dans l'intérieur
» du pays, à l'endroit où j'eſtime que doit
» être le détroit de *Forbisher.* »

La montagne d'Ysblink eſt très-haute, les Navigateurs découvrent ſon ſommet de très-loin; ce ſommet brille comme

du criſtal : il réfléchit une lumière aſſez ſemblable à celle d'une aurore boréale. Cette eſpèce de fanal eſt ſitué au fond d'une baie, dont l'entrée eſt obſtruée par un pont de glace à pluſieurs arches (1). Ce pont merveilleux eſt appuyé par ſes deux extrémités, aux deux rives oppoſées de l'entrée de la baie, à un éloignement de huit milles ; il a deux milles de large. Les arches, portées ſur des maſſes énormes de glace, ont depuis 42 juſqu'à 120 pieds d'élévation. On pourroit facilement entrer à pleines voiles dans la baie, gouvernant ſous ces arches, ſi l'on n'avoit deux grands dangers à courir ; le premier, c'eſt qu'on riſqueroit d'être écraſé par les pièces énormes de glace qui ſe détachent ſouvent du cintre des arches ; le ſecond, c'eſt qu'on riſqueroit de ſe briſer contre les énormes glaçons qui roulent du haut des montagnes voiſines dans la baie, & que le

(1) J'en ai parlé un peu plus haut, dans la relation du Facteur Danois.

reflus entraîne avec une rapidité étonnante dans la mer. Lorſque les Groenlandois veulent aller au port de *Ysblink*, ils prennent leurs petits canots ſur la tête & s'acheminent ainſi juſqu'au bord de la baie. On avoit bâti anciennement quelques maiſons ſur la rive des deux côtes, pour indiquer que l'entrée de la baie n'étoit pas toujours obſtruée par les glaces amoncelées. De grands bancs de terre s'étendent au loin des deux côtés du pont; ils ſont formés d'un ſable ſi fin & ſi délié, que le vent l'enlève facilement & en obſcurcit l'atmoſphère. Lorſque le vent vient de la mer, ce ſable eſt emporté, comme un brouillard épais, juſqu'à douze milles dans l'intérieur du pays; il eſt très-incommode pour ceux qui ſe trouvent dans cette direction; il eſt impoſſible d'en garantir les yeux; ſouvent même il entre dans la bouche, quelque précaution qu'on prenne pour n'en être pas incommodé.

On apperçoit vers le 64e. degré de latitude ſeptentrionale, une énorme

montagne, la plus haute de toutes celles du Groenland : ſon ſommet ſe termine par une pointe à trois branches, dont la plus élevée s'apperçoit en mer, à plus de ſoixante lieues : elle ſert de fanal aux Navigateurs, & de baromètre aux Groenlandois. La pointe du ſommet eſt enveloppée d'un très-petit nuage, lorſqu'on eſt menacé très-prochainement d'un orage; le même phénomène ſe fait voir conſtamment au ſommet de la montagne de la Table (*Tafelberg*), au cap de Bonne-Eſpérance, à la pointe méridionale de l'Afrique. Au reſte la pointe de cette montagne du Groenland, ſe montre toujours à nud, elle n'eſt jamais couverte de neige, ni de glace; elle eſt trop aiguë pour que l'une ou l'autre puiſſent y tenir; ce n'eſt que dans ſes cavités, ou ſur de petits rocs ſaillans le long de ce pic, que la neige tient & qu'elle ſe congèle à une certaine diſtance du ſommet.

On trouve un peu plus haut vers le Nord, le grand golfe, dit *Baals-Rivier*

(la *rivière de Baal*). Ce golfe s'étend au nord-eſt juſqu'à la diſtance de vingt-huit milles; il a quatre milles dans la plus grande largeur. Une quantité innombrable de petites Iſles forme à l'entrée de la baie, un archipel d'environ ſix lieues de circonférence. *Eggede* & *Crantz* diffèrent un peu avec moi, ſur la véritable ſituation de ce golfe : je crois être aſſuré de celle que je lui donne, d'après l'*Hiſtoire générale des Voyages*, tome XIX, p. 1, cor. G; & d'après *Zorgdrager*, dans ſon Ouvrage ſur les progrès & les richeſſes de la Pêche du Groenland, page 71.

Aſſez près de Baals-Rivier, ſont ſituées les Iſles de *Naparſok ;* elles ſont remarquables par leur fertilité (1); la nature ſans force & ſans vigueur au Groenland, ſemble revivre ici, & s'y montre ſous un aſpect aſſez riant. On y voit de la verdure, on y entend le chant

(1) Sans doute que cette *fertilité* eſt relative, & qu'il n'eſt guère poſſible de l'entendre à la rigueur, ſous un climat auſſi rude.

des oiseaux, & la mer y charrie quantité de bois; le Poisson & les Phoques y sont en abondance. C'est à la hauteur de ces Isles que sont arrêtés ces innombrables glaçons, portés par les courans de la partie de l'est, qui, après avoir doublé la pointe de Staaten-Hoek, y sont chassés par les vents du sud; arrivés à la vue des Isles de Naparsok, ils s'y tiennent en équilibre par la force réactive des courans qui y arrivent du nord-ouest, & qui bientôt après les repoussent & les chassent au loin en pleine mer.

Un Voyageur ne trouve rien de remarquable entre le 65e. & le 67e. degrés de latitude septentrionale. Le détroit de Davis commence vers le milieu du 67e. degré. On découvre à cette hauteur, la côte de l'Amérique, opposée à la côte occidentale du Groenland (1).

L'objet principal des Voyageurs & des

(1) C'est à cette hauteur qu'est située l'*Isle de Jeanmayen*, & c'est la côte de cette Isle de l'Amérique qu'on découvre en cet endroit.

Navigateurs, le long de la côte occidentale du Groenland, dans le détroit de Davis, eſt d'atteindre la *Baie de Disco* : elle eſt ſituée entre le 68ᵉ. & le 71ᵉ. degrés de latitude ſeptentrionale ; l'Iſle a environ 160 lieues de tour ; l'entrée de cette baie eſt comme obſtruée par un très-grand nombre d'Iſles, qu'il faut cotoyer & tourner par les divers petits détroits qu'elles forment. Quelques-unes de ces Iſles ont leur direction prolongée vers l'eſt & d'autres vers l'oueſt ; celles-ci ſe rapprochent de la grande Iſle de Diſco, qui donne ſon nom à la baie ſur le bord de laquelle elle eſt ſituée au nord-oueſt. L'Iſle de Diſco pourroit facilement défendre l'entrée de la baie, elle la domine à-peu-près comme l'Iſle de *Cuba* domine le golfe du Mexique. Le bras de mer qui paſſe entre l'Iſle & le continent, eſt ce qu'on nomme le *Way-Gat* (*la Paſſe du Vent*). Ce détroit a ſix lieues de large. Le ſol au nord de la baie eſt aſſez élevé ; il eſt preſque toujours couvert de neige ; il eſt plus bas

& plus uni, au ſud. On fait dans cette paſſe (le Way-Gat), une pêche très-abondante; c'eſt la plage la plus abondante en poiſſon ſur toute la côte occidentale du Groenland. Les habitans du pays y prennent en hiver, une quantité prodigieuſe de Phoques, & au printemps, un grand nombre de petites Baleines. Les côtes de la baie de Diſco ſont les plus peuplées de tout le pays; c'eſt là auſſi, qu'on trouve la Colonie la plus floriſſante, parce qu'elle eſt la mieux ſituée pour le commerce.

Nogſoak, ou le grand cap (de Groote Kap) eſt le port le plus ſeptentrional, dans lequel on s'arrête ſur toute cette côte; il eſt marqué dans la carte de *Crantz*, ſous la dénomination de *Jacobs-Bucht:* c'eſt là l'extrémité du Way-Gat, c'eſt là qu'eſt la dernière Colonie Danoiſe, c'eſt là enfin, qu'eſt bornée la navigation au Groenland; on ne connoît plus rien de cette côte, au-deſſus de cette grande baie, que celle de *Baffins*. Celle-ci doit s'étendre vers le

pole, entre le 72e. & le 78e. degrés. Guillaume Baffins, qui le découvrit en 1716, en naviguant dans le détroit de Davis, ne trouva plus d'habitans ſur la côte, après avoir dépaſſé le 74e. degré : il y reconnut les veſtiges de quelques tentes, & quelques pièces de voile qui avoient ſervi à les former ; il conjectura qu'elles y avoient été abandonnées par quelques Pêcheurs, qui, à certaines ſaiſons de l'année, venoient s'y établir. Quoique les Norvégiens de Diſco aſſurent que leur côte eſt habitée juſqu'au 78e. degré de latitude ſeptentrionale, il paroît que ce n'eſt de leur part qu'une jactance, car ils n'en donnent pas la plus petite preuve. Il paroît certain, au contraire, qu'aucun mortel ne pourroit ſoutenir la rigueur d'un climat ſi près du pole : les nuits d'hiver y ſont, ſans interruption, abſolument obſcures, & ne font jamais place au jour dans les vingt-quatre heures. Le pays eſt hériſſé de rochers, & continuellement couvert d'une glace très-

épaisse : on n'y trouve aucune sorte d'oiseaux ; il n'y a ni Ours blancs, ni Phoques, ni Baleines, ni rien qui puisse servir à une nourriture quelconque pour l'homme. Comment seroit-il possible que l'homme, dénué de toute espèce de ressource, abandonné, pour ainsi dire, du ciel & de la terre, en butte à toutes les horreurs de la nature courroucée, pût se substanter & pourvoir à ses plus pressans besoins sur un sol de glace éternelle ?

En remontant la côte orientale, depuis *Staaten-Hoek*, jusqu'au 66e. degré de latitude boréale, passé lequel la côte ne présente plus qu'un affreux désert, on trouve le cap de la *Discorde*, & au-dessus, le promontoire de *Forbisher*; c'est-à-dire, le cap à l'entrée de la baie où l'on suppose que vient aboutir l'extrémité orientale du détroit de Forbisher; cette baie par conséquent communiqueroit, au moyen de ce détroit caché, avec celle qui lui correspond sur la côte occidentale. Tout proche de ce promontoire,

eſt une Iſle aſſez grande, qu'on nomme l'*Iſle-Blanche.* On trouve au 63e. degré, une baie très-profonde; elle correſpond à celle de *Bearſond*, ſur la côte occidentale : on ſuppoſe encore ici, qu'un détroit caché paſſe de l'une dans l'autre, j'en ai parlé un peu plus haut.

La côte eſt aſſez parallèle à elle-même, juſqu'à *Erics-Fioerd*, & même un peu plus haut, juſqu'à *Erics-Sund;* mais alors elle s'élargit prodigieuſement vers l'eſt, juſqu'à la hauteur de l'Iſlande, dont le Groenland n'eſt ſéparé, de ce côté-là, à *Fiordum Ollum Langri*, que par un petit détroit qui, comme je l'ai dit, n'eſt plus navigable, à cauſe des glaces qui dérivent impétueuſement depuis *Spitzberg*, d'où elles partent, pour gagner *Staaten-Hoek.* Au deſſus de *Funkabuder* (1), la côte, en s'élevant vers le nord, eſt abſolument inculte; on le ſuppoſe du moins ainſi, parce qu'elle eſt abſolument

(1) Voyez la carte de Crantz.

inconnue. *Funkabuder*, ou *Findeubuder*, eſt une baie très-profonde (1); il y périt un favori du Roi *Olaüs*, avec tout l'équipage; cette baie porte le nom de cet infortuné courtiſan.

Quoique la côte orientale ſoit beaucoup moins dentelée que la côte occidentale, on y trouve infiniment moins d'Iſles, d'Iſlots & de Peninſules. Après avoir décrit ainſi les côtes connues du Vieux Groenland, il me paroît indiſpenſable de donner, avant tout, une courte notice des lieux habités par les Groenlandois, & des nouveaux établiſſemens Danois.

(1) L'Auteur Hollandois dit que c'eſt un *Détroit;* il ſe trompe évidemment. Voyez la carte de *Crantz* & celle d'*Eggede.*



CHAPITRE XVII.

Lieux habités par les Groenlandois ; Établissemens Danois sur la côte occidentale.

LA partie du Groenland la mieux peuplée, ou, pour ne rien exagérer, la seule un peu connue par les Navigateurs, Pêcheurs ou Voyageurs, s'étend depuis le cap Farvel, jusqu'à *Frederics-Haab*, sur la côte occidentale ; c'est-à-dire, dans un espace de cent lieues, entre le 59e. & le 62e. degrés de latitude, & les 325e. & 330e. de longitude septentrionales.

Le cap Farvel, peu distant de Staaten-Hoek, paroît tenir à deux Isles très-voisines, celle de *Nennortalis*, dont il fait réellement la pointe méridionale à l'ouest ; & celle de *Sernesoc*, au nord-ouest de la première ; celle-ci est plus connue sous la dénomination d'*Ys-Eiland*

(Iſle de Glace) ; & l'autre, ſous la dénomination de *Beeren - Eiland* (Iſle aux Ours). Ces deux Iſles ſont au centre d'un petit archipel ; elles ſont ſéparées du continent par un détroit. On aſſure que les Navigateurs qui rangent de près la côte orientale, pour ſe rendre ſur la côte occidentale, préfèrent d'entrer dans ce détroit, & de le débouquer ; ils abrégent leur route , & ſe diſpenſent de doubler le cap Farvel. J'ai parlé plus haut , de ce détroit, & je l'ai comparé à celui de Magellan. Les Groelandois qui habitent la côte & les environs de Staaten-Hoek, de même que ceux qui habitent les Iſles , ſur la côte occidentale, ſous le 60e. degré, ſont, par rapport aux autres, les *Groenlandois méridionaux*, & leurs frères les regardent comme tels.

L'Iſle d'*Onartork* eſt une des plus belles ; l'aſpect en eſt moins ſauvage que celui de toutes les autres, ſituées ſous les mêmes degrés ; on y trouve des plantes & de la verdure ; elle a un

très-bon port; elle eſt, ſur-tout, très-bien ſituée pour la pêche du Hareng; on y trouve une ſource d'eau chaude; l'Iſle porte le nom de cette fontaine; au plus fort de l'hiver, l'eau en eſt ſi chaude, qu'elle diſſout dans un clin-d'œil une groſſe pièce de glace.

Ikerſoak, ou *Groon-Bay*, eſt une Iſle ſituée à une petite diſtance de la baie d'*Igalik*: on y trouve auſſi des ſources chaudes; on y ramaſſe des cailloux tranſparens, à pointe de diamant; ces pierres ſont ſi dures, qu'on peut s'en ſervir pour couper le verre, comme ſi c'étoit un diamant même. En ſortant de cette baie, on trouve celle de *Tunnurliarbik*; celle-ci a auſſi un très-bon port; elle eſt très-profonde. Sur la côte à droite de la baie, eſt *Kangok*, ou *Kakoktok*; ſur la gauche, *Aglutok*: ces deux établiſſemens Groenlandois ſont les plus beaux de tout le pays; ils ſont les plus peuplés, & ſont les premiers qui ont été habités; auſſi ſont-ils les plus fréquentés, même aujourd'hui.

Kikkertarſoak, ou *l'Iſle-Grande*, eſt un des premiers établiſſemens Groenlandois, que les Hollandois aient fréquentés ; ils y ont fait anciennement un très-grand commerce ; ce marché eſt tombé aujourd'hui. Un navire Hollandois y périt, en 1742, par la glace qu'une tempête violente y accumula ; le vent ſouffloit de la partie du ſud, & vraiſemblablement ces gros glaçons venoient de la côte orientale, & avoient doublé le cap Farvel ; l'équipage fut ſauvé, & recueilli par les Groenlandois.

Kudnarme eſt une très-bonne habitation ſur la côte de la terre ferme ; elle eſt avoiſinée par pluſieurs petites Iſles : on trouve, un peu au-deſſus, un golfe très-enfoncé & fort étroit ; les Groenlandois le nomment *Ittiblik* ; ils s'y réfugient lorſque la mer eſt en tourmente, & ils y ſont en ſûreté.

Sermeliarſok, ou Ysbay (*Baie Glacée*), offre une excellente plage pour pêcher le Hareng ; on y prend auſſi quantité de Phoques : les géographes la placent

au 61e. degré 20 minutes; il eſt à préſumer qu'elle communiquoit au détroit de Forbisher; mais la glace doit avoir intercepté cette communication : il eſt certain, au moins, que le fond de la baie reſte continuellement bouché par un banc de glace énorme.

Voilà les principaux établiſſemens Groenlandois dans cette partie de la côte occidentale; ils ſont aſſez peuplés; les Européens ne les connoiſſent guère, & les viſitent encore moins. Ceux qui font la pêche au détroit de Davis, remontent beaucoup plus haut vers le nord, & n'ont pas le temps de s'arrêter à ces habitations.

Il me reſte à faire connoître les Colonies Danoiſes, toutes ſituées le long de la même côte, entre les 62e. & 72e. degrés de latitude.

Le Groenland eſt, comme la Norvége, dont il a ſuivi le ſort, ſous le Gouvernement Danois. Les Rois de Danemark n'ont jamais perdu de vue cette portion ingrate de leur royaume; ils ont

dépensé, à divers temps, des sommes considérables pour fonder & soutenir des Colonies, sous un climat dont l'âpreté contrarie au plus haut point le vœu de la nature. On compte aujourd'hui douze différentes Colonies Danoises, entre les 61e. & le 70e. degrés de latitude. *Frederiks-Haab*, la première qui se présente un peu au-dessus du détroit de Forbisher, fut fondée en 1742. L'emplacement fut choisi de préférence, parce qu'il parut être très-propre au commerce qu'on se promettoit d'y établir avec Copenhague. Cette Colonie est à une lieue & demie de la mer; les objets de son commerce, sont l'huile de Poisson, les peaux de Renard & de Chiens de mer. Cette Colonie a souffert, dans les premières années, par la glace, au point que les navires envoyés pour l'approvisionner, étoient obligés de décharger dans le port de *Godhaab* (Bonne-Espérance) ; on employoit ensuite de petites alléges qui alloient porter les approvisionnemens à la Colonie, par

un petit canal détourné, de ſoixante lieues de long; ce détour rendoit les approviſionnemens très-précaires. La Colonie d'*Ysblink* eſt à douze milles de *Frederiks-Haab*; j'en ai déjà parlé.

A trente-ſix lieues de *Frederiks-Haab*, eſt ſituée une baie étroite; elle a ſix lieues de profondeur; on la nomme *Fisher-Fiord* (la Baie au Poiſſon); elle eſt ainſi nommée, à cauſe de la grande quantité de poiſſons de toute eſpèce qu'on y trouve. L'entrée de cette baie eſt coupée par deux Iſles qui ont environ neuf milles de contour. Une plaine fertile & couverte de verdure, fait la pointe méridionale de ces Iſles: on nomme cette pointe *Fisher-Lodge* (Loge au Poiſſon); la Compagnie Danoiſe du Groenland y a établi un comptoir, qui ſert de centre de correſpondance à toutes les Colonies; cet établiſſement date de l'année 1754. Les Frères Moraves ont établi le chef-lieu d'une miſſion, à trois lieues de diſtance de cette Factorerie; cet établiſſement eut lieu en 1758; il

eſt connu ſous la dénomination de *Lictenfels*. Le commerce de la Colonie de Frederiks-Haab, s'étend juſqu'à *Innuncksuk*, habitation des Groenlandois, à quatre lieues de *Fisher-Lodge*.

La ſeconde Colonie des Danois eſt à *Kingorne*, ou aux Iſles de *Kellingeit*, à cinq lieues de *Kingorne* : celle-ci eſt excellente pour la chaſſe des Phoques; on s'y rend facilement maître de ces animaux, qui y ſont comme renfermés entre les deux Iſles; il n'eſt guère poſſible qu'ils échappent aux chaſſeurs qui les y attaquent toujours avec ſuccès. *Buxe-Bay* eſt ſitué à huit lieues au-deſſus; les Hollandois y ont un bon port; il eſt toujours ouvert pour les Pêcheurs Groenlandois errans, & qui n'ont pas d'habitation fixe; ils hivernent tous les ans dans cette baie. *Kariak* eſt encore à ſix lieues plus haut; cette baie eſt remarquable par une rivière, qui s'y rend après avoir parcouru pluſieurs milles du continent. Deux lieues plus haut, on trouve la grande baie d'*Amaralik*,

ou

ou *Baals - Rivier ;* la mer y donne du poiſſon en abondance, & les côtes fourmillent de Rennes : le ſol y eſt couvert de verdure & d'arbriſſeaux ; on y trouve une ſorte de pierre, qu'on regarde comme du marbre bâtard, à cauſe des veines de granit dont elle eſt parſemée.

La baie de *Kobe* eſt au pied de la montagne de *Hiorte-Tag* (Montagne à trois ſommets) ; on la nomme auſſi *Stag-Shorn*, elle eſt à ſix lieues de celle d'*Amaralik ;* on y prend du petit Saumon, qui ſe tient dans de petits marais diſperſés çà & là.

La troiſième Colonie eſt celle de *God-Haab*, au 66e. degré, 14 minutes ; elle eſt ſituée au fond de la baie de Baals-Rivier. Entre le très-grand nombre d'Iſles qui ſont à l'entrée de cette baie, les plus conſidérables, ſont celles que les Groenlandois nomment *Kitlikſut.* L'Iſle de Kangek (Eſpérance) eſt ſituée au nord de celles-ci ; elle eſt limitrophe du *Weſterland*, qui eſt ſéparé de la côte

du continent par un petit détroit, où les Groenlandois font une bonne pêche pendant l'automne : au sud, est un autre courant qu'on appelle la *Passe-du-sud*, qui sépare de ce côté, les Isles de *Kitliksut*, d'un grand nombre d'autres Isles assez grandes : c'est entre ces dernières qu'est le canal dit de *Hambourg;* elles ont, au nord-est, un autre canal qui se prolonge dans le pays, jusqu'à une presqu'Isle, où l'on trouve un bon port pour les navires qui vont à la pêche de la Baleine. A un demi-mille du port, sur la côte occidentale, est le chef-lieu des Frères Moraves Groenlandois; on le nomme *Niew-Hernhut* (Nouveau Hernut). La Colonie de *Goede-Hoop* (Bonne-Espérance), est située à une égale distance des Frères Moraves (1), au nord de ce chef-lieu. Cette Colonie

---

(1) Cette maison n'est à proprement parler que le lieu du rendez-vous annuel des prosélytes Groenlandois; c'est-là où ils viennent recevoir des instructions plus particulières, & se confirmer dans la croyance des Hernutes.

confiſte en une maiſon habitée par le Facteur de la Compagnie Danoiſe, & par le Miſſionnaire Danois, ayant, chacun leur ménage & leur famille : il y a une égliſe, un magaſin, une fonderie de fer & une braſſerie.

L'Iſle de *Saalberg*, ou *Zaalberg*, eſt ſituée deux milles plus haut que Bonne-Eſpérance; elle prend ſon nom, de la forme des ſommets de la montagne, qui repréſente aſſez bien une *Selle*; cette Iſle domine ſur toutes les autres par ſon élévation. On apperçoit facilement cette montagne, à la diſtance de cinquante lieues; les oiſeaux s'y réfugient dans les longues nuits d'hiver. Tout proche, eſt l'*Iſle-aux-Ours*, & l'Iſle *Aupillartok*; celle-ci a huit milles de long, & eſt ſituée entre deux baies. Une de ces baies ſe prolonge au ſud-eſt, juſqu'à *Piſſik-Sarbik*; la pêche y eſt bonne en cet endroit; elle eſt coupée par une autre baie qui s'enfonce dans la côte. L'Iſle *Aupillartok* eſt au nord de *Zaalberg*; elle a à l'oueſt

Kaunneiſut; c'eſt un pays très-plat, ſtérile & pierreux ; on y trouve cependant un marais d'eau douce, dans lequel on pêche du Saumon. Ce marais a huit milles d'étendue, mais il n'eſt pas fort poiſſonneux. La baie du nord ſe diviſe en deux bras; l'un ſe nomme *Ujarakſoak ;* on trouve ſur ſes bords, une pierre blanche auſſi douce que la craie ; l'autre bras eſt abſolument couvert de glace.

Tel eſt à-peu-près l'état de la Colonie de Bonne-Eſpérance, qui avoit été d'abord établie en 1715, à l'Iſle de Kangel, & qui fut tranſplantée en 1728, ſur la côte du continent; c'étoit l'endroit le plus propre & le mieux ſitué ſur toute la côte occidentale, pour y former un établiſſement de conſéquence: il étoit richement peuplé, & il y avoit alors pluſieurs milliers d'habitations de Groenlandois. Depuis le ravage que la petite vérole y fit en 1733, la population ne s'y eſt jamais rétablie; le plus grand nombre des habitans fut emporté

à cette époque, par cette épidémie désastreuse. Un Facteur, qui s'attacha particulièrement à se procurer un dénombrement authentique des Groenlandois échappés au fléau destructeur dont nous venons de parler, ne trouva, dans un arrondissement de quarante lieues, que neuf cent cinquante-sept Groenlandois qui habitassent ce district : cette contrée est cependant une des plus peuplées de toute la côte : car, à l'exception de la côte méridionale, & de la baie de *Disco*, on peut parcourir vingt lieues d'étendue par-tout ailleurs, sans rencontrer âme vivante. En supposant donc, 400 lieues de pays habité, & en comptant mille habitans par quarante lieues, il s'ensuit qu'en y comprenant même le sud & le nord de la côte, qui sont passablement peuplés, il n'y auroit pas en tout plus de dix mille habitans. Le Facteur dont j'ai parlé, n'en comptoit pas au-delà de sept mille : il assure cependant qu'en 1730, le Groenland pouvoit compter trente mille habitans;

& qu'en 1746, il n'y en comptoit pas lui-même au-delà de vingt mille. La population a diminué des deux tiers depuis cette époque.

Zuikertop eſt la quatrième Colonie Danoiſe ; elle eſt ſous le 65e degré 48 minutes ; elle fut établie en 1755, à la diſtance de cinquante-ſix lieues, de celle de Bonne-Eſpérance. On lui a donné ce nom, à cauſe des trois montagnes au pied deſquelles elle eſt ſituée, qui ont la forme d'un pain de ſucre. Ces montagnes ſervent de fare aux Navigateurs qui ſortent du port ; il eſt un des plus sûrs & des meilleurs de toute la côte ; il eſt à une demi-lieue de la mer, entre deux petits Iſlots qui le couvrent, & le mettent à l'abri des ouragans & des tempêtes. Cette côte abonde en poiſſon, & on y voit quantité d'oiſeaux ; on y voit auſſi, de temps à autre, quelques Baleines, mais les Groenlandois ne leur donnent pas la chaſſe ; les Européens qui viennent y mouiller, n'y entreprennent jamais cette pêche, faute de

nacelles & d'autres canots néceſſaires à la pêche de la Baleine.

On remonte deux baies au-deſſus de *Zuikertop*, dont l'une a 35 lieues de long; les bords en ſont couverts de verdure ; vingt milles plus loin, on trouve une grande Iſle, au milieu d'un grand nombre de petites qui l'entourent. Cette Iſle eſt remarquable, à cauſe des grandes Baleines & du nombre prodigieux de Saumon qu'on y pêche. Le ſol eſt couvert d'une ſorte d'argile blanc qui a le brillant de l'argent, mais qui, jeté au feu, ne brûle pas.

On remarque ſur-tout un très-grand rocher, au fond d'une profonde vallée, qui ſert aux Groenlandois comme de quartier de réſerve pour la chaſſe des Phoques : ces animaux y viennent en quantité avec le flux, dans les beaux jours d'été, pour y dormir au ſoleil; le reflux les laiſſant à ſec, les Chaſſeurs en tuent par milliers, vu que les Phoques, pris alors comme dans une nacelle, ne peuvent s'échapper par

aucun endroit. La baie d'*Amaralik* eſt ſituée à quarante lieues au-deſſus de *Zuikertop ;* on y prend quelques Baleines tous les ans.

Holſteinburg eſt la cinquième Colonie des Danois ; elle fut établie en 1759 ; c'eſt une des mieux ſituées pour le commerce & pour l'agrément du lieu.

Zuibaay eſt la ſixième ; elle eſt ſous le 67e. degré 30 minutes ; ſon établiſſement date de 1756 ; mais celle d'*Holſteinberg*, établie trois ans après, a ruiné celle-ci ; à peine y entretient-on un commis chargé de ramaſſer le poiſſon que les Groenlandois pêchent dans le voiſinage.

La ſeptième Colonie eſt celle d'*Eggedes-Meinde*, ainſi nommée du Capitaine Eggede, qui fut chargé de l'établir en 1759 ; elle a reçu cette dénomination pour perpétuer la mémoire de ſon fondateur. Le Danemark & l'Europe lui doivent infiniment ; ſans lui, le Gouvernement Danois auroit perdu ſes Colonies du Groenland, & l'Europe ſeroit

privée des connoiſſances précieuſes d'un pays qui enrichit l'hiſtoire naturelle, & qu'il eſt ſi difficile de connoître. La pêche de la Baleine réuſſit très-bien dans ces trois derniers établiſſemens, pendant les premières années; mais les Groenlandois n'y viennent actuellement que très-rarement, quoique le pays ſoit également propre à la pêche & à la chaſſe. La cauſe du dégoût des Groenlandois provient de ce que le port d'Eggèdes-Meinde eſt fermé par la glace juſqu'au mois de Mai, & qu'alors, la bonne ſaiſon de la pêche de la Baleine eſt déjà paſſée : c'eſt pour cette raiſon auſſi que la Compagnie du Groenland a mis en délibération, s'il ne conviendroit pas de tranſporter cette Colonie aux Iſles de *Dunk*.

Chriſtianshoop fut fondé en 1734, ſous le 69ᵉ. degré & demi; ſuivant d'autres, cette Colonie eſt au 68ᵉ. 34 minutes.

Claushaven eſt la neuvième Colonie; elle eſt plutôt un ſimple comptoir qu'une

Colonie : on trouve *Ysbaay*, ou *Ice-Baay*, quatre milles plus haut ; cette baie avoit ci-devant un port ouvert ; il eſt fermé aujourd'hui par la glace ; tous les ans, cette glace augmente graduellement à un tel point, qu'il s'élève, dans la baie même, des montagnes de glace dont la hauteur eſt déjà conſidérable.

La dixième Colonie, eſt celle de *Jacobs-Haven ;* ce port n'a été reconnu pour la première fois, qu'en 1741. Le commerce de ces trois dernières Colonies n'occupe à peine qu'un ſeul navire de 400 tonneaux ; chaque tonneau de 80 *gallons ;* 36 gallons font 12 *ſteekannen* (1).

La onzième Colonie eſt ſituée entre le 69e. & le 70e. degré de latitude ſeptentrionale ; elle fut établie en 1755.

Enfin, la Colonie de *Nogſoak*, qui fait la douzième, eſt ſituée au fond du

(1) Cette manière de compter la cargaiſon d'un navire pêcheur, eſt particulière aux Adminiſtrateurs des Colonies Danoiſes, relativement aux Groenlandois.

Way-Gat ; ſon établiſſement date de 1758.

On n'a rien entrepris ſur la côte orientale du *Groenland ;* elle eſt beaucoup moins propre à la pêche de la Baleine que la côte occidentale. D'ailleurs, j'ai fait remarquer plus haut, combien la navigation y eſt dangereuſe ; tous les eſſais qu'on pourroit faire pour y établir un commerce relatif à la pêche, feroient infructueux, & les dépenſes ſeroient en pure perte.



CHAPITRE XVIII.

Du Climat & des Saisons du Groenland en général.

On comprend facilement, d'après la description des côtes du Groenland, que le climat doit y être des plus rudes & des plus âpres ; la position seule de ce pays, depuis le 59e. degré de latitude septentrionale, jusqu'aux degrés les plus voisins du pole, suffiroit pour faire conclure que le Groenland doit être une terre ingrate, inhabitable, & que le plus rude hiver doit y faire sentir éternellement ses rigueurs. Le Groenland, en effet, est constamment couvert de neige & de glace ; & si le sol se montre à nud quelquefois dans quelques endroits d'une petite étendue, il reprend bientôt sa parure ordinaire, la neige & la glace. Cependant, la nature, toujours sage & prévoyante, même lorsqu'elle semble avoir réservé toutes

ſes rigueurs pour les deux zônes des extrémités du globe, a ménagé pour les Groenlandois une petite portion de l'influence bienfaiſante de l'aſtre qui la vivifie elle-même. Il eſt des endroits dans le Groenland, où le froid eſt très-ſupportable lorſque le ſoleil paroît ſur l'horiſon, quoique toujours rigoureux; il ſuffit, pour cela, qu'il ſe montre deux ou trois heures dans les vingt-quatre, que la terre emploie à faire ſa révolution journalière autour de lui. Dans ces momens même, où le Groenlandois, au plus fort de l'hiver, tapi ſur la neige, réchauffe aux rayons du ſoleil, ſes membres engourdis, les liqueurs de toute eſpèce ſe gêlent dans les réduits de ſa hutte, les mieux clos, & dans les maiſons les mieux conſtruites : ce ſont celles que les Danois ont fait bâtir pour leurs Facteurs & leurs Miſſionnaires. Dans les contrées où le ſoleil ne ſe montre jamais ſur l'horiſon, tout gêle ſans exception; quelque feu que l'on faſſe, à quelque degré qu'on porte, par

l'art, l'activité de cet élément, on ne parvient jamais à dégeler tout ce qui renferme quelques sucs.

Eggede rapporte un fait, dans son journal du 7 Janvier 1738, bien propre à donner une idée de l'intensité du froid dans le *Groenland.* Ce Voyageur y dit : « Que ce jour, la cheminée de la » chambre où il se tenoit, fut remplie » de glace jusqu'à l'ouverture du poële, » & qu'il ne fut pas possible de la faire » fondre de toute la journée, quel- » que feu qu'on fit dans ce poële. L'ou- » verture extérieure de la cheminée » étoit bouchée par une couche de glace » très-épaisse, qui y formoit comme » une sorte de couvercle ; celui-ci » étoit parsemé de quelques petites » ouvertures, par lesquelles la fumée » avoit de la peine à s'échapper. Les » portes de la maison, de même que » les murs, étoient recouverts d'une » forte chemise de glace, & les in- » terstices étoient calfeutrés de neige. » Tout étoit gelé dans l'intérieur des

» habitations ; le linge dans les armoires ; » les bois de lit, les plumes & le duvet » des coussins & des lits, & le tout étoit » recouvert d'une couche de glace d'un » pouce d'épaisseur. On fut obligé de » couper la viande comme on brise une » pierre, pour la retirer du vase où on » la conservoit ; on eut de la peine à » enfoncer la pointe du couteau dans » la superficie, même après l'avoir fait » bouillir long-temps dans de l'eau » de neige fondue. C'est à ce degré » qu'étoit alors le froid, à la baie de » Disco. Communément cependant, » le froid s'adoucit par intervalles, & » ne se soutient que rarement à ce point » de rigueur pendant plusieurs jours de » suite ; le temps change ordinairement » tous les quatre ou cinq jours ».

Le grand froid commence au Groenland, comme dans les autres parties de l'Europe, vers le premier de Janvier ; il est si âpre en Février & Mars, que les pierres se fendent & éclatent ; la mer fume alors comme un four à chaux,

particulièrement dans les baies. Cependant le froid eſt plus ſupportable dans les endroits où le brouillard épais donne, que dans ceux où l'air eſt ſerein & ſans nuage; on s'en apperçoit quand, de l'intérieur du pays on arrive ſur les côtes, ou ſur le rivage obſcurci par les vapeurs épaiſſes qui s'élèvent de la mer ; on éprouve alors une température bien plus douce, & un froid moins rigoureux, quoique les vêtemens & les cheveux ſoient dans un moment couverts de givres, qui ſe convertiſſent en glaçons, & qui forment une infinité de criſtaux tranſparens. Ces brouillards, quoique plus ſupportables que le froid ſec & piquant, ſont infiniment plus dangereux, & agiſſent avec plus de violence ſur les parties du corps : les mains & les pieds ſont bientôt remplis d'engelures, & courent le plus grand riſque de ſe geler. C'eſt dans ce temps qu'on voit congeler l'eau ſur le feu, avant d'y prendre une forte ébullition, que la gelée prépare une route commode ſur

la

la mer, pour aller par la glace, d'une Iſle à l'autre; que les Groenlandois meurent ſouvent de faim, faute de pouvoir aller à la chaſſe ou à la pêche; & que, quand même ils ſeroient en état de ſortir de leurs huttes & de réſiſter au froid, ils n'en ſeroient pas plus avancés, puiſqu'ils ne trouveroient rien pour ſe ſubſtanter.

Un hiver auſſi rigoureux eſt toujours long. Cependant les Groenlandois comptent leur été du commencement de Mai, à la fin de Septembre; car, pendant les cinq mois qui s'écoulent de Mai en Septembre, ils ſe tiennent ſous des tentes, & abandonnent leurs tanières. La terre n'eſt parfaitement dégelée, qu'au mois de Juin, & alors même, elle ne l'eſt qu'à ſa ſuperficie, & il neige continuellement juſqu'au ſolſtice d'été. Il recommence à neiger dès le mois d'Août, mais la terre n'en eſt entièrement couverte qu'au mois d'Octobre. On aſſure cependant qu'il tombe moins de neige & de pluie au Groenland

qu'en Norvége : on voit rarement que la neige s'élève à plus d'un pied ſur le rivage, excepté toutefois, aux endroits où le vent l'accumule, mais elle ne reſte pas bien long-temps amoncelée ; car, lorſque le ſoleil ne la fond pas, le même vent la diſperſe ; & alors, l'air en eſt ſi rempli, que les Groenlandois n'oſent pas ſortir de leurs demeures, parce qu'ils en ſeroient prodigieuſement incommodés. Il arrive quelquefois, pendant pluſieurs années de ſuite, que la neige reſte ſur la terre, depuis l'équinoxe de l'automne, juſqu'au ſolſtice d'été ; elle eſt même, dans certains lieux bas, tellement accumulée & durcie par le froid, qu'on peut facilement & ſans danger s'y promener à patins. Cette neige ne fond pas facilement, & il faut pluſieurs jours de pluie continuelle pour la fondre.

L'été, moins long au Groenland qu'ailleurs, y eſt néanmoins ſi chaud, qu'on eſt obligé de quitter les habits plus peſans, pour vaquer à ſes occupations

ordinaires, particulièrement pour ſe rendre dans les baies, ou ſur les plages abritées, parce que les rayons du ſoleil y ſont beaucoup plus ardens, à raiſon du foyer qui les réunit. L'eau qui reſte alors dans les cavités des rochers, y eſt tellement cuite par l'ardeur du ſoleil, qu'elle ſe criſtalliſe au point de donner un ſel très-fin, & blanc comme neige. La chaleur eſt ſi forte dans ces mêmes mers qui reſtent gelées pendant ſix mois de l'année, que dans certains beaux jours d'été, le goudron fond & coule le long des navires qui en ſont enduits. Ce phénomène eſt, à la vérité, rare; car, d'un côté, les chaleurs d'été ſont ordinairement tempérées par les vents qui ſoufflent des Iſles qu'on nomme *Yſeilanden* (les Iſles de Glace). Ces vents ſont ſi frais, qu'on eſt obligé de reprendre vers le ſoir, les habits chauds dont on s'étoit débarraſſé dans la journée. D'un autre côté auſſi, la côte eſt ſouvent couverte de nuages très-fréquens depuis Avril juſqu'en Août; ils

forment quelquefois un brouillard ſi épais, qu'on peut diſtinguer à peine un navire à une très-petite diſtance; ce brouillard eſt ſouvent ſi bas, qu'à peine on le diſtingue de l'eau de la mer, de laquelle il s'élève; alors, cependant, la cîme des montagnes ſe fait appercevoir dans un atmoſphère clair & dégagé de toute eſpèce de nuage : enfin, le Voyageur élevant la tête, reſpire aux rayons du ſoleil, un air pur, pendant que, ſes pieds enſevelis dans l'ombre, il ſemble marcher dans les ténèbres.

L'automne eſt, en général, la plus belle ſaiſon du Groenland; car, à proprement parler, il n'y a pas de printemps, puiſqu'on y paſſe très-rapidement de l'hiver à l'été. La durée de l'automne eſt très-courte; les nuits très-froides en diminuent ſouvent l'agrément & les avantages. C'eſt dans cette ſaiſon que, ſous un horizon rempli de vapeurs, & éclairé par les rayons du ſoleil qui les pénètrent, on voit des nuages qui quelquefois ſe congèlent, & forment dans

l'air une ſorte de verglas tranſparent ; on les voit ſur la mer, comme un tiſſu de glace aſſez reſſemblant à une toile d'araignée ; on les voit auſſi ſe promener quelquefois dans l'atmoſphère, ſur la côte & dans l'intérieur du pays, tiſſus de petites parties étincelantes, de la forme de petites aiguilles.

On a obſervé plus d'une fois, que les ſaiſons ſuivent l'ordre inverſe de leur température, à celui qu'elles ſuivent dans le reſte de l'Europe ; de façon que, lorſque l'hiver eſt très-rude dans les contrées tempérées, il eſt très-doux au Groenland, & que le froid eſt au contraire plus piquant aux contrées les plus ſeptentrionales, à proportion qu'il eſt plus radouci dans les nôtres. Quelqu'un a fait la remarque, que l'hiver de 1739 fut doux à la baie de Diſco, que les Oies, au mois de Janvier ſuivant, arrivèrent des contrées tempérées, à celles qui, d'ordinaire, ſont couvertes de glace & de neige, pour y chercher un air plus chaud, tant le froid étoit piquant

cette année dans les autres pays de l'Europe. On remarqua auſſi, qu'en 1740, la baie de Diſco fut abſolument ſans glace juſqu'au mois de Mars, pendant que dans le reſte de l'Europe, le plus grand froid ſe fit ſentir depuis le mois d'octobre juſqu'au mois de Mai. Cet obſervateur ajoute que le ſoleil qui, communément reparoît au Groenland, dans les premiers jours de Janvier, ne parut cette année qu'au mois de Février, quoique l'air y fût beau & ſerein. Il croit que ces deux phénomènes particuliers doivent être attribués aux douces mais inſenſibles vapeurs de l'atmoſphère des contrées tempérées de l'Europe, qui furent chaſſées ſur les côtes du Groenland, par l'intenſité du froid de cette année (1). L'hiver de 1763, qui fut ſi rigoureux en Europe, fut ſi doux au Groenland, qu'on y voit des étés bien plus froids que cet hiver. En général,

(1) Il me ſemble que cette cauſe eſt bien haſardée, & que c'eſt tomber dans le grand inconvénient d'expliquer ces jeux de la Nature, *obſcurum per obſcurius.*

l'air eſt pur au Groenland, vif & très-ſain ; on peut y vivre en bonne ſanté, juſque dans une vieilleſſe aſſez avancée, pourvu qu'on ait ſoin d'aller bien vêtu, de manger ſobrement, & de faire un exercice régulier. On n'y voit aucune des maladies communes en Europe ; on y eſt ſujet ſeulement au ſcorbut, aux inflammations des yeux, & aux maux de poitrine : ces incommodités proviennent de la diète longue & forcée que les habitans y font, & du froid exceſſif, de même que de la blancheur extraordinaire de la neige qui éblouit & affecte prodigieuſement la vue. Les premiers Miſſionnaires Allemands, que le zèle le plus louable fit venir dans cette contrée ſéparée, & à une très-grande diſtance du reſte de l'Europe, y jouirent pendant trente ans, d'une ſanté inaltérable ; ils ne furent ſujets, pendant tout ce temps, malgré leurs pénibles travaux apoſtoliques, à aucune maladie un peu ſérieuſe, ſur-tout dans les premières années où ils ne trouvoient qu'une

nourriture grossière, mauvaise & dégoûtante, & encore manquoient-ils très-souvent de quoi se substanter & appaiser leur faim. Ces Missionnaires moururent dans l'âge le plus avancé & dans une vieillesse décrépite, entre ces rochers inaccessibles & couverts d'une glace éternelle, au milieu des neiges, pendant que leurs confrères payoient le tribut à la nature, à la fleur de l'âge, dans des pays plus chauds & abondans en tout ce qui peut contribuer aux commodités & aux agrémens de la vie. Les Groenlandois eux-mêmes se préservent de la rigueur du froid & résistent à l'âpreté de leur climat; ils sont plus incommodés des chaleurs de l'été & des humidités de l'hiver, lorsqu'ils se trouvent dans nos ports dans ces deux saisons; ils sont infiniment mieux dans leur patrie, malgré la rigueur & la longueur de leurs hivers.

Le temps est variable pendant l'hiver; la pluie n'est jamais de longue durée, particulièrement à la baie de Disco, où l'été se soutient sans variation. Les orages

ſubits y ſont très-rares, de même que la groſſe grèle ; le vent y eſt cependant auſſi variable qu'ailleurs ; & ſoit qu'il vienne des montagnes, ou de la côte, il n'eſt jamais auſſi froid qu'on ſe l'imagine en Europe ; il contribue même beaucoup à ramener le beau temps. M. de Buffon prétend que les vents participent de la nature des climats d'où ils viennent, & qu'ainſi les vents d'eſt, qui ſont les vents du ſoleil, règnent ſous l'équateur, & que les vents des deux poles doivent ſouffler dans les pays les plus froids. *Crantz* démontre que ce raiſonnement eſt préciſément démenti par l'expérience ; il avance que plus on approche du pole arctique, & plus auſſi on y trouve les vents du ſud ; ce vent même y cauſe la gelée dans les hivers les plus froids.

Il eſt des temps, & particulièrement en automne, où les vents ſoufflent avec tant d'impétuoſité au Groenland, que les maiſons en ſont ébranlées, que même quelquefois elles ſont renverſées, & les ruines jetées au loin. Dans ces ouragans,

il arrive ordinairement, que les tentes des habitans & des pêcheurs, que les navires même font enlevés & emportés; qu'enfin l'eau de la mer enlevée par le vent, va inonder la côte, fous la forme d'une pluie abondante. Les Groenlandois affurent avoir vu des pierres de deux livres enlevées par l'ouragan, à une hauteur confidérable & retomber pour fe brifer en éclats. Lorfqu'ils veulent fortir pendant ces tempêtes pour aller mettre leurs canots en sûreté, ils fe traînent fur le ventre, crainte d'être emportés par le vent. Ces ouragans extraordinaires arrivent auffi quelquefois pendant l'été; alors ils pouffent les vagues de la mer dans tous les fens autour des navires; pendant cette tourmente, ils paroiffent être fur la furface d'un goufre dans lequel ils tournent fur leur quille avec une vîteffe incroyable. Les plus fortes tempêtes viennent de la partie du fud, & fe dirigent continuellement vers le nord; elles s'y calment & finiffent par clarifier les eaux qui en avoient été

troublées par l'agitation qu'elles avoient éprouvée. Ces orages ſont annoncés par un cercle qui paroît autour de la lune, & par divers rayons de lumière différemment coloriés qu'on apperçoit dans l'air.

On voit quelquefois des nuages d'où il part des éclairs; mais le tonnerre ne gronde que rarement, & lorſque par haſard il ſe fait entendre, on peut difficilement diſtinguer ſes éclats, du bruit que la glace fait lorſqu'elle ſe caſſe par violence, ou de celui que font les énormes pièces de rochers, lorſqu'elles ſe détachent avec fracas des montagnes. Les tremblemens de terre ſont très-rares au Groenland; il n'y a pas dans tout le pays un ſeul volcan, quoiqu'il y en ait beaucoup en Iſlande, qui en eſt ſi voiſine. On n'y trouve pas même une ſeule pierre à feu, de ſorte que la nature, auſſi avare dans les incommodités & les maux qu'elle diſtribue, que dans les faveurs & les richeſſes qu'elle accorde, a réſervé pour les pays chauds les orages

& les maladies épidémiques dont elle a préſervé les pays qu'elle a livrés à toute la rigueur du froid.

Il n'y a pas de nuit au Groenland pendant tout l'été, car auſſitôt que le ſoleil entre dans l'Écreviſſe, il ne quitte plus l'horizon au-deſſus du 66e. degré. En deſſous du même degré, il ne ſe couche qu'à 10 heures 10 minutes, pour reparoître quinze minutes après : il eſt vrai cependant qu'il reſte alors ſous l'horizon, trois heures & environ quarante minutes; mais pendant le mois de Juin, il réfléchit conſtamment ſes rayons contre le ſommet des montagnes; on peut dire que véritablement on ne le perd pas de vue pendant tout ce temps; & cela eſt d'autant plus vrai, que pendant Juin & Juillet, l'horizon reſte éclairé par un crépuſcule qui approche tellement, par ſa clarté, du jour vrai, qu'on peut facilement écrire ſans lumière & lire l'écriture la plus menue. Les habitans profitent de ces longs jours & en tirent un grand parti ; ils chaſſent & pêchent durant

toute la nuit, & les Navigateurs peuvent s'approcher ſans danger des mers voiſines le long de la glace. Quoique le ſoleil ne quite pas entièrement l'horizon pendant l'été, ſa lumière n'eſt cependant pas ſi vive vers le ſoir qu'elle l'eſt à midi; ſon éclat s'affoiblit inſenſiblement à meſure que ſon diſque s'abaiſſe; enfin elle s'affoiblit au point qu'elle n'a pas plus de vivacité que celle de la lune dans ſon plein; on peut alors fixer le diſque du ſoleil ſans que l'œil en ſoit affecté déſagréablement.

Par la même raiſon qu'il y a au Groenland des jours ſans nuit, il y a auſſi des nuits ſans jour. On ne voit abſolument pas le ſoleil à la baie de Diſco, depuis le 13 Novembre juſqu'au 12 de Janvier; rien ne répare la perte totale de la lumière de l'aſtre du jour, qu'un foible crépuſcule; ce crépuſcule ne diſparoît que lorſque les rayons du ſoleil recommencent à ſe refléchir ſur le ſommet des montagnes, & qu'ils commencent auſſi à pénétrer les nuages

épais qui les interceptent, & qui offusquent alors l'horizon. Malgré cette longue perte de la lumière du soleil, il s'en faut beaucoup que les nuits ordinaires soient si obscures au pole, que dans les autres parties du globe ; on diroit que la lune & les étoiles cherchent à suppléer le soleil; car alors leur lumière paroît briller d'un nouvel éclat. Ce phénomène doit être attribué à la reflexion des rayons de ces astres sur la neige qui couvre le pays, & sur la glace du sommet des montagnes, des baies & des marais : il en résulte une lumière si pure & si éclatante, pendant ces nuits froides d'hiver, qu'on peut aller partout sans lanterne & sans falot, & qu'on peut même lire facilement dans un livre. La lune semble avoir pris la place du soleil, pendant l'absence de celui-ci, pour veiller sur le pays; on ne la perd jamais de vue pendant ses longues ténèbres; mais aussi on ne l'apperçoit que rarement, ainsi que les étoiles, pendant l'été, & pour bien

dire, elle ne ſe montre preſque pas depuis le mois de Mai juſqu'au mois d'Août. La lune & les étoiles ne ſont pas les uniques ſources ou cauſes de la lumière, pendant les longues nuits du Groenland ; on y jouit d'une lumière continuelle qui étincelle dans la partie du nord. Cet avantage eſt précieux pour le pays ; les rayons de cette lumière, continuellement en mouvement dans tous les ſens, forment un des plus ſinguliers phénomènes de la nature.

Sans entrer dans une diſſertation approfondie ſur la cauſe de cette lumière, je rapporterai une remarque de Crantz, ſur une ſingularité qu'il dit avoir obſervée au Groenland même. « Ni moi, dit cet Auteur, ni aucun » de ceux qui ont fait une longue réſi- » dence dans ce pays, n'avons jamais » apperçu l'aurore boréale dans la par- » tie du nord, ni dans celle du nord- » oueſt ; car, l'aurore boréale n'eſt » certainement pas cette lueur bleuâtre » reflêchie contre l'horizon, à travers

» un nuage éclairé par le ſoleil : mais » la véritable aurore boréale vient » conſtamment du ſud ou de l'eſt, d'où » elle s'étend preſque toujours au nord-» oueſt, & éclaire quelquefois l'hori-» zon ». Il ſuit de là, que l'aurore boréale a une direction bien différente au Groenland, de celle qu'elle a en Norvége, dans la Laponie, en Ruſſie, & dans les autres contrées de l'Europe. Au reſte, comme les glaces de l'Iſlande, & ſes volcans, ſont ſitués à l'eſt & au ſud-eſt du Groenland, & que ces météores augmentent de temps à autre, & deviennent plus ſenſibles, de même que l'aurore boréale, qui quelquefois a plus d'éclat qu'à l'ordinaire, il ne ſeroit pas impoſſible qu'il y eût quelque rapport de correſpondance entre ces lumières, d'un côté, les glaces & les volcans de l'Iſlande, de l'autre. Une ſuite d'obſervations bien faites ſur cet objet, pourroit nous donner bien des inductions ſur la véritable cauſe de la lumière de l'aurore boréale, qu'on ignore juſqu'à préſent;

préſent ; il eſt très - incertain qu'on doive la chercher dans une *lumière électrique*, & encore moins dans le mélange de l'atmoſphère du ſoleil avec celui de la terre.

« Tout ce que j'ai obſervé, à l'égard » de ce phénomène, continue Crantz, » c'eſt que le temps ſe radoucit, » à proportion que cette lumière eſt » plus tranquille, & que ſon éclat eſt » moins étincelant ; qu'à proportion » auſſi qu'elle paroît plus en mouve- » ment & plus rougeâtre, les orages » ſe montrent plus fréquemment dans » la partie du ſud ». Cette obſervation de Crantz, eſt abſolument contraire à celle qu'on fait conſtamment ſur ce phénomène, dans les zônes tempérées.

On a apperçu, depuis quelques années, des *feux follets* qui, du haut du firmament, paroiſſent ſe plonger dans la mer ; outre les arcs-en-ciel, les étoiles errantes, & autres lumières *phoſphoriques*, qui ſont communes à tous

les pays, on voit au Groenland, plus qu'ailleurs, de faux soleils & des cercles lumineux autour de la lune, même lorsque l'air est le plus pur & le plus débarrassé de nuages. « J'ai vu, dit Crantz, » un arc-en-ciel qui, au lieu d'avoir » ses belles couleurs, ne paroissoit » qu'une bande grisâtre sur un fond » très-blanc : l'air étoit alors obscurci » par un nuage de grêle très-épais. De » tous ces phénomènes, aucun ne m'a » plus étonné, & n'a plus captivé mon » attention, que l'aspect singulier sous » lequel les Isles de *Kookernen* s'of- » frirent à mes regards : ces Isles me » parurent sous une forme tout-à-fait » différente de celle qu'elles ont ordi- » nairement ; c'étoit dans un jour d'été » très-chaud ; le ciel étoit absolument » sans nuages, & parfaitement beau. Je » crus les appercevoir d'abord beaucoup » plus grandes qu'elles ne sont, & telles » qu'elles auroient dû me paroître, si » je les avois considérées avec une lu- » nette d'approche ; je les voyois si près

» de moi, que, quoique je fusse à
» *Godhaab* qui en est éloigné de quatre
» lieues, je pouvois facilement compter
» toutes les pierres & les cavités des
» rochers, couvertes & remplies de
» glace. La décoration changea quel-
» ques momens après, & ces Isles n'of-
» frirent à ma vue qu'une étendue de
» pays qui représentoit un bois coupé
» récemment. Bientôt après, parut un
» tableau mouvant, sous plusieurs for-
» mes; tantôt c'étoit des navires qui
» voguoient à pleines voiles, tantôt
» c'étoit des maisons, puis de grands
» châteaux, puis des ruines de tours
» qui se présentoient dans le lointain;
» des nids de cigne, & mille autres figures
» grotesques que les nuages dessinent
» plus d'une fois, & qui, en se séparant
» insensiblement les uns des autres,
» finissent par disparoître entièrement ».

Au temps où ces phénomènes paroissent, le ciel est ordinairement serein, quoique parsemé de petits nuages, comme quand le temps est très-chaud

& très-pesant. Lorsque ces vapeurs s'arrêtent à une certaine distance, entre l'œil de l'observateur & un objet, tel, par exemple, que les Isles de *Kookernen*, elles sont grossies comme lorsqu'on les observe à travers une boule de verre; deux heures après, il s'élève ordinairement un vent doux de la partie de l'ouest qui rassemble ces vapeurs, & en forme un petit nuage qui met fin à ces jeux de la nature.

Nous croyons faire plaisir à nos Lecteurs intelligens, nous croyons même rendre un service aux Savans, en rapportant les divers changemens de temps qui ont lieu au Groenland, d'un bout de l'année à l'autre, d'après les judicieuses observations de *Crantz*, qui s'est donné la peine d'en faire une table séparée.



OBSERVATIONS

Faites au Groenland par Crantz, *depuis le mois d'Août inclusivement de l'année 1761, jusqu'au même mois, inclusivement aussi, de l'année 1762.*

« L'HIVER de 1761, fut extraordi-
» nairement doux; le temps fut conſ-
» tamment variable, & il tomba peu
» de neige.

» Le ſoleil parut ſans nuages au mois
» d'Août de la même année; il étoit
» chaud; il grêloit de temps en temps
» de la partie du ſud; il y eut des
» brouillards vers la fin du mois; il
» gela, mais pas en mer; malgré cela,
» il faiſoit chaud; enfin, il tomba de
» la neige & une pluie très-froide.

» Le vent fut au nord-eſt dans les
» premiers jours de Septembre; le temps
» ſerein & chaud; la glace avoit un
» pouce d'épaiſſeur aux endroits où le

» ſoleil ne pouvoit darder ſes rayons ; » le vent courut au ſud ; l'air devint » tempéré , mais peſant ; le vent ſe porta » enſuite au ſud-eſt, & il tomba de la » pluie ; enfin il s'éleva un grand orage » qui parut d'abord dans le ſud , & qui » fut bientôt au nord : alors la terre » fut gelée au point, que le ſoleil ne » put procurer un dégel ; la glace avoit » juſqu'à trois pouces d'épaiſſeur dans » les eaux douces.

» Les vents du nord-eſt régnèrent » en Octobre ; la neige qui continua » pendant quelques jours , fut empor- » tée par un vent violent & très-froid ; » il neigea encore à la hauteur de ſix » pouces ; la neige ne ceſſa que par un » très - mauvais temps qui venoit de » la partie du ſud.

» Au commencement de Novembre , » le vent du nord-eſt étoit ſi froid , » que l'eau geloit dans les maiſons ; » les flaques d'eau qui ſont aux envi- » rons , furent gelées auſſi. Les baies » ſe remplirent de glace , & la mer

» fut gelée ; cependant, le ſoleil étoit
» ſi chaud pendant le jour, que la neige
» fondoit facilement. Le vent paſſa au
» ſud-eſt, & nous donna de la petite
» grêle ; il gela, il grêla tout de bon ;
» il neigea juſqu'à la fin du mois, que
» le vent courut au ſud.

» Tout fut couvert de neige pendant
» le mois de Décembre ; le froid de-
» vint auſſi rigoureux qu'il l'ait jamais
» été après un temps orageux, ac-
» compagné d'éclairs & de foudre,
» mais il ne dura pas long-temps ;
» les vents du ſud-eſt ramenèrent un
» temps plus doux, & l'année 1761 finit
» ainſi.

» Le mois de Janvier 1762 s'annonça
» par les vents du nord & du nord-eſt,
» qui amenèrent bientôt un froid très-
» piquant ; ils portèrent auſſi en mer
» la glace ramaſſée dans les baies ; le
» temps s'adoucit enſuite ; il tomba
» un peu de neige ; le froid fut ſec,
» & ne dura que cinq à ſix jours.

» Le temps fut aſſez conſtamment

» le même, pendant le mois de Février; il grêla & il gela; enſuite le froid s'adoucit, & il tomba un peu de neige; peu de temps après, il commença à geler encore, & à grêler par les vents de l'eſt & du ſud-eſt, enfin on eut du froid & de la grêle en même-temps.

» Tout le mois de Mars fut comme un printemps précoce; le temps y fut plus doux qu'il ne l'eſt ordinairement dans cette ſaiſon en Allemagne; les vents de ſud, de nord, & nord-eſt ſoufflèrent alternativement, mais ils s'adouciſſoient dans le jour.

» Le vent du nord-eſt fut violent au commencement d'Avril, & donna un froid très-rude; il devint ſupportable dans la ſuite; le vent du ſud-eſt donna de la grêle: on commença alors à pouvoir ſe paſſer de feu, mais le froid devint ſi vif vers la fin du mois, & dura ſi long-temps, qu'il fallut ſe chauffer de nouveau, quoique le vent d'eſt eût occaſionné le dégel.

» Le dégel fut interrompu au mois » de Mai, par la neige qui tomba en » abondance & qui ramena la gelée ; les » jours devinrent ensuite assez chauds, » & les nuits restèrent froides; à la fin » du mois il tomba de la grêle.

» Le mois de Juin s'annonça par sa » chaleur ordinaire ; la terre dégela » assez profondément, & on travailla » les jardins pour les ensemencer. Il » tomba ensuite une neige froide, & » les vents soufflèrent avec beaucoup » de violence de la partie du sud-ouest. » L'été parut ; mais il fut tempéré par » le vent du nord-est ; ce mois finit par » des brouillards & de la grêle, qui étoit » jetée par le vent de sud-ouest.

» Juillet donna de la grêle au com» mencement, ensuite il donna des jours » chauds & agréables ; le vent du sud » avoit donné une chaleur excessive qui » fut tempérée par les petits vents de » l'ouest ».

Crantz ajoute à la fin de ce journal, qu'il règne un grand silence dans tout le

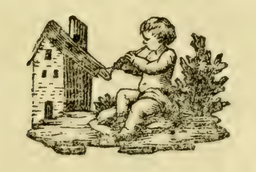
Groenland, & que ce ſilence augmente à proportion qu'on s'élève vers le nord.

Il paroît, par les obſervations de Crantz, que les vents ſont auſſi variables dans cette contrée de glace, que partout ailleurs : il arrive même ſouvent que le vent ſouffle avec impétuoſité entre les Iſles & ſur la côte, pendant que la mer eſt parfaitement calme ; & qu'au contraire la mer eſt furieuſe, lorſqu'à peine on reſſent ſur la côte quelques légers ſouffles de vent : on voit ſouvent auſſi que les vents de terre, qui ſoufflent conſtamment pendant les beaux jours, ſe changent le jour d'après en vents de la mer.

On remarque enfin, que pendant les rudes hivers, les vents du ſud adouciſſent le temps & donnent de la grêle ; ceci arrive particulièrement à *Diſco* & ſur la côte encore plus ſeptentrionale. Ces vents du ſud ſont d'autant plus agréables, qu'ils égayent les hommes & les animaux & les ſoulagent en leur procurant de l'eau douce à boire, parce qu'ils

amènent le dégel : ils augmentent néanmoins la glace, parce que la neige & la grêle qu'ils liquéfient, ſe regèlent bien vîte pendant les nuits froides, & en ſont d'autant plus diſpoſées à la congélation ; car l'eau qui a été chaude, ſe congèle plus facilement & plus vîte, lorſqu'elle eſt expoſée au grand froid.

Frederic Martens qui, en 1671, obſerva à Spitsberg, la température de l'air & des ſaiſons, nous a laiſſé un journal de ſes obſervations qui eſt parfaitement conforme à celui de *Crantz*, quant aux points eſſentiels.



CHAPITRE XIX.

Observations curieuses & utiles sur les Mers & sur les Glaces du Groenland.

Ce n'est seulement pas dans les contrées les plus favorisées de la Nature, que cette mère commune à tous les êtres, a placé des objets dignes de l'admiration d'un Observateur éclairé ; elle en a sagement distribué aussi sur toutes les parties du globe, même dans celles dont elle paroît avoir défendu les approches avec la plus grande précaution. L'univers entier atteste sa puissance & la variété de ses prodigieuses opérations. Dans ces endroits même, où elle cesse de nous offrir ses bienfaits & de nous en faire jouir, elle attire notre attention par la forme hideuse & gigantesque qu'elle y donne à certains objets, plus propres, ce semble, à jeter, par leur aspect, la frayeur dans nos cœurs, qu'à

augmenter la maſſe des lumières de notre eſprit.

Entre tous ces objets effrayans, qui ne ſemblent avoir été ſortis du néant, que pour compléter la chaîne de tous ceux qui concourent à la formation d'un tout ſi diverſifié, les énormes montagnes de glace que le Créateur ſemble auſſi n'avoir placées aux deux poles que pour y porter les deux extrémités de l'axe de la terre, méritent l'attention particulière de l'homme, curieux d'étudier la nature & de la connoître autant que poſſible, dans ce qu'elle préſente de plus impoſant.

A voir les montagnes de glace qui flottent ſur toutes les mers qui entourent & qui entrent dans les côtes du Groenland, on diroit que ce vaſte continent n'eſt lui-même qu'une maſſe énorme de glace : ce coup d'œil, quoique effroyable, ne laiſſe pas d'avoir quelque agrément, en ce que ces montagnes ambulantes, apperçues à une très-grande diſtance, repréſentent toutes ſortes d'édifices &

autres grands objets qu'on ſe plaît à conſidérer comme des chefs-d'œuvre de l'art. Ici c'eſt une égliſe qu'on croit appercevoir, ornée de pluſieurs tours fort exhauſſées; là, c'eſt un château entouré de bois & de jardins ſpacieux; quelquefois on croit voir dériver un navire paré de toutes ſes voiles enflées par un vent doux & léger; il arrive même aſſez ſouvent que le Navigateur le plus exercé, trompé par la diſtance, fait force de voiles & dirige ſon cours vers ce faux navire pour l'approcher & l'araiſonner. Souvent ce ſont de grandes Iſles flottantes, dont le plateau s'élève à plus de ſix cents pieds au-deſſus du niveau de la mer. Un de nos Marins, qu'on ne peut pas taxer de crédulité puérile & qui mérite toute confiance, aſſure qu'on a apperçu pluſieurs années de ſuite, dans la baie de Diſco, où l'eau a plus de trois cents braſſes de profondeur, des montagnes de glace ſi prodigieuſes, qu'on donna à l'une de ces énormes maſſes de glace, le nom de la ville d'*Amſterdam*,

& à une autre celui de la ville de *Harlem.* Les Navigateurs, ſelon lui, venoient calfater leurs navires ſur ces Iſles & y décharger leurs cargaiſons, pour pouvoir les mettre ſur le côté.

Cette glace eſt, pour l'ordinaire, très-dure ; elle eſt claire & tranſparente comme du verre ; elle paroît d'un verd pâle, ou d'un bleu de ciel ; mais quand il dégèle, ou qu'on la fait fondre, elle eſt d'une blancheur éblouiſſante : on en trouve de griſâtre, & même tirant ſur le noir ; cela provient de ce que le vent & la pluie y jettent des ſaletés & quelques parties légères de terre, qui s'uniſſent aux différentes couches & qui leur ſervent de ciment, comme la chaux en ſert aux pierres.

Ces maſſes de glace, grandes & petites, donnent les unes contre les autres dans les baies du détroit de Davis, où elles ſont innombrables ; ces baies en ſont particulièrement couvertes au printemps, après une tempête qui les détache des côtes voiſines & en jette les glaçons

dans le détroit : elles se heurtent continuellement, s'amoncèlent les unes sur les autres & bouchent enfin le petit passage qu'elles avoient laissé à l'entrée de plusieurs baies & dans quelques endroits du détroit. Quelques-unes s'attachent fortement au sol du rivage, & y restent inébranlables jusqu'à ce que le soleil les ait fondues, ou que le reflux, les ouragans & les courans les en détachent pour les emporter dans la mer.

Il y a de ces masses de glace, qui s'accroissent tellement entre les rochers où elles se forment, qu'enfin, par un accroissement successif ou des pièces qui tombent des rochers, ou de la neige qui, après la gelée, fait une nouvelle couche, elles surpassent en hauteur les rochers les plus élevés auprès desquels elles ont pris consistance. Elles sont de couleur bleue, creuses en plusieurs endroits & comme écaillées par la pluie; c'est ce qui facilite leur accroissement, parce que la neige qui tombe, remplit ces cavités, & prend à la première gelée,

la conſiſtance de la glace, & ainſi elles s'élèvent progreſſivement tous les ans à une hauteur prodigieuſe. Celles-ci ſont plus ſolides & plus ſtables que celles qui ſe forment par le cumulement des glaçons flottans, & elles n'en ſont pas moins remarquables par la diverſité des objets qu'elles repréſentent. Il n'eſt rien dans la nature qu'elles ne paroiſſent repréſenter de loin, pour peu qu'on donne carrière à l'imagination : on croit voir de grands arbres avec leurs énormes branches; les flocons de neige qui pendent de tous côtés à ces ramifications de glace, en repréſentent les feuilles : là ce ſont des colonnades régulières, d'une hauteur prodigieuſe ; ici des arcs de triomphe majeſtueux & élevés; là des galeries; ici des frontiſpices de maiſon avec des fenêtres, &c. &c. Les divers traits bleuâtres de lumière, qui partent de ces énormes glaces, ſe réfléchiſſent au loin avec un éclat dont il eſt impoſſible de ſe faire une idée.

On n'eſt pas d'accord ſur la formation

des glaces dont l'amoncèlement donne enfin ces hautes montagnes flottantes. Certains Navigateurs prétendent qu'elles prennent naissance dans les baies même, qui, selon eux, se glacent jusqu'au fond ; qu'ensuite elles sont détachées au printemps par la fonte de la neige, & qu'accrues prodigieusement, par la neige & les frimats qui les couvrent, le vent les entraîne dans la mer. L'expérience est contraire à cette opinion, parce que premièrement, la mer ne se gèle jamais jusqu'au fond, & qu'il est très-rare qu'elle se gèle à plus de six pieds de profondeur, même dans les baies les plus tranquilles & les moins profondes ; parce que, secondement les morceaux de glace qu'on en détache pour les fondre, donnent une eau douce, ce qui prouve évidemment que cette congélation a eu lieu dans les rivières & non dans la mer, & qu'ainsi elles ont commencé à se former dans les eaux douces des rivières & des ruisseaux. Peut-être ne sont-elles que des masses détachées

des rochers qui ont roulé dans les rivières ou dans les baies, où elles ont reçu un accroiſſement ſucceſſif par les différentes couches de neige qui ſe ſont congelées ſucceſſivement auſſi.

Ces maſſes de glace, ſuſpendues aux rochers, ne dégèlent preſque jamais à leur ſommet; elles s'accroiſſent prodigieuſement par la neige, & ſe minent inſenſiblement en deſſous, lorſque leur peſanteur eſt parvenue au point de les affaiſſer; elles ſe détachent du rocher avec un bruit effroyable, & roulant de rocher en rocher, elles ſe précipitent enfin dans la mer : il arrive quelquefois qu'elles tombent directement du haut du rocher qui domine la baie, dans la baie même; alors, il ſe fait un mouvement ſi violent, non-ſeulement dans la baie, mais même dans la mer à une aſſez grande diſtance, que les petits navires, qui par haſard ſe trouvent dans le voiſinage, lors de ce fracas, en ſont jetés ſur la côte, & échouent très-ſouvent.

La neige fait des trous & des cavités dans ces montagnes de glace, en dégelant aux ardeurs du ſoleil pendant le jour; cette neige ſe gèle de nouveau pendant la nuit, & doit néceſſairement renfermer dans ces cavités, une grande quantité d'air qui s'y trouve très-raréfié & comprimé; cet air intérieur doit chercher à ſe dégager, & à ſe faire un chemin par la force de réaction, en faiſant des efforts continuels contre les parois qui le retiennent en priſon; il doit donc produire le même effet que lorſqu'il eſt renfermé dans une bouteille d'eau qui s'eſt gelée, & comme dans ce dernier cas, il parvient toujours à ſortir de ſa priſon, en briſant la bouteille en mille pièces; on le voit auſſi s'échapper avec force de la montagne de glace, en briſant les parois, & en fendant les couches de glace ſous leſquelles il étoit renfermé. Ces exploſions de l'air comprimé dans les cavités de ces montagnes, ſont preſque toujours accompagnées d'un

bruit effroyable ; elles donnent une ſi forte ſecouſſe, qu'on eſt obligé, lorſqu'on eſt à portée, de ſe coucher ventre à terre pour n'être pas jeté au loin : au moment de l'exploſion , la terre, les morceaux de bois, les pierres, les animaux, & enfin tous les autres corps étrangers que le haſard ou le vent avoit raſſemblés dans ces cavités, ſont rejetés avec force par ce *volcan de glace*, s'il eſt permis de donner ce nom à deux cauſes ſi différentes, le feu & le froid, qui produiſent les mêmes effets.

On ne peut diſconvenir que ces montagnes flottantes ne rendent la navigation du nord pénible & dangereuſe ; cependant, le danger n'eſt pas auſſi grand qu'on pourroit le croire d'après cette deſcription. On apperçoit ces montagnes de fort loin, & elles dérivent à une grande diſtance les unes des autres ; on peut donc les éviter facilement : cependant un brouillard épais peut les dérober à la vue ; une forte tempête peut y jeter les navires ; la force du

courant peut y entraîner pendant le calme, il eſt certain qu'alors on court de grands dangers, & l'on riſque d'aller ſe briſer contre ces redoutables écueils. Il arrive très-rarement néanmoins, même dans la baie d'*Hudſon*, que quelque navire faſſe naufrage en donnant contre ces montagnes de glace, car on prend la précaution d'avoir jour & nuit un ou deux hommes, ſur l'avant du navire ou ſur les mâts, pour veiller, & faire éviter ces écueils. Les plages de glace mouvante ſont bien plus dangereuſes que les montagnes. Les côtes du détroit de Davis ſont toujours bordées de ces glaces détachées, au point que les Navigateurs ſont continuellement obligés de les éviter & de les tourner juſqu'à ce qu'ils trouvent une ouverture pour paſſer à travers; il eſt d'ailleurs très-dangereux de s'y enfoncer; le vent, les courans, la marée, une tempête, raſſemblant quelquefois ces glaces flottantes autour du navire, on court alors les plus grands dangers d'être renfermé,

preſſé, & enfin briſé en mille pièces.

Ces glaçons ambulans forment des eſpèces de radeaux de deux cents milles de long, ſur ſoixante ou quatre-vingts de large; ils ſe ſuivent de ſi près, que, lorſque le vent ne les ſépare pas, on peut facilement ſauter de l'un à l'autre. L'épaiſſeur de ces glaces n'eſt pas toujours égale, mais elles ont communément de 9 à 12 pieds; ces glaçons ſont ſalés, puiſqu'ils ſont formés par l'eau de la mer; ceux qui ont été formés dans les rivières, ſont doux; quoique mêlés avec les premiers, il eſt facile de les diſtinguer, parce qu'ils ſont beaucoup plus tranſparens; l'épaiſſeur de ceux-ci eſt beaucoup plus forte, on en trouve qui ont depuis quatre juſqu'à dix braſſes. L'air devient plus froid à proportion qu'on s'en approche; un brouillard épais & fort bas, les annonce toujours, ce qui fait qu'on y donne preſque toujours ſans s'en appercevoir. Quelques Navigateurs ont cependant obſervé au détroit de Davis, que ce

brouillard ſe diſſipe à l'approche des navires, & que, plus on s'avance vers le nord, moins on trouve de cette glace, que même l'air y eſt moins froid.

La mer commence à charrier des glaçons à Spitzberg, aux mois d'Avril & de Mai; c'eſt cette glace qui arrive en très-grande quantité au détroit de Davis, après avoir parcouru la côte orientale du Groenland & ſuivi la côte occidentale pour entrer dans le détroit; il y en vient auſſi de la Nouvelle Zemble; on a remarqué que la glace ſe détache beaucoup plutôt par-tout ailleurs qu'à Spitzberg, d'où l'on a conclu que néceſſairement le bout du pole doit être une terre ferme & non une mer, puiſque la glace y reſte attachée; car, s'il en étoit autrement, elle flotteroit comme dans les autres mers voiſines.

Un Voyageur qui a cherché depuis peu à découvrir, avec quelque certitude, d'où vient la grande quantité de glace qui embarraſſe ſi fort la navigation au détroit de Davis, croit pouvoir

aſſurer que cette glace ne ſe forme pas dans le détroit même, il appuie ſon aſſertion ſur deux faits : le premier, dit-il, c'eſt que le flux & le reflux y ſont ſi forts, que l'eau du détroit eſt fortement agitée ſans interruption, & que ce mouvement continuel eſt un obſtacle invincible à la formation de la glace; le ſecond, réſulte de ce que le courant y eſt très-rapide, & que cette rapidité eſt encore augmentée par l'impétuoſité du vent, obſtacle non moins inſurmontable que le premier, & qui eſt fondé ſur le même principe. Le peu de glace qui ſe forme entre les Iſles & dans les baies qui ſont à l'abri des vents, celle même qui ſe forme dans la baie de Diſco, diſparoiſſent bientôt, & les courans qui portent ſur la côte d'Amérique, y entraînent ces glaces. Il eſt donc certain que ce ſont les glaces de la côte orientale du Groenland qui ſe rendent dans le détroit de Davis, en cotoyant la mer occidentale qui conduit

au détroit : il paroît également certain que cette prodigieuſe quantité de glaces ne peut venir que de la Mer Glaciale, qui, s'étendant de la Tartarie juſqu'au pole, eſt aſſez vaſte pour la fournir. Ce Voyageur ſe fait une objection qui paroît très-forte, en admettant le ſyſtême de M. de Buffon. Si l'extrémité du pole n'étoit qu'une vaſte mer, & que cette extrémité ne fût pas une terre ferme, il eſt certain que la congélation y ſeroit impoſſible, au point de donner une quantité de glace auſſi prodigieuſe que celle que nous voyons arriver au détroit de Davis, & que nous ſuppoſons y être portée de la côte orientale du Groenland. Cette mer, ſuppoſée à l'extrémité du pole, devroit être prodigieuſement agitée par le flux & reflux qui devroient y être continuels ; les vents y ſont très-variables & violens, & les vagues de cette mer devroient être continuellement en fureur. Comment ſuppoſer, d'après ces faits inconteſtables, qu'il

peut s'y former aſſez de glace, pour composer ces immenses radeaux dont j'ai parlé plus haut ? Il eſt certain, d'ailleurs, qu'il ne fait pas ſi froid ſous le pole, qu'on pourroit bien le croire, eu égard à ſa poſition. Pour répondre à cette objection, ce Voyageur aſſure que cette quantité énorme de glace eſt fournie en partie par la Mer Glaciale, en partie par les fleuves & les rivières qui s'y jettent, par la mer de la Nouvelle Zemble, & enfin par la mer qui baigne tout le haut de la côte orientale du Groenland, inconnue juſqu'à préſent, & que toutes ces glaces portées par un courant rapide & réglé, dans le détroit qui ſépare l'Iſlande du Groenland, ſuivent enſuite le même cours, & ſe rendent au détroit de Davis après avoir doublé le cap Farvel ; que dans leur cours, elles ſont encore augmentées par les glaces qui ſortent des baies & des Iſles de la côte occidentale de Groenland

La providence ſemble s'être attachée

particulièrement à réparer les dégâts & les incommodités que la mer cauſe au Groenland, par des avantages précieux que cette même mer procure à ce pays ſtérile, inculte & ſauvage. La nature a refuſé au ſol du Groeland une qualité qu'elle a prodiguée à tant d'autres pays ; c'eſt celle de produire des forêts & des arbres de différente grandeur, & d'eſpèce différente. Le Groenland ne produit pas un ſeul arbriſſeau, mais l'océan jette ſur ſes côtes une quantité immenſe de bois ; c'eſt avec ce bois, que la mer vient dépoſer ſur les rivages, dans les plages, & pour ainſi dire ſous la main des Groenlandois, qu'ils bâtiſſent leurs huttes & leurs tentes, qu'ils conſtruiſent leurs nacelles & leurs batelets, qu'ils font leurs flèches & leurs harpons : ce bois fournit à leur chauffage, à leur lumière, & à une infinité d'autres beſoins preſſans dans leurs ménages.

Cette proviſion de bois eſt très-abondante & très-diverſifiée ; la mer leur

porte des ſaules, du bouleau, des aunes & des peupliers. Ces arbres arrivent des baies du ſud ; cependant le plus grand nombre de ces arbres ſont des pins & des ſapins ; le bois de ces derniers eſt dur & rougeâtre, les veines s'y montrent à découvert, & on les diſtingue très-facilement ; l'odeur en eſt plus ſuave que celle des ſapins ordinaires du Danemark.

On ignore abſolument de quel pays tout ce bois arrive ſur les côtes du Groenland ; mais, certainement, il doit avoir crû ſur un ſol fertile, ſous un climat froid, & dans un pays montagneux : il ne peut pas venir de la terre de Labrador, contrée de l'Amérique & voiſine du Groenland ; les glaces ſont portées ſur les côtes de Labrador par les courans des mers du Groenland. Il eſt donc viſible que ces courans ſeroient contraires au flottage des arbres, & qu'on ne peut-pas ſuppoſer qu'ils viennent du nord de l'Amérique. On pourroit néanmoins ſoupçonner que ces arbres

ſeroient d'abord charriés par la mer, des côtes du Canada à celles de Spitzberg, & qu'enſuite, entraînés avec les glaces, ils arriveroient comme elles, de Spitzberg ſur la côte occidentale du Groenland. Mais alors ces arbres devroient être de ceux qui croiſſent au nord de l'Amérique, & particulièrement des chênes qui ſont très-communs dans le Canada; cependant, parmi tous les arbres jetés ſur la côte du Groenland, on ne trouve pas un ſeul chêne, on n'y trouve que quelques planches de ce bois, qui ſont viſiblement des débris de navires qui ſe perdent. M. *Ellis*, qui dit avoir trouvé beaucoup de ces arbres dans la baie de Hudſon, rapporte que les Groenlandois de cette contrée, penſent que ces bois leur viennent de Norvége; mais il remarque que les vents du nord-oueſt qui ſont violens & très-fréquens dans ces parages, devroient s'oppoſer à l'abordage de ces arbres, & les chaſſer loin des côtes: il remarque encore que les courans qui

viennent du ſud, & qui ſe dirigent vers le détroit de Davis & vers la baie de Hudſon, écarteroient tout ce qui, venant d'Amérique, prendroit ſon cours vers les côtes du Groenland. M. *Ellis* conclut que tous ces arbres viennent des côtes méridionales du Groenland même; il fonde ſon opinion ſur le journal d'*Eggede*, que certainement il n'a pas entendu. *Eggede* dit ſeulement que la partie méridionale du Groenland produit des ſaules & des aunes de la *groſſeur de la cuiſſe.* Or, il eſt certain que les arbres jetés ſur la côte occidentale ſont infiniment plus gros; que d'ailleurs, la plus grande quantité conſiſte en pins, dont on pourroit faire des mâts de navires; il eſt certain auſſi que la côte méridionale du Groenland ne produit pas des arbres de cette qualité ni de cette groſſeur.

Il eſt inconteſtable que les courans ſeuls apportent ces arbres; il eſt encore bien certain que ces courans viennent de l'eſt. D'après ces deux obſervations,

il ſeroit tout ſimple de conclure que c'eſt l'Iſlande qui fournit tout ce bois à la côte occidentale du Groenland; mais il n'en eſt pas moins certain auſſi qu'on trouve une quantité prodigieuſe de ces arbres, ſur la côte du ſud-eſt de l'Iſle de Jeanmayen, qu'on y en trouve même aſſez pour fournir à la cargaiſon entière d'un navire; il faut donc chercher plus haut que l'*Iſlande*, la contrée qui fournit ces arbres, ſoit ſur le pole, ſoit plus loin à l'eſt du pole. On ne peut pas ſuppoſer que ces arbres viennent du pole; car, quand bien même le pole ſeroit une terre ferme, les arbres qui y croîtroient, ne pourroient jamais parvenir à la grandeur de ceux que la mer jette ſur la côte occidentale du Groenland, & ſur la côte de Jeanmayen; ce ſeroit tout au plus de petits arbres, tels que ceux qui croiſſent au ſud du Groenland. Il paroît donc très probable, & à-peu-près certain, que cette quantité de bois vient de la *Sibérie*, ou de la Tartarie Aſiatique. Ces gros arbres,

qui

qui croiſſent ſur les montagnes de ces contrées, ſont arrachés & déracinés par les vents impétueux qui y ſoufflent; les pluies abondantes qui y tombent, forment des torrens qui deſcendent du haut des montagnes, & qui entraînent ces arbres dans les grandes rivières : celles-ci les portent par leurs débordemens, dans la mer. On conçoit alors qu'il eſt très-facile que ces arbres, entraînés avec les glaçons par les courans, arrivent dans le voiſinage de Spitzberg. Une fois arrivés à cette hauteur, ils doivent être entraînés le long de la côte orientale du Groenland, & être portés enfin dans le détroit de Davis; & comme le courant commence à changer de direction ſous le 65e. degré, ces arbres ne dérivent pas plus loin vers le nord, mais prennent leur cours vers l'oueſt de l'Amérique : voilà pourquoi auſſi il n'en arrive pas un ſeul dans la baie de Diſco, ni plus haut.

Il eſt cependant vrai, qu'il arrive auſſi des ſapins au *Kamschatka;* les habitans

aſſurent qu'ils leur ſont portés par les vents d'eſt ; il faut donc qu'ils leur viennent de la partie de l'Amérique, qui eſt à l'oppoſition directe du *Kamſchatka.* On pourroit ſuppoſer que ces arbres, emportés par la violence des courans de l'eſt à l'oueſt, viennent effectivement de l'Amérique ; mais, que ne ſuivant pas d'abord la direction la plus courte, à cauſe de ces courans rapides, ils arrivent plutôt au nord de Spitzberg, après avoir dépaſſé la bouche de *Lena*, grande rivière de la Tartarie ; que de-là, ils ſont emportés comme les autres, à la côte orientale du Groenland. On trouve dans cette grande quantité de bois qui eſt jeté ſur la côte occidentale du Groenland, des arbres ſans racine & ſans écorce, dont la vétuſté eſt atteſtée par les piquures des vers. Ces arbres, ſans doute, ont été pendant longues années le jouet des flots & des glaçons qui les ont jetés d'un côté & d'autre, & qui doivent les avoir dépouillés de leurs branches & de leur écorce.

Les marées ſont régulières au Groenland comme par-tout ailleurs ſur les côtes de l'océan; elles ſuivent les phaſes de la lune ; elles arrêtent la force & la direction des courans. Du ſud au nord, la marée diminue inſenſiblement ; ſa plus forte élévation eſt à trois braſſes ; & à la baie de *Diſco*, elle ne remonte déjà plus qu'à un pied ; cependant, il y a ici de temps en temps, de hautes marées qui s'élèvent auſſi juſqu'à trois braſſes ; ces cas extraordinaires arrivent toujours pendant la pleine lune. Le vent contribue beaucoup à hauſſer le flux, & l'on prévoit le plus ou le moins de hauteur du flux, par le plus ou le moins de vent. Les hautes marées ſont ſuivies ſouvent d'orages & de tempêtes, particulièrement dans le temps des équinoxes ; mais on manque ſouvent d'y faire attention.

L'aiguille de la bouſſole s'écarte de deux points & demi vers l'oueſt, c'eſt-à-dire, environ vingt-huit degrés ; l'écart eſt plus conſidérable au fond

de la baie de *Baffins*, il eſt de 56 degrés ; c'eſt auſſi le plus grand écart qu'on ait obſervé juſqu'à préſent.

Les ſources hauſſent & baiſſent dans ce pays, ſuivant les phaſes de la lune, & ſuivent à-peu-près le cours des marées. Dans l'hiver, lorſque tout eſt couvert de neige & de glace, on voit jaillir des fontaines, au temps du flux, dans les lieux même où il n'y a pas une goutte d'eau dans les temps ordinaires ; ces ſources tariſſent avec le reflux ; on en voit même dans des lieux beaucoup élevés au-deſſus de la ſuperficie de la mer.

Le Groenland n'eſt pas auſſi bien pourvu d'eaux douces que les pays chauds ; les ſources dont l'eau eſt cependant très-claire & très-ſaine, ſe font jour dans des terreins humectés par la neige, à travers laquelle elle filtre & ſe clarifie. On trouve dans quelques vallées, de beaux viviers ; ils ſont toujours pourvus d'eau par la neige & la glace qui fondent ſur les revers des

montagnes. Il ne peut y avoir de grandes rivières dans un pays tel que le Groenland ; il eſt trop coupé par de petites vallées reſſerrées entre des montagnes très-élevées, dont les ſommets ne dégêlent jamais, & qui, par conſéquent, ne peuvent pas fournir les grands torrens qui forment les rivières. Les ſources qui donnent en été une eau aſſez abondante, ſont bientôt interceptées par les grands froids d'hiver ; les hommes & les animaux mourroient de ſoif en hiver, ſi la providence ne faiſoit tomber des pluies abondantes dans ce pays, pendant la plus rude ſaiſon, & ſi la neige fondue par ces pluies, n'entretenoit les viviers dont j'ai parlé, dans une abondance d'eau ſuffiſante pour pourvoir à un des premiers beſoins de la nature.



CHAPITRE XX.

Caractère moral des Groenlandois; leurs Vertus & leurs Vices.

Je n'ai encore fait connoître le Groenland, que par la stérilité de son sol, la rudesse de son climat, les neiges & les glaces éternelles qui couvrent ses montagnes, qui obstruent les baies, & qui rendent l'accès de ses côtes difficile & dangereux. Je vais, dans les chapitres suivans, crayonner la physionomie morale de ce peuple, qui habite une terre qu'on diroit maudite de la nature, tant elle est ingrate & peu propre à y faire supporter la vie aux naturels du pays; ils semblent y avoir été jetés par hasard, & condamnés à s'y multiplier.

Peut-on dire qu'un peuple sans religion, sans administration, sans loix divines & humaines, possède des

vertus ? C'eſt la demande que Crantz ſe fait à lui-même dans ſon voyage au Groenland. Voici comme il cherche à y répondre, en nous donnant le tableau de quelques qualités morales de ce peuple ; qualités qu'il eſtime propres à faire rougir les peuples civiliſés, & ſoumis aux loix du Chriſtianiſme.

« Je ſais, dit cet Écrivain, qu'on » reproche à ce peuple ſimple, des vices » hideux, & que pluſieurs Voyageurs » nous l'ont peint ſous les couleurs les » plus noires ; mais comme tous les » objets peuvent être conſidérés ſous » deux faces, j'ai eu le bonheur d'être » plus affecté de la douceur que de la » barbarie de leurs mœurs. Je vais » cependant préſenter ce peuple ſous » les deux aſpects ; j'imiterai les bons » peintres, qui, pour faire un portrait » reſſemblant, ne cachent aucun des » traits qui pourroient rendre leur tableau » moins agréable : telle doit être » l'exactitude d'un Voyageur, s'il veut » que ſon journal ait quelque mérite ».

On dit que les Groenlandois ſont ſauvages ; mais on ſe formeroit une idée très-fauſſe de ce peuple, ſi l'on prenoit cette expreſſion dans le ſens rigoureux, & ſur-tout ſi l'on entendoit par là qu'il eſt cruel. Les Groenlandois ne ſont, par rapport à nous, que ce qu'étoient, par rapport aux Romains, les peuples qu'ils appeloient barbares, quoiqu'il y en eût entre ceux-ci, dont les mœurs & les coutumes étoient plus propres à faire le bonheur de l'humanité, que les mœurs & les loix des Grecs & des Romains.

Les mœurs ſont l'appui le plus ferme de la ſociété, & les loix ne ſont que les moyens de les conſerver ou de les former. Les Voyageurs ont toujours appelé Sauvages, les peuples qui ſont errans, & qui parcourent par bandes les déſerts & les forêts, à l'inſtar de certaines eſpèces d'animaux. On a auſſi donné le nom de Payens aux peuples idolâtres, qui ont leurs temples, non dans des villes, mais dans des hameaux,

ou dans les champs. Les Groenlandois, loin d'être ſauvages, barbares & intraitables, ſont au contraire, doux, paiſibles & d'un caractère ſociable ; ils ſont très-propres à tous les arts, & particulièrement à ceux qui demandent une complexion robuſte & beaucoup de patience ; ils vivent dans l'état de nature, ou du moins ils jouiſſent entièrement de la précieuſe liberté qui en eſt l'apanage ; ils ne ſont pas réunis en communauté, mais bien en ſociété, par la force de l'intempérie de l'air qu'ils reſpirent ; l'âpreté du climat les force donc à ſe rapprocher, & à vivre les uns auprès des autres, ſans être aſſujettis à aucun de ces actes de ſervitude, fruit déplorable & néceſſaire de la propriété des terres : ils doivent cette liberté particulière à la ſtérilité du pays, ſur lequel ils errent plutôt qu'ils ne l'habitent. Depuis plus de deux mille ans, ils vivent par bandes en peuple libre, ſans avoir eu beſoin de ces inſtitutions qui devinrent néceſſaires aux Athéniens

& aux Spartiates, pour ſecouer le joug de leurs tyrans & de leurs voiſins trop puiſſans. En un mot, les Groenlandois n'ont pas de maître, & ne doivent pas redouter de tomber ſous la puiſſance de quelque Souverain; ils ont été trop mal partagés par la nature, pour qu'il entre jamais dans le ſyſtême de quelqu'un, de les ſoumettre au joug de la ſervitude; ils ne peuvent être traités plus durement qu'ils le ſont; & il ſeroit abſolument ridicule d'entreprendre de les aſſujettir à une puiſſance ſuprême, ſous prétexte de rendre leur vie plus agréable & plus ſupportable.

Il eſt certain qu'ils vivent dans la plus grande pauvreté, ſi toutefois l'indigence & la miſère ne ſont pas des maux plus ſentis par ces infortunés qui vivent dans la privation abſolue de toutes les choſes néceſſaires à la vie, ſous des adminiſtrations policées, dans des pays opulens, que par un peuple dont tous les individus, ſans exception, ſont dans un dénuement égal des premiers beſoins

de l'humanité. Rien ne rappelle à ces derniers, comme aux premiers, l'affreux ſouvenir de leur miſère, pas même la faim qu'ils doivent endurer, parce qu'on s'accoutume à trouver raiſonnable & néceſſaire tout ce que la nature impoſe de dur, lorſqu'on eſt placé à une très-grande diſtance de l'abondance, des douceurs & des commodités de la vie, & qu'on ne voit perſonne en jouir autour de ſoi.

L'indépendance & la ſûreté réciproque des Groenlandois ſont tout leur bonheur; c'eſt le ſeul qu'ils connoiſſent, & dont ils aient une idée. A l'abri de toute violence particulière, & encore plus d'une oppreſſion générale; ne craignant ni diſputes, ni guerres, qui ſont la ſource trop féconde de tous les maux de la nature, & particulièrement des fléaux qui accablent la ſociété, ils dorment auſſi tranquilles ſous leurs tentes, que le vent peut cependant emporter, que les Rois dans le fond de leurs palais.

On remarque, en général, que ce

peuple, loin d'être rancuneux & méchant, a au contraire beaucoup d'excellentes qualités, dont la douceur fait la base; ils sont même si étonnés lorsqu'ils voient les Européens qui font le commerce avec eux, se quereller, s'insulter & se battre, qu'ils attribuent ces violences à l'usage des liqueurs fortes: *Ils ont perdu l'esprit*, se disent-ils alors les uns aux autres; *la mauvaise eau les a rendus fous.*

Ils mentent très-rarement; & jamais ils ne trompent un Voyageur qui leur demande des renseignemens pour aller d'un lieu à un autre; ils ont souvent la générosité de faire une partie du chemin avec lui, pour le conduire jusqu'à ce qu'il puisse se guider lui-même: mais, d'un autre côté, si l'on accuse un Groenlandois d'avoir fait une mauvaise action, il ne l'avouera pas, crainte de perdre, par cet aveu, l'estime dont il est jaloux. Ils sont enfans; & s'ils croyoient les petits mensonges qu'ils se permettent quelquefois, aussi

déshonorans que le crime, ce feroit affez pour leur donner la même averfion pour le menfonge que pour le crime.

Quoique d'un caractère doux & humain, ils font cependant fujets à une forte d'indifférence, qu'il feroit difficile d'excufer entièrement de cruauté : lorfque, par exemple, ils voient une kaique (barque) flotter au gré des vagues, & dont le Pêcheur eft dans le plus grand danger de périr, faute de fecours, ils l'abandonnent à fon malheureux fort s'il n'eft pas de leur compagnie ; ils préfèrent alors de continuer leur pêche, & ne l'interrompent jamais pour voler au fecours de l'infortuné qui va périr ; fi, cependant ils entendoient dans cette barque, des cris de femmes ou d'enfans, ils ne balanceroient pas alors de fe jeter dans la mer, pour aller les délivrer. Mais, lorfqu'ils partent en compagnie pour la pêche, alors, tout devient commun entre eux ; le travail, le péril, la peine, la mifère, la faim même ; & jamais ils ne fe

refuſent un ſecours mutuel, qui s'étend à tous les beſoins.

Ils portent la tendreſſe pour leurs enfans, juſqu'à l'excès ; une mère ne les perd jamais de vue ; ſi, par haſard, elle en voit périr un dans l'eau, elle va ſe jeter dans la mer, & y périt avec lui. Les veuves & les orphelins éprouvent toutes les calamités attachées à la foibleſſe du ſexe & de l'âge ; lorſque le père meurt, le fils aîné hérite de tout, & cet héritage conſiſte en une tente & une barque ; mais cet héritage eſt grevé de la néceſſité indiſpenſable d'entretenir ſa mère & ſes frères, avec leſquels il partage le reſte des meubles & les habits du ménage. Si le défunt ne laiſſe pas un fils d'un âge aſſez mûr pour pourvoir à ſa ſubſiſtance, à celle de ſa mère & de ſes frères, le plus proche parent eſt héritier de droit, mais il eſt obligé aux mêmes charges ; s'il a lui-même une poſſeſſion, c'eſt-à-dire, une tente & une barque, il doit céder l'héritage du défunt à un étranger,

parce que perſonne ne peut poſſéder, au Groenland, plus d'une tente & plus d'une barque ; l'étranger accepte l'hérédité aux conditions ci-deſſus énoncées. Lorſque les enfans ſont devenus en état de travailler, ils n'ont aucun droit au retrait du bien de leur père, quand bien même l'étranger qui en a été pourvu, mourroit ſans enfans, ou qu'il n'en laiſſeroit qu'en bas âge. Dans ce dernier cas, les enfans adoptés ſuccèdent à l'héritage de ces orphelins ; ils en ſont les tuteurs, aux conditions de les nourrir. Juſque-là, il n'y a nulle injuſtice; mais, voici en quoi pèche la coutume de ce peuple, faute de loix ſubſiſtantes. Auſſitôt que ces enfans ſont devenus grands, & compris dans la claſſe des Pêcheurs, la veuve qui les a nourris, peut diſpoſer à volonté de tout ce qu'ils gagnent, quoiqu'elle les eût abandonnés à eux-mêmes après la mort du père, & qu'on n'eût pas pu la forcer à les élever. Il arrive ſouvent auſſi que la veuve & les enfans ſont

réduits à mourir de faim, lorſque perſonne ne veut s'en charger, à cauſe de leur pauvreté.

Pendant qu'une pauvre veuve étendue par terre, pleure avec ſes enfans la perte de ſon époux, les voiſins qui viennent pour la conſoler, dérobent ordinairement en cachette les habits & les uſtenſiles du mort : elle n'a d'autre reſſource alors, que de mettre dans ſon parti celui qui a eu la plus grande part au larcin; celui-ci l'entretient d'abord pendant quelque temps, & pendant ce temps, elle eſt obligée de chercher quelque autre homme de bonne volonté qui veuille ſe charger d'elle; mais à la fin elle & ſes enfans ſont abandonnés à leur fatal deſtin, c'eſt-à-dire à vivre de mouſſe de Goumon (1) & de moules; enfin le froid & la faim la délivrent bientôt de cet état de ſouffrance cruelle. Il n'eſt pas douteux que cette coutume

(1) Plante qui croît dans l'eau; on la nomme auſſi *Sareck*, ou *Vareck*.

barbare

barbare ne ſoit une des premières cauſes de la diminution de la population au Groenland; tous les ans cette diminution devient plus ſenſible, particulièrement depuis que ce peuple a porté ſes beſoins beaucoup au-deſſus de ſes facultés & de ſes revenus.

Aucun crime n'eſt puni de mort au Groenland, à l'exception du meurtre & du ſortilège, parce que les Groenlandois penſent que le ſorcier & le meurtrier occaſionnent ſouvent des combats à mort. Un homme envieux & jaloux de la richeſſe d'un autre, ou de ſon activité à ſe procurer les beſoins de la vie, n'attaque jamais ſes poſſeſſions, quoique celui-ci ſoit plus à ſon aiſe; il va l'attaquer en mer; il renverſe ſa kaïque, ou lui lance un harpon par derrière, & l'abandonne ainſi aux vagues qui l'ont bientôt englouti : les parens de l'aſſaſſiné diſſimulent leur reſſentiment juſque à ce qu'ils aient trouvé l'occaſion de venger la mort de leur allié; ils n'en témoignent pas la plus petite colère au

meurtrier, duſſent-ils diſſimuler pendant trente années; mais lorſqu'ils rencontrent l'aſſaſſin dans l'intérieur du pays, quoiqu'il ſe tienne continuellement ſur ſes gardes, ils le ſaiſiſſent, lui reprochent en peu de mots ſon crime, & le font mourir ſous un tas de pierres, ou bien le précipitent du haut d'un rocher; ils vont enſuite le jeter dans la mer. Si quelquefois la ſoif de la vengeance les porte plus loin, ils deviennent enragés au point, qu'ils hachent le malheureux à petits morceaux, & mangent ſon cœur & ſon foie, pour ôter, diſent-ils, à ſes parens le courage de venger ſa mort ſur eux-mêmes. La vengeance eſt héréditaire chez ce peuple, & paſſe d'une génération à l'autre; elle paſſe même aux voiſins, excepté cependant lorſque le premier meurtrier, qu'on pourſuit, a été un vagabond & un ſcélérat, mépriſé de ſa propre parenté, alors perſonne ne cherche à venger ſa mort.

La juſtice eſt encore bien plus expéditive au Groenland contre les ſoi-diſant

ſorcières. Une femme qui poſsède quelque ſecret de charlatanerie & qui a l'imprudence de le pouſſer trop loin & la vanité de chercher à s'en faire gloire, eſt bientôt accuſée de ſorcellerie, & dès-lors ſa perte eſt aſſurée. Un Devin eſt conſulté; ſi cet homme dangereux rejette ſur la vieille, la perte d'un fils, ou la mauvaiſe réuſſite d'une chaſſe ou d'une pêche, la prétendue ſorcière a beau prouver évidemment qu'elle n'y a nulle part, elle n'en eſt pas moins immolée : tout le voiſinage ſe raſſemble autour d'elle pour la lapider, la jeter dans la mer, ou la hacher à petits morceaux. Elle n'échappe au ſupplice, que lorſque quelque allié, ou proche parent ſe préſente pour en faire ſon affaire & défendre l'accuſée. La crainte des ſorcières eſt pouſſée ſi loin au Groenland, & elle rend ce peuple ſi cruel, que le mari poignarde ſans remords ſon épouſe, & le frère ſa ſœur, lorſque l'une ou l'autre ſont ſoupçonnées de ſe mêler de ſortilèges : perſonne ne ſera un crime

au meurtrier d'une action auſſi barbare. Les malheureuſes victimes de cette ſuperſtition, vont ſouvent d'elles-mêmes ſe précipiter dans la mer, pour échapper aux tourmens qu'on leur prépare; elles préviennent, par ce déſeſpoir déplorable, une mort cruelle que ces monſtres ſanguinaires lui feroient ſouffrir.

Tels ſont les principaux traits du caractère moral d'un peuple qui, privé d'une religion bien ordonnée, ne ſuit que l'inſtinct de la nature, dont les vertus & les vices ſont trop peu caractériſés par la ruſticité de la vie qu'il mène, & par le manque d'objets propres à réveiller & à exciter les paſſions, autant qu'à les régler & à leur donner de la vie.

Tout Voyageur qui voudra obſerver avec quelque ſuccès le Groenland, doit faire quelque attention à toutes ſes particularités, autant pour éviter d'être trompé par ſa propre imprudence, en ſe formant des idées tout-à-fait oppoſées à la vérité, ſur un pays qui lui eſt parfaitement

inconnu, que pour ne pas tomber dans des plus grands embarras en y faiſant quelque ſéjour. Si la plupart des Pêcheurs Hollandois qui ont mis à terre ſur ces côtes, euſſent eu une connoiſſance moins imparfaite des mœurs de ce peuple, ils auroient certainement trouvé plus de conſolation & plus de ſecours chez les Groenlandois, qu'ils ont calomniés faute de les connoître; c'eſt en faveur de ceux qui viſiteront ce pays à l'avenir, que je me ſuis un peu étendu en crayonnant à grands traits, le tableau des vertus & des vices de ce peuple véritablement à plaindre, habitant d'une terre auſſi ingrate.



CHAPITRE XXI.

Religion, ou pluôt Superstitions des Groenlandois.

Un peuple ignorant, qui paroît ne penser qu'aux jouissances du moment, qui d'ailleurs est parfaitement libre dans ses actions & dans toutes ses affections, un tel peuple doit nécessairement adopter toutes les erreurs, toutes les folies de l'esprit humain ; il doit tout croire en religion, ou n'avoir aucune croyance, pas même aucune idée épurée de la Divinité. Tels sont les Groenlandois. Ce peuple n'a aucun principe de morale, & ne professe aucune espèce de culte. Quelques Navigateurs, aussi stupides que le Groenlandois lui-même, ont pensé que le soleil & le diable étoient les Dieux du Groenland ; que ce peuple adoroit le premier & sacrifioit au second : ces Voyageurs ignorans ont été trompés en

voyant les Groenlandois monter tous les ſoirs ſur des élévations, pour conſidérer le ſoleil rentrant ſous l'horizon : ils ne ſont dans cet uſage, que pour obſerver, & juger du temps du lendemain ou de la nuit. Ces Voyageurs ont encore été trompés en prenant pour des autels, des petits emplacemens quarrés, pavés de pierres ſur leſquelles ils ont ſuppoſé que les Groenlandois faiſoient leurs ſacrifices, qu'ils y brûloient des entrailles de poiſſon ſur du charbon ardent. Ces lieux ne ſont autre choſe que des emplacemens de tentes, jadis habités & abandonnés aujourd'hui. Ce peuple n'a aucune cérémonie publique ou particulière de religion, & il y eſt ſi étranger que lorſque les premiers Miſſionnaires Danois arrivèrent au Groenland, ils s'apperçurent bientôt qu'on n'y avoit pas la plus petite idée de Dieu, & qu'on parloit à ce peuple un langage nouveau en lui parlant de l'Être ſuprême : ils n'avoient pas même de nom dans leur langue pour exprimer la Divinité. Quand les

Miſſionnaires leur demandoient qui avoit fait le ciel & la terre ? leur réponſe étoit celle-ci : *Nous n'en ſavons rien*, *ou nous ne connoiſſons pas le faiſeur*, ou *il a dû être certainement très-laborieux & très-puiſſant.* Ils diſoient quelquefois, *les choſes ont été toujours de même*, *& reſteront bien dans le même état.* Les Miſſionnaires ont cru néanmoins que ce peuple avoit une idée obſcure de l'exiſtence de Dieu, ſans pouvoir en rendre compte, mais que cette idée étoit groſſière, vague, déplorable & ridicule. Les ſentimens des Miſſionnaires à cet égard, paroît être confirmé par l'idée extravagante que les Groenlandois ſe font d'un lieu, où ils croient devoir vivre en ſortant de ce monde. Il eſt certain d'ailleurs que les Groenlandois ont une idée quelconque de la ſpiritualité de l'ame, de la création, des eſprits, &c. ; qu'à la vérité ces idées ſont très-vagues, mais qu'enfin ils n'en ſont pas abſolument dépourvus (1).

---

(1) Il paroît *y* avoir un peu de contradiction dans

Crantz entre dans un détail aſſez curieux ſur les idées extravagantes des Groenlandois, ſur l'ame. « Il y en a, dit-il, » qui croient qu'il n'y a dans l'homme » d'autre eſprit que celui qui eſt dans » les animaux, & que ces eſprits ſur- » vivent au corps ; mais ceux-ci ſont les » plus ſtupides ; les autres s'en moquent » & ſont les plus pervers ; ils font leur » profit de cette doctrine abſurde. D'au- » tres penſent que l'ame eſt le *ſecond* » *principe* dans l'homme, mais que cette » ame eſt matérielle & deſtructible, » qu'elle peut abandonner le corps à » volonté & y rentrer quand il lui plaît : » ils ajoutent qu'elle peut vivre ſeule » & hors du corps. D'autres partiſans » du matéraliſme, donnent deux ames » à l'homme, l'*ombre* & l'*haleine ;* l'om- » bre abandonne le corps pendant la

ce paſſage de notre Auteur Hollandois ; mais cette contradiction prouve elle-même que ce peuple n'eſt encore connu que très-imparfaitement ; & que les Voyageurs l'ont enviſagé ſous des aſpects oppoſés, ſoit par ignorance, ſoit par prévention.

» nuit, elle va à la chasse, à la pêche, » au bal, & par-tout où il lui plaît : en » conséquence ils regardent les rêves » comme une absence de l'ame, soit » pendant le sommeil, soit pendant la » maladie. Cette croyance est fortement » appuyée par les Devins, & les Sorciers » qui ne négligent rien pour la propager, » parce qu'ils s'attribuent la puissance » de rappeler l'ame, lorsque la fièvre » & le délire viennent à cesser; ils se » vantent même de la changer dans le » corps d'un malade, & de lui substi- » tuer, celle d'un lièvre, d'une renne, » d'un oiseau, d'un enfant, &c. Ainsi » ces Devins font troquer d'ame aux ma- » lades comme il leur plaît. Que cette » superstition ridicule soit ancienne ou » nouvelle chez les Groenlandois, il » importe fort peu d'en rechercher l'ori- » gine; il en résulte toujours qu'elle est » souvent utile aux pauvres; les veuves » dans l'indigence la mettent à profit » pour procurer la subsistance à leurs » enfans délaissés. Lorsqu'un père de

» famille vient à perdre ſon fils, une » veuve tâche de lui perſuader que » l'ame de cet enfant a paſſé dans le » corps d'un des ſiens, dont elle a ac- » couché depuis la mort de l'autre; alors » ce père ſuperſtitieux ſe fait un devoir » d'adopter l'enfant qu'on lui propoſe; » il prend chez lui la mère, qui dès-lors » eſt ſa proche parente; il nourrit & » entretient la mère & l'enfant ».

Les Groenlandois intelligens, qui, ici comme par-tout ailleurs, font le plus petit nombre, croient que l'ame eſt une ſubſtance ſpirituelle qui ne ſe nourrit pas comme le corps, mais qui lui ſurvit après la pourriture; ceux-là croient à l'immortalité, & à une autre vie qui ne finira jamais; mais les ſentimens de ceux-ci diffèrent extraordinairement, tant ſur cette immortalité, que ſur la ſpiritualité de cette ame.

Les Groenlandois, retirant de la mer la plus grande partie de leur ſubſiſtance, il n'eſt pas ſurprenant qu'ils aient l'idée la plus avantageuſe de cet

élément ; c'eſt en conſéquence de cette vénération pour la mer, qu'ils placent le paradis au fond de l'océan ; quelques-uns le placent dans les entrailles de la terre ; & d'autres, ſous les voûtes des rochers qui ſéparent les eaux de la terre ; ils ſe font de ce paradis une idée analogue à leurs affections les plus douces & les plus flatteuſes. La, diſent-ils, règne un été continuel (car les Groenlandois ne connoiſſent pas le printemps) ; le ſoleil y luit continuellement, & défend à la nuit d'y étendre ſes ſombres voiles ; les eaux y ſont toujours limpides & d'un goût exquis ; tout y eſt en abondance, ſur-tout les Rennes, les Poules d'eau, le Poiſſon, & particulièrement les Chiens de mer, qu'on y prend ſans la moindre peine, & qui, d'eux-mêmes, viennent ſe jeter tout vivans dans des chaudières qui bouillent ſans interruption. Les Groenlandois ne penſent cependant pas que ce paradis ſoit ouvert à tous les hommes ſans diſtinction ; mais ils penſent que,

pour y être admis, il faut l'avoir mérité par une vie laborieuſe, & par une conſtance à toute épreuve. Les vertus cardinales des Groenlandois conſiſtent à une habileté conſommée pour la pêche, à exceller ſur-tout dans la pourſuite de la Baleine, & dans la chaſſe des Phoques, à braver les dangers, à entreprendre des voyages périlleux ſur terre & ſur mer; la mer eſt leur champ d'honneur; la vertu la plus recommandable des femmes eſt de mourir en couche. Ils croient que les ames n'entrent pas au paradis en danſant; ils penſent au contraire que, pendant cinq jours, elles errent ſur un rocher eſcarpé, pointu & couvert de ſang, & que de là, elles gliſſent inſenſiblement dans la demeure des bienheureux. On doute ſi cette idée n'a pas quelque analogie avec celle du purgatoire que les Européens y ont portée anciennement (1).

---

(1) L'Auteur Hollandois & Crantz lui-même font alluſion ici, aux premiers établiſſemens faits ſur les

Les ames qui font un voyage auſſi ſcabreux pendant l'hiver, ſont portées ſur les ailes des vents courroucés & orageux ; elles courent riſque de mourir une ſeconde fois en chemin ; cette mort ſeroit ſuivie d'une deſtruction abſolue ; & cette crainte tourmente les Groenlandois. Pour cette raiſon, les proches parens du défunt doivent, par commiſération, s'abſtenir de certains alimens pendant cinq jours conſécutifs ; ils doivent auſſi éviter tout travail pénible, excepté les travaux de la Pêche, qui ne ſouffrent jamais d'interruption. Cette abſtinence & cette eſpèce de repos s'obſervent pour ne pas diſtraire l'ame pendant ſon pélerinage, pour ne pas la fatiguer, ou même pour ne pas la faire périr dans le voyage pénible qu'elle a à faire pour arriver dans

---

deux côtes du Groenland par les Norvégiens, qui y portèrent le Chriſtianiſme, long-temps avant la réforme de *Luther* & de *Calvin*. Cette réflexion devoit naître naturellement dans l'eſprit de deux Écrivains peu partiſans du Catholiciſme.

l'heureuſe contrée vers laquelle elle tend.

D'autres Groenlandois placent le paradis dans le firmament au-deſſus des nues : le voyage, ſelon eux, eſt ſi facile pour les ames, & elles arrivent ſi promptement auprès des étoiles, que, dès le premier ſoir elles couchent dans la lune, où elles danſent & vont à la chaſſe avec les autres ames qui y ſont de paſſage. Les Groenlandois penſent que l'aurore boréale n'eſt autre choſe que l'éclat que répandent autour d'elles les ames qui danſent à ce bal céleſte. Ces Groenlandois habitent ſur les bords d'un grand lac rempli de poiſſons & d'oiſeaux aquatiques.

Les partiſans du paradis dans les entrailles de la terre, prétendent que le firmament n'eſt fait que pour recevoir les ames des malfaiteurs & des ſorcières ; & que les ames de ces ſcélérats doivent maigrir, & enfin mourir de faim dans cette ſtérile région aérienne, ou bien qu'elles y ſeront toujours tourmentées

& déchirées par les corbeaux ; tout au moins, disent-ils, elles n'y auront ni paix, ni repos ; elles y tourneront sans cesse autour d'un centre commun, comme si elles étoient emportées par les ailes d'un moulin à vent. Le petit nombre des sages Groenlandois se moquent de ces deux systêmes, également fous, & se retranchent à dire, qu'ils ignorent quelle sera la nourriture & l'occupation des ames après la mort ; mais que, certainement, elles habiteront une demeure paisible. Ceux qui croient à un enfer, le placent dans le sein de la terre ; ils en font une demeure ténébreuse ; la lumière ni la chaleur n'y pénètrent jamais ; les soins, les chagrins & les ennuis y règnent continuellement, & rien ne peut en distraire les ames malheureuses qui y sont renfermées.

Ce sont aussi à-peu-près les idées de la Divinité qu'on trouve chez les Sauvages de l'Amérique, & chez les hordes des Tartares de l'Asie. Les Groenlandois ont

ont beaucoup de rapport avec ces peuples ; leurs mœurs, leurs coutumes & leurs ſentimens ſont à peu de choſe près les mêmes, quant au fond ; il ſemble qu'on pourroit en conclure qu'ils ſont originaires de ces contrées, & qu'ils deſcendent de quelqu'une des hordes ambulantes de ces Sauvages ; mais il réſulte des meilleures obſervations, que plus on s'approche du nord, plus auſſi les idées des peuples diffèrent & s'éloignent de la première origine. Cette diverſité eſt auſſi frappante que celle des traits de la figure de ces divers peuples. Ce n'eſt pas ſans fondement qu'on croit retrouver chez les Groenlandois, des traces de la religion des Européens, relativement à la création, à la fin du monde & au déluge ; il eſt vraiſemblable que ces idées leur viennent des Norvégiens qu'ils trouvèrent établis lors de leur invaſion, & qui ſuivoient, comme on ſait, le culte de l'égliſe romaine. Le premier homme, diſent-ils, ſortit de la terre ; la première

femme ſortit du pouce de l'homme, & ces deux premiers êtres ſont la ſouche de tout le genre humain ; l'homme produiſit tout dans le monde, à l'exception de la mort, que la femme ſeule y porta, en diſant à ſes enfans : *il eſt néceſſaire que vous mouriez, pour faire place à vos deſcendans.* Un Groenlandois s'aviſa de prendre de petites branches d'arbre & de les jeter, en les paſſant entre ſes jambes, dans la mer ; dès ce moment, l'Océan fourmilla de poiſſons.

Dans la ſuite des temps, le monde fut enſeveli ſous les eaux d'un grand déluge ; un ſeul homme fut conſervé, mais il fut entièrement corrompu ; il frappa la terre avec un bâton, & il en ſortit une femme ; c'eſt par ces deux perſonnages que le monde ſe peupla de nouveau. Les Groenlandois portent, en preuve du déluge univerſel, les écailles & les arêtes des poiſſons, qu'on trouve à une très-grande profondeur dans la terre, où jamais perſonne n'a habité, & les oſſemens des Baleines

qu'on trouve ſur le ſommet des plus hautes montagnes (1).

Après une révolution de pluſieurs ſiècles, le genre humain diſparoîtra de deſſus le globe ; il ſe détachera par parties, & ſe rompra enfin totalement, mais le ſang même des morts le purifiera ; ce ſera comme un torrent, dans lequel il nagera pendant quelque temps. Cette mer de ſang ſera deſſéchée par un vent léger qui en enlèvera les parties dans l'air ; elles s'y raſſembleront ſous une forme bien plus belle qu'auparavant.

---

(1) L'Auteur Hollandois fait ici une réflexion bien ſimple, & que tout homme ſenſé ne fera pas beaucoup de difficulté d'adopter : « il eſt à craindre, ajoute-» t-il, que Crantz ne nous ait donné ſes propres idées, » pour celles des Groenlandois dans cette partie de ſa » narration ſur la création du monde. » Je crains bien à mon tour auſſi, que l'Auteur *Hollandois* ne ſoit tombé lui-même dans cet inconvénient, ſur ce que nous allons voir, relativement aux idées des Groenlandois, ſur l'eſpèce des Champs Élyſées, dont je vais parler. Ces idées ſuppoſent une connoiſſance de la Mythologie bien au-deſſus de l'intelligence d'un peuple qu'on nous repréſente dans la plus craſſe ignorance & dans une ruſticité abſolue.

Alors, auront diſparu pour toujours de deſſus le globe, les rochers arides, & la terre ne préſentera plus qu'une ſuperficie unie, toujours couverte de verdure & d'autres objets agréables. Les animaux paroîtront alors pour repeupler cette terre; quant aux hommes, l'Être ſuprême ſoufflera ſur eux, & il les reſſuſcitera tous par ce moyen tout ſimple. Quand on demande aux Groenlandois quel eſt cet être ſi puiſſant, ils répondent qu'ils n'en ſavent rien. Ce peuple, qui ſe croit le premier né de l'Univers, eſt dans la croyance que les Européens ſont nés de quelques petits chiens dont une Groenlandoiſe accoucha, & qu'elle jeta dans la mer, après les avoir mis dans un ſabot. C'eſt pour cette raiſon, ſelon eux, que les Européens ſont ſi adonnés à la navigation, & qu'ils donnent à leurs navires la forme d'un ſoulier ou d'un ſabot.

Ce peuple compte un certain nombre indéterminé d'Eſprits du premier ordre,

qui paroiſſent avoir quelque rapport de reſſemblance avec les Dieux révérés par les peuples policés de l'antiquité. Entre ces Eſprits, ils en comptent deux principaux; l'un *bon*, & l'autre *mauvais :* ils appellent le premier *Torigarſuk ;* c'eſt celui-ci que leurs *Angekoks* (Devins) vont conſulter ſur l'avenir, dans ſa demeure au ſein de la terre. On n'eſt pas d'accord ſur ſa forme ; quelques-uns prétendent qu'il n'en a pas, d'autres l'aſſimilent à un grand Ours, d'autres le repréſentent ſous la figure d'un homme n'ayant qu'un bras, d'autres ne lui donnent pas plus d'un pouce de hauteur. Quoiqu'il ſoit immortel de lui-même, on peut cependant lui donner la mort, & c'eſt en lâchant un vent dans la maiſon du Devin qui l'évoque : il n'en faut pas davantage pour chaſſer les Eſprits, & les empêcher de paroître, lorſqu'on ſe moque du Devin qu'on conſulte. Le mauvais principe eſt un Eſprit femelle qui n'a pas de nom; celui-ci, au dire des Groenlandois,

eſt enfant d'un fameux Devin qui ſépara l'Iſle de Diſco du continent par la *rivière de Baals ;* il porta cette Iſle cent milles plus loin vers le pole. Cette Déeſſe fait ſa demeure dans un grand palais ſous la mer ; c'eſt là qu'elle enchaîne par ſa magie tous les monſtres de l'Océan. Elle retient dans une chaudière d'huile, où elle a ſoin d'entretenir une lampe toujours brûlante , tous les oiſeaux aquatiques ; les portes du palais ſont conſtamment gardées par deux énormes Chiens de mer qui rampent continuellement autour de l'entrée ; la garde particulière du ſeuil de la porte, eſt confiée à une eſpèce de Cerbère cruel, qui ne dort jamais, & ne peut pas être leurré.

Lorſque les Groenlandois ſouffrent la faim , & qu'ils ne peuvent rien prendre à la pêche ou à la chaſſe , ils payent un de ces Devins , pour appaiſer cet Eſprit malfaiſant. Son Ange conducteur le conduit à travers la mer , dans le ſein de la terre. Il commence par

parcourir les régions des ames bien heureuſes, qui paſſent leur vie dans la joie & le bonheur : de-là, il arrive ſur le bord d'un précipice effroyable, où il trouve une petite poulie brillante comme du verre, & qui tourne avec une vîteſſe extraordinaire ; alors, l'Ange conducteur prend le Devin par la main, & le laiſſe gliſſer, en le tenant, le long d'une corde qui aboutit par l'autre extrémité, au fond du précipice. C'eſt ainſi que, trompant la vigilance des gardiens, ils entrent dans le palais de la Divinité malfaiſante : auſſitôt qu'elle apperçoit ces étrangers, elle entre dans une fureur terrible ; elle écume de rage, & tombe dans les convulſions de la fureur ; elle met le feu aux ailes de quelques oiſeaux de mer ; la fumée puante qui remplit cette ſombre demeure, étourdit bientôt le conducteur & le Devin, qui ſe rendent alors à la diſcrétion de la furie. Mais, peu de temps après, ils la prennent aux cheveux, pour l'empêcher de répandre

tout le venin de ſa fureur, & la dépouillent de tous les ſymboles de ſorcellerie, dont la force retient enchaînés tous les habitans de la mer ; auſſitôt après que ce ſortilége eſt détruit, tous ces animaux rentrent dans l'Océan, & le Devin revient, ſans peine & ſans danger, retrouver les Pêcheurs qui l'avoient envoyé pour déſarmer la Déeſſe malfaiſante.

Les Groenlandois n'aiment pas cet Eſprit femelle qui leur fait plus de mal que de bien ; mais auſſi, ils ne le craignent pas, parce qu'ils ne lui ſuppoſent pas aſſez de méchanceté pour leur faire du mal, uniquement par le plaiſir de le faire ; ils diſent que c'eſt un amour extraordinaire de la ſolitude, qui lui a fait environner de danger ſon palais, pour qu'on ne vienne pas l'y troubler. Cet Eſprit femme n'eſt qu'abſorbé dans une profonde triſteſſe ; il fuit la ſociété des hommes, au lieu que le mauvais Eſprit les perſécute. Quoique le bon Eſprit ne les défende pas toujours,

ils l'aiment néanmoins ; & lorſque les Européens leur parlent de leur Dieu, ils s'imaginent entendre parler de leur *Torigarſuk* , quoiqu'ils ne lui attribuent pas la création & la direction ſuprême de toutes choſes. Du reſte, ils ne le prient jamais, & ne lui font aucune offrande, penſant qu'il eſt trop bon pour recevoir des *prières*, des *promeſſes* ou des *préſens*. Ils ont cependant une coutume qui reſſemble beaucoup à un acte de religion : lorſqu'ils ſont à la chaſſe ou à la pêche, ils dépoſent ſur une pierre, un morceau de graiſſe, ou un lambeau du cuir de l'animal qu'ils ont pris, & ſur-tout une grande pièce de la chair de Renne ; ils répondent, lorſqu'on leur en demande la raiſon, qu'ils l'ont appris de leurs pères, qui ne manquoient jamais de le faire, pour faciliter la réuſſite de leurs entrepriſes.

Ce peuple ſuperſtitieux a la foibleſſe qui paroît l'apanage de la plupart des hommes, c'eſt de croire que les êtres inviſibles ſont ſans nombre ; auſſi,

peuplent-ils les élémens d'Esprits. Ils en supposent dans l'air, dont l'occupation est d'être continuellement à la guette des ames, pour les dévorer. Ces Esprits, disent-ils, sont maîgres, noirs & hideux ; tel étoit le Saturne des Grecs. Il y en a aussi dans l'Océan, qui tuent les Renards & les dévorent lorsqu'ils viennent sur le rivage pour y chasser le poisson. Ils comptent aussi des Esprits de feu, qu'ils croient appercevoir dans les comètes & dans les lumières phosphoriques : ceux-ci habitoient sur la terre avant le déluge ; mais, lorsqu'elle fut ensevelie sous les eaux, ils furent changés en flammes, & furent se réfugier dans les antres des rochers. On les accuse de tromper l'homme par leurs fausses lueurs, & de le faire errer pour l'empêcher de retrouver ses camarades ; ils ne sont pourtant pas autrement malfaisans. Il y a aussi des Esprits de montagne, dont les uns sont des Géans de douze pieds, & d'autres des Pygmées qui n'ont pas

plus d'un pied de hauteur ; ces derniers ſont très-agiles & très-induſtrieux ; ſelon les Groenlandois, ce ſont eux qui ont montré tous les arts aux Européens. Les eaux douces ont auſſi des Nymphes ; & lorſque les Groenlandois découvrent une nouvelle ſource, le Devin commence par boire le premier ; à ſon abſence, c'eſt au plus vieux de la bande qu'eſt déféré cet honneur, & par cette cérémonie, elle ſe trouve purifiée à jamais de tous les mauvais Eſprits. Ils attribuent aux mauvais Eſprits qui habitent dans les alimens, les excès contre la modeſtie, auxquels les femmes mariées & les veuves ſe livrent quelquefois, après avoir mangé certains alimens qui dérangent leur raiſon ; ils penſent que ces mauvais Eſprits qu'elles ont avalés, les ont excitées à ces indécences.

Les Groenlandois ont auſſi leur *Mars ;* celui-ci a pour compagnons les Eſprits de la guerre, ennemis du genre humain ; leur réſidence ordinaire eſt dans

la partie orientale du Groenland. Il eſt à préſumer que cette idée extravagante leur vient de ce que les Norvégiens abordèrent au Groenland par la côte orientale, & qu'ils s'y établirent avant de paſſer ſur la côte occidentale. Ils reconnoiſſent auſſi un *Éole*, qui règne ſur la mer & ſur le beau temps. Le ſoleil & la lune ont auſſi leurs Eſprits, qui ſont comme des ſatellites deſtinés à les défendre; ces gardiens ont été des hommes. Les Devins Groenlandois racontent une infinité de fables & de contes ſur des ſpectres qu'ils prétendent voir : ces ſpectres, diſent-ils, font un tort conſidérable aux hommes, parce qu'ils épouvantent les oiſeaux, & les chaſſent. Les Devins ſont les ſeuls qui aient le privilége de les voir; & pour mieux les découvrir, ils vont à la chaſſe les yeux bandés; de cette manière, ils ſurprennent ces ſpectres, les mettent en pièces & les mangent. C'eſt ainſi que la fourberie ſubjugue tous les hommes, qu'ils en ſont les victimes,

& que le fourbe ſait la tourner à ſon profit.

Les Devins doivent faire un noviciat avant de s'annoncer comme tels, & de pouvoir exercer publiquement l'art magique ; ils doivent ſe familiariſer avec les Eſprits qui habitent les élémens ; il faut qu'un *Angekok* en ait au moins un à ſa diſpoſition. Un Groenlandois qui ſe ſent de la vocation pour ce miniſtère, ſe ſépare pendant quelque temps des hommes, & ſe retire dans une ſolitude impénétrable ; il s'y livre à la contemplation & à la prière ; il conjure *Torigarſuk* de lui envoyer, pour l'inſtruire, un de ſes Eſprits les plus familiers. Affoibli par le jeûne & par l'abſtinence la plus rigoureuſe, le novice a des viſions continuelles, & devient le jouet d'une imagination exaltée. Les extaſes ſuivent de près cet état, &, dans ſes rêves continuels, il croit être devenu le compagnon le plus intime des Eſprits. Il en eſt qui, depuis leur tendre jeuneſſe, ſe ſont attachés à un

maître de l'art magique, & l'ont exactement ſuivi dans toutes ſes fonctions : le noviciat de ceux ci eſt bien moins pénible, & ils ſont bien mieux au fait que les autres d'un art qui, tout groſſier qu'il eſt, demande pourtant aſſez de dextérité & de ſoupleſſe. Lorſque le novice a fait tous ſes exercices préparatoires, & qu'il ſe croit en état de recevoir ſon inauguration, il va s'asseoir ſur une pierre ; il évoque *Torigarſuk ;* ce maître de tous les Eſprits paroît ; le novice tombe, & reſte pendant trois jours dans un état de mort; le grand Eſprit le retire de ſa léthargie, lui donne un Eſprit conducteur ; il rétablit ſa ſanté, l'inſtruit dans les préceptes de la ſageſſe, lui montre toutes les fineſſes de l'art, & le tranſporte bientôt après au ciel & en enfer pour lui faire faire connoiſſance avec tous les Eſprits bons & mauvais qui habitent ces deux régions inviſibles. Ce voyage ne ſe fait jamais qu'au printemps, parce qu'on ne peut aller au ciel que par le moyen de

l'arc-en-ciel, qui ſert d'échelle pour y monter.

Le nouveau Devin ayant reçu ſa miſſion, reparoît dans la ſociété, & s'annonce en battant le tambour; il aſſemble tous les voiſins, & leur fait voir un échantillon de ſon ſavoir-faire, en épuiſant devant eux tous les tours les plus ſublimes de l'art. Il a grand ſoin de faire tous ſes exercices particuliers & myſtérieux de magie, dans un réduit parfaitement obſcur, & de recommander aux aſſiſtans le ſilence le plus rigoureux & l'attitude la plus tranquille; deux conditions eſſentielles pour que l'Eſprit qu'il évoque ſoit docile à ſa voix. Cet Eſprit ne l'eſt pas toujours, du moins il ſe fait prier très-long-temps. Le Devin l'annonce franchement aux aſſiſtans, & leur dit que ſon ame va partir pour aller le chercher. Pendant le voyage de l'ame, le Magicien reſte étendu ſans mouvement; on eſt averti de ſon retour par de petites convulſions qui annoncent la réſurrection du

corps du Devin, & enfin par un grand cri de joie qu'il pouſſe avec force.

Le Magicien découvre aux Groenlandois tout ce qu'ils deſirent ſavoir. Cet Oracle leur répond par deux voix qui ſe font entendre en même-temps; l'une, dans la ſalle où il eſt conſulté, & l'autre, en dehors. La réponſe eſt toujours ambiguë; les dévôts à l'Oracle tâchent d'en pénétrer le vrai ſens; s'ils ne peuvent y réuſſir, ils prient l'Eſprit familier de l'expliquer lui-même au Magicien. Il arrive quelquefois qu'un ſecond Oracle s'aviſe de parler en même-temps que le premier qu'on conſulte; alors, ni les dévôts, ni le Magicien lui-même, n'y comprennent rien. Cependant, le Magicien s'arrange ſi bien dans toutes les réponſes qu'il fait, que toujours ſon honneur eſt à couvert, ſoit que ſa prophétie s'accompliſſe, ou non.

C'eſt en ceci particulièrement, que ſe ſont toujours accordés tous les fourbes qui ſe ſont ingérés à faire des prédictions

par

par le double ſens qu'ils ſe ſont étudiés de donner à leurs oracles.

Tous les Groenlandois ne réuſſiſſent pas également dans l'art de la Magie. Un candidat ſortant de ſon noviciat, qui ne peut faire venir ſon Eſprit, après l'avoir évoqué dix fois de ſuite au ſon du tambour, doit renoncer à l'état, & l'abandonner entièrement, parce que ſa vocation n'a pas ſans doute été ratifiée par *Torigarſuk*. Mais, lorſqu'après avoir battu ſur ſon tambour pendant quelques momens, l'Eſprit docile ſe rend ſur-le-champ à ſon évocation, alors il peut eſpérer de devenir fameux, & il a des droits au premier rang du ſacerdoce magique; pour y arriver, ſa vocation ſe manifeſte par un miracle. Un Ours blanc vient prendre le Magicien par les pieds, & le porte au fond de la mer; un autre Ours & un Lyon marin l'y attendent pour le dévorer; mais, peu de temps après, ces animaux rapportent ſon corps dans ſa cellulle obſcure; l'Eſprit familier

du Magicien ſort des entrailles de la terre, & reſſuſcite le mort : le voilà alors *Archimagicien.*

Tous les Groenlandois ne croient pas à ces folies, trop viſibles pour faire impreſſion ſur les perſonnes de bon ſens ; il ſe trouve même beaucoup de Magiciens qui ont la franchiſe d'avouer qu'ils n'y croient pas eux-mêmes. Ils s'excuſent ſur ce qu'ils ont reçu cet uſage de leurs ancêtres qui leur impoſe la néceſſité de le perpétuer. Ces Magiciens ſont les ſavans & les ſages de la Nation ; ils font les fonctions de Juges & de Médecins ; en un mot ils ſont conſultés en tout & jouiſſent d'un grand crédit & d'un grand aſcendant ſur leurs concitoyens.

Appelés auprès d'un malade, ils commencent par lui dire quelques mots à l'oreille : s'il a perdu connoiſſance, ils ſoufflent ſur ſon viſage pour le guérir, & même pour lui donner une ſeconde ame à la place de celle qui s'eſt envolée. Pour ſavoir ſi le malade guérira de ſa maladie, ou s'il doit en mourir, ils l'aſſujettiſſent à

une épreuve fort ſingulière; ils lui paſſent une corde autour du col; ils attachent aux deux bouts, qu'ils tiennent dans la main, un petit bâton; au moyen de ce bâton, qu'ils tirent à eux, ils élèvent la tête du patient & la laiſſent retomber à plomb; ſi la tête eſt peſante, qu'elle oppoſe une certaine force pour s'élever & qu'elle retombe peſamment, le malade doit mourir; ſi au contraire elle eſt légère, le Magicien répond du rétabliſſement du malade. Pour ſavoir ſi quelqu'un qui eſt tombé dans la mer, eſt mort ou vivant, les Magiciens emploient un moyen très-ſingulier. Ils paſſent, ſelon le procédé ci-deſſus, une corde au col du plus proche parent de l'abſent, ils placent ſa tête devant un ſceau d'eau, & examinent les traits de ſon viſage, réfléchis ſur la ſurface du liquide; d'après cette expérience, ils ſe chargent de prononcer ſi l'abſent vit encore, ou s'il eſt mort. A l'aide de ce pouvoir imaginaire, ils ajournent l'ame de celui dont ils veulent ſe ſervir pour cette expérience, dans

une chambre obſcure, & là, ſeul à ſeul avec cet infortuné, ils le percent avec une lame en pluſieurs endroits; l'homme victime de cette affreuſe ſuperſtition, ne manque pas d'en mourir à petit feu; ils déclarent alors qu'on attend en vain l'homme qui s'eſt jeté dans la mer. Ces abominations & en général tous ces ſortiléges ont beaucoup diminué & ſont tombés dans un grand diſcrédit depuis que les Miſſionnaires ont porté la lumière de l'évangile au Groenland. On n'y en trouveroit même plus aujourd'hui aucun veſtige, ſi cette magie n'avoit un attrait particulier pour ceux qui l'exercent, à cauſe de la conſidération qu'elle leur donne auprès des foibles, & de la facilité qu'elle leur procure de vivre dans l'aiſance, en menant la vie la plus oiſive; car les Devins ſe font payer au Groenland comme par-tout ailleurs.

CHAPITRE XXII.

Mœurs particulières, Mariages, Éducation, Occupations domestiques, Usages & Coutumes des Groenlandois, tant dans la vie privée, que dans l'État social.

La température du climat, & la nature du sol, influent toujours sur le caractère & sur les mœurs des peuples, comme sur leur physique. Cette influence est encore plus sensible sur les peuples que notre vanité nous fait appeler si gratuitement *Sauvages.* Un observateur attentif devineroit aisément les occupations & les inclinations d'une nation, en les mesurant aux moyens de subsistance que la nature lui a donnés sur le sol qu'elle habite. Les occupations des hommes se dirigent principalement à assujettir la terre à leur fournir les alimens & les autres commodités de la vie. De là naissent naturellement la

société & le commerce On vit de ce que l'on récolte, & l'on parle de ce qui est continuellement soumis à la vue. Un homme qui pense & qui réfléchit, peut donc facilement se faire une idée des occupations, des mœurs particulières & de la façon de vivre des Groenlandois, en considérant sur la carte la position du Groenland, sa latitude & sa longitude; & en y voyant ce pays hérissé de montagnes, morcelé par de profondes baies qui doivent être couvertes de glaces, il doit en conclure, sans même avoir jamais lu aucune relation du Groenland, que cette contrée froide doit être stérile, peu peuplée, & que l'homme condamné à l'habiter, doit y être aussi froid que le sol qui le porte : il doit conclure encore que le Groenlandois ne peut se nourrir que du Poisson qu'il pêche, & des animaux qu'il tue à la chasse; qu'il doit être mal propre comme le poisson huileux qu'il pêche & qu'il prépare; que ne possédant que peu de

bois & de fer pour faire des outils & des instrumens, à raison du manque absolu de mines & de forêts, sa hutte doit être étroite & peu commode; qu'obligé de passer la moitié de l'année à la chasse & sur-tout à la pêche, & l'autre moitié renfermé dans sa caverne, à l'abri du froid extrême de son climat, il ne lui reste pas un moment pour perfectionner les arts même de première nécessité, & encore moins pour cultiver ceux qui ne sont que de pur agrément, ou d'une utilité plus générale; que la vie des Groenlandois doit être misérable, leur naturel sombre, leur caractère silencieux, & que toute leur société doit participer de l'obscurité de l'horizon, éclairé à peine pendant quelques mois de l'année; ce peuple étant plongé tout le reste du temps dans une nuit continuelle.

On pourroit donc plus facilement encore, d'après la description que j'ai donnée du Groenland, se faire une idée de la manière particulière de vivre

des Groenlandois. On pourroit auſſi preſque deviner en quoi conſiſte leur commerce, leur manière de ſe traiter les uns & les autres, & de ſe viſiter; quels ſont leurs exercices, leurs amuſemens, leurs feſtins, & en quoi conſiſtent leurs fêtes publiques. Cependant, comme l'hiſtoire des voyages n'eſt pas écrite uniquement pour les hommes qui réfléchiſſent profondément, & qu'elle doit inſtruire auſſi ceux qui liſent avec quelque attention, mais qui n'en font pas une étude réfléchie, il me paroît néceſſaire d'entrer, par rapport à ces derniers, dans quelques détails relatifs à quelques objets intéreſſans pour une certaine claſſe d'hommes, que ce genre d'étude amuſe & inſtruit en même temps. Je mettrai *Crantz* à contribution; ce Voyageur me paroît un de ceux qui ont mieux connu les uſages des Groenlandois, & qui les aient décrits avec le plus d'ordre & de clarté (1).

---

(1) Il y a cependant quelques précautions à prendre

Les Groenlandois s'appliquent moins à ſe faire valoir & à ſurpaſſer en connoiſſances & en habileté leurs concitoyens, qu'à ſe garder de tout ce qui peut les rendre mépriſables, ou porter quelque atteinte à l'eſtime publique dont ils ſont très-jaloux. Ils ne ſont pas complimenteurs, & ne peuvent s'empêcher de rire lorſqu'ils voient un Européen qui, la tête nue, s'incline profondément devant ſon ſemblable, qu'il a la foibleſſe d'appeler ſon maître. Ils ne ſavent pas la raiſon de cette ſubjection; ils ſont étonnés que cette ſupériorité de l'un ſur l'autre, aille ſi loin; qu'elle autoriſe l'un à frapper l'autre, ſans que celui-ci s'en venge. Le Groenlandois s'applique moins à plaire qu'à ne pas déplaire à ſon ſemblable; il exige moins de politeſſe que de concorde; il eſt plus porté à n'inſulter perſonne, qu'à ſe venger d'une

---

en ſuivant cet Auteur; on courroit riſque de s'écarter quelquefois de la vérité, en lui donnant une trop grande confiance.

insulte reçue (1). Ce peuple seroit même très en peine pour s'insulter en paroles; sa langue est presque dénuée de termes injurieux. Il ignore absolument l'usage de ces mots indécens & injurieux, si communs & si en usage chez nous. Les Groenlandois ne rougissent de rien de ce qui n'est pas directement injurieux, ou qui ne fait pas un tort sensible & direct à son semblable. Ils se passent quelques libertés que la nature nécessite, comme une suite de la digestion des alimens; les vents lâchés, que la politesse condamne chez nous, ne les scandalisent nullement : ils s'en abstiennent cependant en présence des Européens, parce qu'ils savent que ceux-ci s'en offensent.

---

(1) On a vu plus haut, que le Groenlandois conservoit le desir de la vengeance pendant longues années, & que, même au bout de trente années, il se vengeoit à coup sûr & toujours en traître, de son ennemi; qu'il étoit envieux de sa prospérité, au point d'aller l'assassiner en pleine mer. Sans doute que ces cas sont rares, & qu'ils sont exception à la règle générale. Il est toujours des monstres dans la société la mieux ordonnée.

« Nous n'avons jamais vu, dit le
» Miſſionnaire *Crantz*, les Groenlandois
» ſe livrer à quelque action indécente,
» malhonnête ou ſcandaleuſe. Ces Sau-
» vages ſe permettent tout auſſi peu des
» paroles laſcives ou impudiques, &
» nous ne les avons jamais entendu
» en prononcer une ſeule. Il eſt très-
» rare que les femmes y mettent au
» monde des enfans illégitimes, &
» qu'une jeune veuve ſe déshonore;
» il eſt au moins certain que dans ces
» cas très-rares, jamais les Groenlan-
» doiſes ne font périr, ni avorter le
» fruit de leur libertinage. La fille trom-
» pée, quoique mépriſée, n'en cherche
» pas moins avec ardeur à réparer la
» honte & le deshonneur de l'enfant
» qu'elle a mis au monde, en ſe ven-
» dant à un homme qui n'a pas d'en-
» fans, & qui ne peut plus eſpérer
» d'en avoir, ou en ſe louant pour
» domeſtique dans la maiſon de celui
» qui l'a trompée, & qui ne veut pas
» l'épouſer. Dans un pays dont le

» climat n'excite à aucune paſſion déſor-
» donnée, la modeſtie du foible ſexe
» eſt pourtant pouſſée au point, que
» jamais les jeunes filles n'ont de fré-
» quentation particulière avec les jeunes
» gens ; une fille ſe croiroit déshono-
» rée ſi elle préſentoit une priſe de
» tabac à un jeune homme ».

Jamais un garçon ne penſe à ſe marier avant ſa vingtième année ; lorſqu'il ſe ſent de l'inclination pour le mariage, il jette les yeux ſur une fille à-peu-près de ſon âge ; il déclare à ſes parens qu'il a fixé ſon choix, & il n'a pas à craindre d'être forcé à épouſer une femme qu'il n'auroit pas choiſie lui-même. Le jeune homme n'attend ni ne cherche une riche dot ; il n'a lui-même à porter à ſa future épouſe que ſes habits, ſon couteau, ſa lampe, & tout au plus un chauderon de pierre ; auſſi n'exige-t-il de ſon épouſe que la capacité requiſe pour entretenir dans un état de propreté, ce modique mobilier. La future ne conſidère de ſon côté, dans le jeune

homme qui lui offre ſa main, que le mérite d'être bon Chaſſeur & bon Pêcheur. Les parens de l'un & de l'autre donnent ſur-le-champ leur conſentement au mariage, & couronnent avec plaiſir le vœu de ces deux jeunes gens, d'autant qu'ils nont pas le plus petit intérêt à traverſer leur inclination, & à s'oppoſer à leur union.

Deux vieilles femmes ſont chargées par le jeune homme de faire la demande aux parens de la fille, & elles ſont autoriſées par lui, de ſonder avant tout, le terrein, & de ne s'expliquer qu'après avoir propoſé l'affaire en termes généraux. Au premier mot de mariage qu'elles prononcent, la fille ſort, indignée en apparence de cette propoſition; elle paroît ne vouloir pas même les entendre; elle entre dans une eſpèce de déſeſpoir; & arrachant l'anneau qui attache ſes cheveux, elle le briſe. Une déplorable coutume, ici comme ailleurs, fait jouer aux filles cette comédie; elles feignent de s'oppoſer à

un projet qui le plus ſouvent eſt l'objet le plus cher à leur cœur. Le jeune homme eſt preſque toujours aſſuré d'avance de la réuſſite de ſa démarche, & il eſt preſque toujours d'accord d'avance avec la fille qu'il fait demander en mariage.

Il eſt des cas cependant, où le refus de la jeune Groenlandoiſe n'eſt pas une pure grimace, il provient quelquefois d'un éloignement réel pour le mariage. La répugnance pour le mariage eſt ſouvent ſi forte dans une Groenlandoiſe, que, lorſqu'elle ſe voit recherchée, elle ſe livre au plus fort déſeſpoir ; elle quitte la maiſon paternelle, & s'enfuit dans les montagnes, où elle s'enfonce dans quelque trou inacceſſible à tous autres qu'à elle ; elle coupe ſes cheveux : c'en eſt fait alors, elle eſt vouée pour toujours au célibat, & il n'eſt plus permis de lui propoſer de ſe marier. Il peut ſe faire que cette répugnance pour le mariage, qu'on remarque quelquefois dans les filles du Groenland, provienne uniquement du riſque qu'elles

courent d'être chaſſées par leurs maris après quelque temps de mariage. Elles ont des exemples bien triſtes de la liberté que les hommes ſe ſont réſervée d'épouſer une ſeconde femme. Les parens ne forcent jamais une fille à ſe marier, & la laiſſent parfaitement libre. Si la fille ne s'évade pas de la maiſon paternelle, & continue néanmoins à refuſer le parti qu'on lui propoſe, les deux vieilles entremettantes uſent à ſon égard de toute ſorte de violence pour arracher ſon conſentement. Si les moyens de la perſuaſion ne ſuffiſent pas, ceux de la force ſont employés ſur-le-champ; ces Duègnes l'accablent de coups : ſi elle ne ſe rend pas & qu'elle s'échappe, elles vont la chercher, l'entraînent de force, & la garottent de façon qu'elle ne peut plus s'enfuir. Rien ne paroît plus tyrannique, plus injuſte, plus contraire à l'amour conjugal que cette rigueur & cette barbarie : rien ne doit être plus libre qu'un engagement qui doit décider, ſur-tout au Groenland, du

bonheur ou du malheur de la vie d'une femme ; cependant il n'y a pas de violence ou d'injuſtice qui ſoit plutôt pardonnée que celle-ci. On voit rarement une Groenlandoiſe avoir une répugnance décidée pour le mariage, & on n'en voit pas une qui, après en avoir eſſayé, ſe dérobe aux plaiſirs de l'amour conjugal. Ce premier refus, qui paroît obſtiné, n'eſt donc chez elles qu'un préjugé, qu'une grimace, qu'une pudeur mal dirigée, en un mot qu'une mode.

Les parens quelquefois arrangent eux-mêmes le mariage de leurs enfans, & préviennent leur vœu ; ils leur propoſent l'établiſſement, & ſans employer aucun moyen de violence, ceux-ci y donnent leur conſentement. Dès que les futurs époux ſe ſont donnés mutuellement leur parole, le mariage eſt arrêté, on y met la dernière main, ſans d'autre cérémonie que celle de les unir & de les établir en ménage.

On voit rarement un couſin épouſer

ſa couſine ; des enfans élevés enſemble dans une même famille, & qui ont quelque degré de parenté, ne s'uniſſent preſque jamais par le mariage. Cependant il arrive quelquefois qu'un homme épouſe les deux ſœurs, ou même la mère & la fille en même temps. Ces exemples ſont rares à la vérité, & ſont hautement condamnés, comme annonçant un libertinage pouſſé à l'excès.

La Polygamie n'eſt pas commune au Groenland, quoiqu'elle y ſoit tolérée ; ſur vingt hommes, on en trouve à peine un qui ſoit Polygame. Bien loin, néanmoins, qu'un homme ſoit blâmé d'avoir pluſieurs femmes, il ſe fait au contraire honneur d'avoir de quoi les entretenir honnêtement. Comme le plus grand déshonneur d'un Groenlandois conſiſte à n'avoir pas d'enfans, ou du moins un fils qui puiſſe devenir le ſoutien de ſa vieilleſſe, celui qui eſt aſſez riche pour en nourrir un grand nombre, a le droit d'avoir pluſieurs femmes pour multiplier plus facilement ſa race ; mais il ne ſeroit

pas exempt de blâme, ſi la multiplicité des femmes n'étoit pour lui que le moyen de ſatisfaire ſon incontinence. Il ne doit avoir en vue que de ſe reproduire, & laiſſer une poſtérité nombreuſe. On regarde la Polygamie comme un abus condamnable, lorſqu'un homme qui a à peine de quoi entretenir une femme, en épouſe pluſieurs. *Eggede*, fait à ce ſujet une ſingulière réflexion : *Avant l'arrivée des Miſſionnaires*, dit-il, *les femmes ne connoiſſoient pas la jalouſie ; mais, depuis qu'elles ont appris que le Chriſtianiſme prohiboit la Polygamie, elles ne ſupportent pas auſſi facilement l'infidélité de leurs maris.* En général néanmoins, la fidélité conjugale eſt peu bleſſée chez ce peuple ſimple, dont la bonhommie fait le fond du caractère. La plus grande paix règne dans les ménages des Groenlandois ; rarement on y entend ces vives querelles qui ſcandaliſent la ſociété ; rarement les maris ſe portent à battre leurs femmes, & les pères leurs enfans. On n'y connoît

pas le ſerment du mariage, & encore moins les mariages indiſſolubles. Lorſque le mari n'a pas d'enfans, ou qu'il eſt mécontent de ſa femme, il lui lance un regard ſévère; auſſitôt elle ſort de la maiſon, & n'y revient que pluſieurs jours après; elle comprend ce que ce regard ſignifie, elle fait ſon paquet & ſe retire chez ſes amis, où elle vit d'une manière irréprochable. Par cette circonſpection, elle cherche à rejeter ſur ſon époux, tout l'odieux de cette ſéparation. Quelquefois c'eſt la femme elle-même qui rompt les liens du mariage, lorſqu'elle ne peut pas vivre en paix avec les autres femmes qui ſont dans la maiſon de ſon mari; cela arrive ſur-tout, lorſque la belle-mère, abuſant de ſon ancienneté, exige que la belle-fille lui ſerve de domeſtique, & lorſqu'elle la traite avec trop de rigueur & de hauteur. Dans le cas où la femme ſe ſépare, ſes enfans la ſuivent, & ne reviennent pas même après la mort de leur mère, dans la

maiſon paternelle, pour ſervir de ſoutien de vieilleſſe à leur père. Cette coutume eſt un puiſſant motif pour les deux époux, de vivre en paix, & de ne point s'expoſer, par de mauvais procédés, à une ſéparation honteuſe; auſſi voit-on très-peu de divorces.

Très-ſouvent le mari, déſeſpéré, n'a pas plutôt abandonné ſon épouſe, qu'il va ſe cacher dans un déſert, & qu'il fuit à jamais la ſociété. Il cherche une tanière au pied d'un rocher, & y vit du produit de ſa chaſſe; quelquefois, s'abandonnant tout-à-fait au déſeſpoir, & devenant abſolument pervers, il détrouſſe les paſſans, & vit de brigandage. Ces Sauvages errans ſont pour l'ordinaire des jeunes gens mariés ſans réflexion, qui ſe ſont repentis bientôt d'un choix trop précipité. On remarque au Groenland, que les époux qui s'uniſſent dans un âge avancé, s'en aiment davantage.

Immédiatement après la mort de ſon épouſe, le Groenlandois penſe à la

remplacer ; quelques jours après l'avoir fait enterrer, il étale ſes richeſſes à la vue de tous ſes voiſins ; il affecte de ſe montrer lui-même plus qu'à l'ordinaire, il fait parade de ſes enfans ; ſa maiſon eſt ouverte ; il expoſe ſa proviſion de poiſſon, ſon équipage de pêche & de chaſſe, en un mot tout ce qu'il poſſède. Loin de faire des préparatifs de deuil, il paroît faire les apprêts d'un ſecond mariage. Il ne vole cependant jamais en ſecondes noces qu'après l'année révolue de ſon veuvage, à moins qu'il n'ait des petits enfans dont quelqu'un de ſes proches parens ne puiſſe prendre ſoin. Lorſque le Groenlandois a plus d'une épouſe, la ſeconde en rang, prend la place de la morte, & devient la première femme. Cette promotion de la ſeconde épouſe, ſe fait de ſa part, avec toutes les marques de la plus profonde triſteſſe ; mais on n'eſt pas la dupe de ces dehors affectés, & cette répugnance n'eſt que feinte : elle conduit le convoi funèbre de ſa compagne, & elle en

dirige tous les apprêts ; elle se répand en larmes, & ses sanglots sont poussés avec d'autant plus de force, qu'elle a moins de raison d'être affligée. Elle montre plus de tendresse aux enfans du premier lit qu'aux siens propres ; elle les plaint de se trouver privés de leur mère ; elle leur prodigue ses caresses, & leur promet plus de soins, de douceurs & d'attentions qu'ils n'en ont éprouvé jusque-là. On ne sauroit se faire une idée juste de l'astuce & de l'adresse avec laquelle les femmes sauvages se comportent dans cette occasion.

Les Groenlandoises ne sont pas très-fécondes ; rarement elles mettent au monde plus de trois enfans ; mais jamais elles ne passent six ; elles sont ordinairement deux ou trois ans avant de redevenir enceintes. Lorsque les femmes du Groenland entendent parler de la fécondité de celles des autres pays, elles s'en moquent, & les comparent à leurs chiens. Rarement elles accouchent de deux jumeaux ; plus rarement

encore elles meurent en couches. Peu de momens avant & après leur délivrance, elles s'occupent des ſoins & des travaux du ménage comme à l'ordinaire; un jour leur ſuffit pour mettre un enfant au monde, & pour être relevées. Le nouveau né reçoit le nom de ſon grand père ou de ſon ayeule, ou celui du dernier plus proche parent mort; ce nom eſt ordinairement celui d'un animal, d'une arme de chaſſe, d'un outil de pêche, ou de quelqu'une des parties du corps. Il arriveroit ſouvent que ce nom auroit une ſignification indécente, ſi leur langue & la ſimplicité de leurs mœurs attachoient un ſens indécent à certaines parties du corps, que la nature a formées comme les autres, pour concourir à la perfection du tout, & pour l'utilité réelle de l'homme. Lorſque quelqu'un porte le nom d'un parent ou d'un ami qui lui eſt cher & qui vient à mourir, il change de nom pour un temps, afin de ne pas irriter la douleur d'une perte qui lui eſt ſi

ſenſible. Les Groenlandois peuvent avoir plusieurs noms ; une belle action, un ſervice conſidérable, leur acquièrent un ſurnom honorable ; une mauvaiſe action, un crime public, leur en acquièrent un d'infamie. Souvent ils font de la difficulté de dire leur nom à un étranger, parce qu'ils craignent d'être obligés de rougir par modeſtie, ou de ſe couvrir de honte.

Les Groenlandois aiment tendrement leurs enfans ; les mères les portent toujours par-tout où elles vont ; &, quelque travail qu'elles faſſent, elles portent cet agréable fardeau ſur leurs épaules, de la façon la plus commode pour elles & pour ces petits innocens. Les enfans ne ſont ſevrés qu'à l'âge de trois ou quatre ans, parce que ce pays ne donne pas une nourriture aſſez légère, qui puiſſe être analogue aux eſtomacs foibles de ces petites créatures. Un enfant court le plus grand riſque de périr, lorſqu'on eſt obligé de le ſevrer de trop bonne heure.

On élève les enfans ſans aucune contrainte & ſans aucune eſpèce de châtiment ; on n'a pas beſoin d'être ſévère à leur égard, car ils ſont doux & paiſibles comme des agneaux ; la ſévérité d'ailleurs ſeroit en pure perte à leur égard, car on les tueroit plutôt que de leur faire faire quelque choſe contre leur gré ; ſi l'on n'a pu les y engager par des careſſes, leur réponſe alors eſt laconique, mais déciſive ; *je ne veux pas :* on ne fait pas attention à ce qu'elle renferme de malhonnête ; on attend que l'âge ait un peu développé la raiſon, & que l'enfant comprenne de lui-même l'obligation où il eſt d'obéir à ſes parens, & de leur répondre avec le reſpect qu'il doit à ceux qui lui ont donné le jour. Cette patience à l'égard des enfans, concilie aux pères, dans la vieilleſſe, l'amour, le reſpect & le dévouement le plus entier ; & peut-être les mœurs de ce peuple, ſous ce rapport, ſont-elles un reproche pour celles des peuples qui ſe vantent d'être

les mieux policés. Chez les peuples où la première éducation ſe fait par la force, par les punitions & par la ſévérité la plus outrée, où l'on fait tout apprendre aux enfans, avant que leur intelligence ſoit aſſez développée pour retirer quelque fruit des exercices auxquels on les aſſujettit contre le vœu de la nature, où l'on plie le corps à la forme de l'habit, qui lui-même eſt aſſujetti aux modes les plus bizarres; où l'on commence par inſpirer aux enfans un dégoût faſtidieux pour des choſes qu'ils devroient aimer avec ardeur; où toutes les douceurs de la nature leur ſont interdites, pendant que tout ce qu'elle a de nuiſible & de pernicieux ſe multiplie pour eux par l'éducation même, chez ces peuples, les enfans devenus hommes, ſont néceſſairement inſupportables, adonnés aux plaiſirs, diſſipateurs, diſſipés, ingrats, rudes & vindicatifs; ils doivent manquer ordinairement de ce degré de bonté dans le caractère, qu'une mauvaiſe éducation

a extirpée & étouffée au moment où elle alloit prendre racine dans leur cœur. Les Groenlandois au contraire proportionnent l'âge, l'éducation qu'ils donnent à leurs enfans; ils proportionnent le travail à leurs forces, & ils ont la douce ſatisfaction de s'en voir tendrement aimés & obéis avec la plus exacte ponctualité, lorſque leur raiſon eſt entièrement développée. Rarement découvre-t-on en eux une inclination décidée au vice; ils ſont francs à l'égard de leurs parens, & ils ſont dociles, parce que ceux-ci les traitent en vrais amis.

Auſſitôt qu'un enfant peut faire uſage de ſes pieds & de ſes mains, le père lui donne un arc & des flêches; on le voit alors s'exercer continuellement à ſe ſervir avec adreſſe de cette arme : on lui apprend auſſi à jeter des pierres, & on place à cet effet un but ſur la côte; peu de temps après, on lui fait préſent d'un couteau, qui, dans les commencemens, ne lui ſert que

d'amuſement; mais il apprend inſenſiblement à en faire l'uſage convenable. Dès qu'il eſt parvenu à ſa dixième année, le père lui donne un *Kajak ;* c'eſt avec ce petit batelet qu'il va ſeul faire les premiers exercices de pêche & de chaſſe; il commence alors à affronter les plus grands dangers de la mer. A ſeize ou dix-ſept ans, il ſuit ſon père à la chaſſe des Phoques; le premier animal qu'il tue eſt deſtiné pour un feſtin auquel toute la parenté & tout le voiſinage ſont invités. Le jeune homme raconte aux convives tout le détail de ſon combat avec le monſtre, & de quelle manière il eſt parvenu à le terraſſer; ceux-ci ne manquent pas de faire ſon éloge dans les termes les plus pompeux, de vanter le mets qu'il leur donne, & qui a été le prix de ſa valeur. Ce jour de fête eſt pour lui un vrai triomphe. Dès ce moment, on penſe à lui chercher une épouſe. Lorſqu'un jeune Groenlandois n'eſt pas heureux dans ſes premières chaſſes, & ſur-tout lorſqu'il n'y donne

aucune preuve de valeur & d'adreſſe, il tombe dans le mépris de ſes camarades; il ne lui reſte d'autre parti à prendre, que de ſe réduire à la condition des femmes. Il eſt contraint alors d'aller avec elles pêcher des Moules, des Coquillages, du Hareng, & de vivre de ces alimens. Il eſt des jeunes gens qui ne parviennent jamais à acquérir la capacité requiſe pour la grande pêche; ceux-ci ſont preſque toujours obligés de ſe louer en qualité de domeſtiques, & de ſe réduire à faire dans les ménages le ſervice des femmes. A vingt ans, le Groenlandois doit être en état de faire lui-même ſon *Kajak* & tout ſon équipage de pêche; alors il travaille avec ſes propres outils, & pour ſon compte; c'eſt alors auſſi qu'il commence à penſer à s'établir: en prenant une femme; s'il eſt l'aîné, il ne quitte pas la maiſon paternelle, & ſa mère conſerve toujours la direction du ménage.

L'éducation des filles eſt encore moins

gênée que celle des garçons; elles ne font rien dans le ménage avant qu'elles aient atteint la quatorzième année; elles paſſent tout leur temps juſqu'alors, à faire la converſation avec leurs compagnes, à chanter & à danſer; quelquefois elles vont chercher de l'eau. A quinze ans, elles commencent à avoir ſoin d'un enfant au maillot, à apprêter à manger, à préparer les peaux des Phoques, à ramer ſur les Kajaks, & à ſervir d'aides pour la conſtruction des huttes.

Le père de famille ne ſe mêle que de la chaſſe & de la pêche; une fois ſorti pour l'une ou pour l'autre, il ne s'inquiète plus du ménage; il met même au-deſſous de lui de traîner dans ſa hutte le gibier ou le poiſſon qu'il a pris. Les femmes ſont chargées de tout le détail; ce ſont elles qui font les ſouliers & qui couſent les habits; elles n'ont pour tout outil, qu'un couteau qui a la forme d'une ſerpe, & quelques autres outils tranchans, moins

courbes. Elles ont auſſi un poliſſoir d'os de Baleine, un dez à coudre, & deux ou trois aiguilles. Elles font le métier des maçons, & les hommes celui des charpentiers dans la bâtiſſe des maiſons; ceux-ci ne ſont pas touchés de les voir courbées ſous des groſſes pierres qu'elles portent ſur leurs épaules.

Les Groenlandois ſupportent la faim avec une patience & une réſignation dont il n'y a pas d'exemple. Lorſque toutes les proviſions ſont conſommées, & que tout eſt mangé juſqu'aux ſouliers, un ménage entier prend la réſolution d'attendre la mort avec patience, & tous les individus ſe promettent de mourir enſemble. Ces miſérables ne paroiſſent ſenſibles alors qu'aux ſouffrances de leurs petits enfans : cependant il eſt encore des reſſources pour ces malheureux indigens; & dans cette calamité, il eſt des Groenlandois qui ont pitié de leurs ſemblables. Un ménage où il n'y a pas d'enfans, s'empreſſe de retirer deux ou trois orphelins & de

les nourrir. La femme ſe charge d'une fille qui a perdu ſes père & mère, ou même d'une veuve. Les adoptés ſont obligés de ſervir au profit de ceux qui les ont retirés ; mais auſſi ils ont la liberté de renoncer à l'adoption, & de ſe retirer par-tout où ils veulent. Un maître ne frappe jamais ſes domeſtiques; s'il ſe portoit à cette extrémité vis-à-vis d'une fille, il ſe déshonoreroit.

En général, les femmes ne ſont heureuſes au Groenland, qu'avant leur mariage ; & auſſi long-temps qu'elles reſtent dans la maiſon paternelle, elles y ſont traitées avec beaucoup de douceur. Depuis leur vingtième année juſqu'à leur mort, leur vie n'eſt qu'un enchaînement de travail, de peines & de miſère. Auſſitôt après la mort du père, les filles ſont obligées de ſortir de la maiſon, & d'aller gagner leur vie en ſervant dans une famille étrangère. Elles gagnent uniquement de quoi ſe ſubſtanter, mais elles doivent pourvoir

comme

comme elles peuvent à leurs habillemens. Si elles n'ont rien d'agréable dans leur tournure, ſi elles paroiſſent peu propres ou peu habiles au travail, perſonne n'en veut, & elles vivent ſeules comme elles peuvent. Si elles ſe marient, elles courent le danger d'être répudiées, ſur-tout ſi elles ne donnent pas d'enfans à leur mari. Dans ce cas, elles perdent l'eſtime publique, & n'ont que la cruelle alternative de ſe mettre en ſervice, ou de ſe livrer à la débauche; il ne leur reſte pas d'autre moyen de gagner leur vie. Si elles épouſent un vieillard, elles doivent ſouffrir toutes ſes impatiences & ſa mauvaiſe humeur; elles ont de plus, à ſouffrir les querelles continuelles d'une belle-mère. Si le mari meurt, la veuve n'hérite de rien; elle reprend ſimplement les habits qu'elle a apportés lors de ſon mariage, & elle reſte chargée de ſes enfans. Si cependant elle a un fils, ſon ſort change, & elle eſt mille fois plus heureuſe pendant ſon veuvage,

qu'elle ne l'a été pendant le vivant de ſon mari. Si une femme vieillit ſans avoir eu des enfans, elle eſt encore plus miſérable; toute ſa reſſource eſt de faire le métier de Sorcière; mais ce métier eſt, comme je l'ai dit, le plus dangereux de tous; elle eſt continuellement expoſée à être lapidée ou aſſaſſinée par quelqu'un qui la ſuſpecte de l'avoir enſorcelé. Souvent une vieille femme, à charge à elle-même, & délaiſſée par la ſociété, prend la fatale réſolution de s'enterrer vivante, ou de ſe noyer.

Malgré toutes ces cruelles viciſſitudes, auxquelles les Groenlandoiſes ſont aſſujetties, elles vivent en général plus long-temps que les hommes. Ceux-ci ſont continuellement expoſés à toute l'intempérie du climat; ils paſſent plus de la moitié de leur vie ſur mer, dans l'eau, dans la neige & au milieu des glaces; toujours travaillant & cherchant à échapper aux dangers continuels de cet élément redoutable; toujours

placés entre la faim & le travail d'une digeſtion pénible ; ne mangeant qu'une fois dans les vingt-quatre heures, mais ſurchargeant alors leur eſtomac d'alimens les plus faſtidieux, & les avalant avec une précipitation plus nuiſible à la ſanté, que l'abſtinence immodérée. Rarement ces hommes paſſent la cinquantième année ; auſſi ſont-ils bien moins nombreux que les femmes. Cette raiſon peut ſeule juſtifier la Polygamie chez ce peuple, & même la rendre néceſſaire à un certain point. Les femmes parviennent ſouvent à quatre-vingts ans & plus ; mais elles paient bien cher ce privilége de la nature, & elles ſe livrent, pour gagner leur vie dans cet âge avancé, à toutes ſortes de ſuperſtitions qui les rendent mépriſables ; l'enfance de la vieilleſſe chez les Groenlandois, eſt bien plus triſte que chez les autres peuples.

Les Groenlandois ſont paiſibles dans leurs ménages ; ils y ſont propres, autant que peut le comporter l'état d'un peuple

qui nage presque toujours dans l'huile de poisson & dans le sang des Chiens de mer. On n'entend presque jamais de bruit dans une hutte qui souvent renferme un bon nombre de personnes, parentes quelquefois au quatrième ou cinquième degré, quelquefois la plupart étrangères les unes aux autres. Dès qu'un Groenlandois s'apperçoit qu'on lui fait mauvaise mine dans la maison qu'il habite, ou que même il en a le plus petit soupçon, son parti est pris sur-le-champ. Il fait son paquet sans mot dire, sans montrer même de l'humeur, & il sort pour aller chercher une autre retraite; mais il quitte en ami; & bien loin de conserver le plus petit ressentiment, il part dans la disposition de rendre service à ceux dont il se sépare, si l'occasion s'en présente. Les Groenlandois sont toujours prêts à soulager leurs frères, & à partager leur travail; ils sont toujours disposés à offrir une partie de leur capture & de leur pêche à ceux qui n'ont pu s'en

procurer, & jamais ils ne ſe font demander ce ſervice important. La largeſſe prévient la mendicité dans ce pays, le plus pauvre qu'on puiſſe ſe figurer. Sans cette charité prévenante, la plupart des Groenlandois périroit de faim avant d'arriver au terme de la chaſſe ou de la pêche, qui eſt ſouvent éloigné de pluſieurs milles du lieu de leur habitation, dans un pays dénué de toute reſſource.

Les Groenlandois ſe viſitent pendant l'hiver; ils viennent les uns chez les autres, quelquefois de très-loin. Les nouveaux venus portent toujours des préſens à ceux chez leſquels ils viennent loger; ils ſont reçus & introduits avec beaucoup de joie; on s'empreſſe de décharger leurs batelets, & de les retirer de la mer pour les mettre à terre. Ces préſens conſiſtent en proviſions de bouche, & en quelques habits de peau de Phoque; chacun s'empreſſe auſſi de recevoir des hôtes, pour recevoir leurs préſens. La première entrevue ſe paſſe dans un profond ſilence; le maître

de la maiſon le rompt le premier, & invite ſes hôtes à quitter les habits de mer, & à les ſuſpendre auprès de la lampe pour les ſécher; en attendant, il offre des vêtemens ſecs & des peaux en troc; il cède la place d'honneur, & la converſation s'entame de la manière la plus affectueuſe; elle s'ouvre toujours ſur la chaſſe & ſur la pêche; chacun raconte avec gravité ſes hauts faits. Les femmes, ſéparées dans un coin, s'entretiennent en particulier des parens & des amis qu'elles ont perdus. Cette converſation eſt triſte, interrompue par des gémiſſemens, des pleurs & des hurlemens. Ces grimaces & ces petites comédies ſeroient très-divertiſſantes pour un ſpectateur Européen. On préſente bientôt la boîte à tabac; chacun la prend à ſon tour, & y mettant le nez dedans, il en prend autant qu'il veut, ſans y toucher avec ſes doigts graiſſeux & huileux. Cette tabatière eſt de corne de Renne, doublée d'étain ou de cuivre. Le repas ſe

prépare, & on invite les étrangers à s'aſſeoir par terre autour des plats qu'on a ſervis; ceux-ci affectent de l'indifférence, & ſe font beaucoup prier; ils ont la vaine gloire de ne paſſer ni pour pauvres, ni pour affamés; trois ou quatre plats font tout le ſervice dans ces occaſions, mais on les porte juſqu'à dix ou douze les jours de feſtin. Tous les mets des Groenlandois conſiſtent en Hareng ſalé, chair de Chien de mer, ſalée & séchée, ou cuite à l'eau; du *Mitriak :* c'eſt de la même chair à moitié pourrie; elle eſt le gibier des Groenlandois; des *Vrillocks* cuits à l'eau; de la queue de Baleine jeune, c'eſt le plus ſucculent de tous leurs mets; du Saumon deſſéché, de la viande de Renne, des Mûres ſauvages trempées dans le ſang de Renne ou dans l'huile de Baleine : ce fruit eſt très-rare, & par là même très-précieux; il n'y a que les Groenlandois de la première claſſe, c'eſt-à-dire les plus riches, qui en font ſervir dans

les jours de gala. On reste très-long-temps à table; la conversation roule toujours sur la chasse des Phoques; chacun y fait parade de son habileté; & comme le dîner sert de souper, il arrive toujours qu'on s'endort à table, dans les grands festins, & qu'on ne s'éveille que pour aller achever de passer la nuit dans son coin.

La langue des Groenlandois, très-pauvre, comme celle de presque tous les Sauvages, a beaucoup d'articulations aiguës & perçantes, dont l'inflexion détermine le sens. Aussi, lorsqu'un Groenlandois raconte la prise d'un Phoque qui lui a donné beaucoup de peine, & qui s'est défendu long-temps, il ajoute à ses expressions une démonstration active, en se servant de ses deux bras pour représenter l'attaque & la défense; son bras droit représente le vainqueur, & son bras gauche l'animal vaincu. Ce récit est une vraie pantomime assez comique. La contenance des enfans présens au récit de

quelque combat important, eſt des plus ſingulière, la crainte & l'eſpérance ſe peignent tour-à-tour dans leurs yeux; ils exécutent en leur particulier tous les geſtes de l'Orateur; & on diroit, à les voir, qu'ils ſont eux-mêmes aux priſes avec l'animal.

Un Européen qui veut ſe faire entendre d'un Groenlandois, doit toujours lui parler par des comparaiſons tirées des choſes qui ſont familières au Sauvage; il doit chercher à lui faire comprendre l'analogie qu'il y a entre les objets qu'il a ſous les yeux, ou qu'il connoît parfaitement, & les objets étrangers ſur leſquels il veut l'inſtruire. Les Groenlandois admirent tout ce qu'on leur raconte de l'Europe; ils montrent dans le premier moment, le plus grand deſir d'habiter un pays dont on leur raconte tant de merveilles, & ſur-tout dont on leur peint l'abondance & la fertilité. Mais, lorſqu'on leur dit que le tonnerre y gronde quelquefois, que la foudre y tombe de temps en

temps, & ſur-tout qu'il n'y a point de Phoques, ce deſir s'évanouit auſſitôt, & ſe change en répugnance ; ils regardent l'Europe comme un pays maudit du ciel & de la mer. Ils entendent parler avec plaiſir de la Divinité, mais il ne faut leur rien dire qui ſoit contraire à leurs ſuperſtitions. Les Groenlandois ſont auſſi jaloux que tout autre peuple, des préjugés religieux ; cependant, ils n'ont pas la manie de les étendre & de les faire adopter par d'autres.

Le commerce n'eſt chez eux qu'un échange des choſes ſuperflues avec des choſes dont ils manquent ; mais à cet égard, ils ſont auſſi minutieux & auſſi inconſtans que les enfans ; ils n'ont aucune connoiſſance du prix intrinſèque des effets qu'ils trafiquent. Tout ce qui eſt nouveau a un attrait inſurmontable pour les Groenlandois ; ils troquent juſqu'à vingt fois dans un jour les objets pour leſquels ils ont montré le goût le plus décidé, lorſqu'on leur en offre qu'ils n'ont pas encore vus ; ils perdent

toujours à ces trocs de pure fantaiſie ; ils préfèrent une bagatelle à un inſtrument qui peut leur être de la plus grande utilité, ſi cette bagatelle, qui n'eſt d'aucun uſage, leur plaît. Ces Sauvages reſſemblent aſſez à nos femmes du meilleur ton ; ils ne connoiſſent pas le jeu, à la vérité, mais, comme elles, ils ſe font un plaiſir de tromper les étrangers, ou même de les voler lorſqu'ils peuvent ; ils paroiſſent croire que ces ſupercheries ſont permiſes.

Le gros du commerce ſe fait, au Groenland, dans une Foire à laquelle le peuple ſe trouve exactement ; elle ſe tient, pendant l'hiver, au temps de la fête du Soleil, dont je parlerai. Les Groenlandois ſe rendent à cette fête comme à un Pélerinage, ils y étalent leurs marchandiſes, & les échangent contre les effets dont ils peuvent avoir beſoin. Les habitans de la partie méridionale n'ont pas de Baleines ; ceux de la côte occidentale, n'ont point de bois. Il part des navires de la pointe

méridionale, & quelquefois même des Isles orientales, pour se rendre à la baie de *Disco* qui est à trois ou quatre cents lieues de ces pays. C'est là où ces Sauvages font leur provision tous les ans, de bois, de poterie & de marbre bâtard; ils donnent en échange, des cornes des dents de Poisson. Ces navires sont chargés aussi de fanons, de côtes de Baleines, de boyaux, & de queues de Poissons. Cette sorte de commerce se fait tout entier entre les différentes hordes des Sauvages Groenlandois. Les Groenlandois qui partent pour le Pélerinage de la fête du Soleil, emmènent tout leur ménage, & emportent toutes leurs richesses. Soit inconstance, soit curiosité, soit indifférence pour les lieux particuliers qu'ils habitent, ils sont si accoutumés à la vie errante, que, lorsqu'ils ne peuvent pas s'arranger sur-le-champ en un lieu, ils partent subitement pour en chercher un autre; il s'écoule souvent des années avant qu'ils soient de retour dans leur

lieu natal. S'ils ſont ſurpris quelque part par l'hiver, ils bâtiſſent à la hâte une cabane, & y hivernent ſans le plus petit ſouci, pourvu qu'ils croient avoir des proviſions ſuffiſantes; ils choiſiſſent de préférence le voiſinage d'un établiſſement Danois. La terre & la mer ſont leur propriété par-tout; & comme ils changent très-ſouvent de demeure, ils ſont toujours aſſurés de trouver des connoiſſances & des amis par-tout.

Le commerce des peaux de Renard & de Chien marin, & particulièrement celui de l'huile de Poiſſon, a lieu entre les Sauvages du Groenland & les Européens; c'eſt pour cette branche de commerce uniquement, que ceux-ci y ont établi divers Comptoirs. Jamais les Groenlandois ne reçoivent des eſpèces en paiement; la monnoie & le métal ne ſont chez eux d'aucune valeur. Il leur eſt égal d'avoir un collier d'or ou de cuivre; des oreillettes de verre ont pour eux la même valeur que les diamans. Ils n'eſtiment les brillans

d'Europe, que parce qu'ils luifent ; & ils s'embarraffent fort peu fi ce luifant eft beau, s'il eft durable & folide. Plus d'une fois on a vu les Groenlandois donner une guinée ou une piaftre d'Efpagne, qu'ils avoient volée à quelque étranger, pour deux charges de poudre, ou pour deux onces de tabac. Moins avides d'or, qu'ardens à fe procurer du fer, ils s'occupent d'abord à troquer leurs marchandifes contre des outils de ce métal. Ils cherchent à fe pourvoir de harpons, de couteaux, de fcies, de cifeaux & d'aiguilles ; ils recherchent les groffes toiles peintes & les groffes mouffelines ; du gros drap, des bonnets & des bas de laine ; des mouchoirs, des boîtes, des feaux de bois, des tonneaux, des affiettes d'étain, des chauderons de cuivre, des miroirs, des peignes, des rubans, des joujoux d'enfant, & d'autres bagatelles femblables. Ils achètent auffi volontiers des fufils, de la poudre & du plomb, mais ces effets ne leur font pas de première

utilité, & ils y perdent confidérablement en les revendant. Le tabac en poudre fert d'une efpèce de monnoie pour faciliter les échanges ; ils donnent des chofes de prix pour un certain nombre de prifes de tabac qu'ils déterminent. Leurs tailleurs & leurs cordonniers fe contentent de cette monnoie pour leur paiement. On les voit donner quelques poignées de beau duvet, des œufs & des oifeaux, ou même du Poiffon, pour quelque once de tabac. Le Groendois vendra fes habits & tout ce qu'il a, aux rifques même de mourir de faim avec toute fa famille, pour fe procurer du tabac ; il eft auffi cher chez ces Sauvages, que la poudre d'or chez les Européens. Cependant, cette poudre eft auffi pernicieufe aux Groenlandois, que les liqueurs fortes aux autres peuples ; c'eft-à-dire, qu'ils font auffi difpofés à fe rendre malheureux, pour fe procurer du tabac, que les peuples de l'Europe le font ordinairement en s'adonnant à la boiffon.

Malgré leur flegme & leur tristesse, les Groenlandois ont leurs fêtes & leurs danses nationales. Leur grande fête annuelle est celle du Soleil; ce peuple la célèbre au solstice d'hiver, pour honorer la mémoire de cet astre bienfaisant, qui, revenant lentement de sa grande course, ramène avec lui la saison de la chasse & de la pêche. Ce qu'il y a de bien singulier en ceci, c'est que les Groenlandois aient choisi le temps le moins propre, ce semble, pour honorer l'astre du jour qui se dérobe à eux pendant plusieurs semaines consécutives. C'est au milieu des ténèbres de leurs longues nuits, c'est lorsque le froid se fait sentir chez eux avec toute sa rigueur; c'est lorsque la nature, couverte de deuil, inspire l'effroi & la terreur; c'est enfin au moment même où tout semble annoncer le retour très-prochain du cahos, que ce peuple se livre à l'alégresse, & célèbre le retour prochain de la lumière & du bonheur. Les Groenlandois alors sortent de leurs

tanières,

tanières, ſe viſitent mutuellement, s'excitent à la joie, font des repas; & oubliant pour ainſi dire la rigueur de la ſaiſon, ces Sauvages, au milieu de la plus épaiſſe & de la plus longue obſcurité, éclairés de leurs lampes ſépulchrales, font le feſtin le plus ſomptueux de l'année. Lorſque les convives ont mangé juſqu'à s'incommoder, & qu'ils ſentent le preſſant beſoin de faire de l'exercice pour digérer les groſſiers alimens dont ils ont ſurchargé leur eſtomac, ils ſe lèvent de table, & le bal commence. Les Groenlandois n'ont pour tout inſtrument qu'un tambour; c'eſt un cercle de Baleine ou de bois, qui n'a que deux pouces de largeur; il eſt de forme ovale, il eſt recouvert d'une peau très-fine, mais très-forte : c'eſt ordinairement la peau d'une langue de Baleine, qui eſt ſuſceptible d'une forte tenſion. Ce tambour a un pied & demi de diamètre, d'une pointe de l'ovale à l'autre; on le tient de la main gauche par une poignée fixée à l'un de ſes côtés; on le bat avec

une baguette, de la main droite. Celui qui le tient, fait un ſaut à chaque coup de baguette, ſans bouger de place; il marque la cadence par des geſtes de tête, & ſon corps eſt continuellement en activité; il joint à cet exercice pénible, le chant des hymnes à l'honneur de la pêche des Phoques, des actions héroïques de ſes compatriotes, de la bravoure & des hauts faits de ſes ancêtres, & du retour du ſoleil ſur l'horizon. L'Aſſemblée chante à grand chœur, & répète les ſtrophes du muſicien. En danſant pêle-mêle des ballets ſymmétriſés par la ſimple nature, le refrein du grand chœur eſt celui-ci : *Amna Ajak, Ajak ... ak ... ak !* Il n'eſt guère poſſible que le même muſicien puiſſe tenir plus d'un quart d'heure, la peine qu'il ſe donne eſt inconcevable ; au bout de ce temps, épuiſé, enroué, & tombant de laſſitude, un ſecond ſe préſente, & le ſecond acte commence. Les autres actes ſe ſuccèdent auſſi rapidement, & s'exécutent avec la même force, juſqu'à ce

qu'enfin tous les acteurs, écumans & dégoûtans de ſueur, ne peuvent plus ſe ſoutenir, & vont ſe coucher chacun de leur côté. On ne ſe relève que pour ſe mettre à table & ſouper; car, toute la journée s'eſt paſſée à dormir. Après le ſouper, qui eſt long, & auquel on mange avec excès comme à dîner, la muſique & le bal commencent. Cette fête continue pluſieurs jours de ſuite, & les convives ne ſe ſéparent, que lorſqu'ils ont entièrement conſommé toutes les proviſions de bouche, ou que, n'ayant plus de forces, ils ſuccombent à la fatigue, & ne ſont plus en état de ſe ſoutenir : ils perdent ordinairement leur voix, & ne la recouvrent qu'après pluſieurs jours de régime. Ce peuple a auſſi des jeux de paume; cette partie ſe fait au clair de la lune. Les joueurs ſe diviſent en deux bandes; un des joueurs jette la balle à l'un du parti oppoſé; c'eſt à qui la recevra & la renverra à ſon tour. Quelquefois on pouſſe la balle avec toute la force qu'on peut lui donner,

& c'eſt à qui courra plus fort pour la ſaiſir; le plus agile remporte la victoire.

La nature paroiſſant avoir condamné ce peuple au travail le plus rude & le plus pénible, elle lui a inſpiré auſſi le goût pour les exercices violens, afin de développer ſes forces, & l'endurcir à la peine. C'eſt ſans doute à cette fin que les Groenlandois s'exercent à une eſpèce de lutte qui a quelque trait de reſſemblance au combat du ceſte des anciens Grecs. Ces Sauvages s'attaquent deux à deux, & ſe combattent à grands coups de poing qu'ils ſe portent ſur l'échine, avec une violence qu'on diroit tenir de la colère la plus exaltée. Celui des deux champions qui réſiſte le plus long-temps à cette attaque dangereuſe, eſt le vainqueur, & acquiert une réputation de bravoure qui lui fait beaucoup d'honneur; mais il doit défier au combat ſon adverſaire après l'avoir terraſſé, & être toujours prêt à lui faire raiſon, jusqu'à ce que celui-ci déclare qu'il ne veut plus ſe battre,

& qu'il le reconnoît pour ſon vainqueur. Les Groenlandois s'exercent auſſi à faire des tours de force ſur la corde, & ne manquent pas de ſoupleſſe, de hardieſſe & d'agilité dans cet exercice.

Les Groenlandois ont une façon bien ſingulière de vider toutes leurs querelles. Lorſqu'un Sauvage ſe croit offenſé par un autre, il garde le ſilence, ne donne pas même à connoître ſon reſſentiment; il attend les jeux publics pour ſe venger & pour ſe faire rendre juſtice. Il prépare, en attendant, une ſatyre bien mordante contre ſon ennemi; lorſqu'elle eſt faite, il s'exerce à la chanter devant ſa famille, & particulièrement en préſence des femmes, juſqu'à ce qu'il ſoit parvenu à bien la ſavoir par cœur, & à en avoir meublé ſa mémoire. A l'ouverture des jeux, l'offenſé ſe préſente dans le cirque, défie ſon ennemi au combat du chant; il monte le premier ſur un banc, & chante ſon épigramme & ſes injures, qu'il a rendues auſſi piquantes qu'il lui

a été possible. Il est soutenu par toute sa parenté, qui répète à chaque vers le refrein ordinaire : *Amna Ajak !* l'Assemblée ne manque pas d'applaudir aux traits les plus mordans, en poussant des éclats de rire, dont la malignité est dirigée contre le misérable que le poète déchire à belles dents. Celui-ci, attaqué à l'improviste, & pris au dépourvu, monte cependant sur le banc à son tour, & repousse de son mieux les traits de son adversaire, en lui disant autant d'injures que sa mémoire & son imagination peuvent lui en fournir ; il improvise le mieux qu'il peut, & met quelquefois les rieurs de son côté. L'agresseur réplique, & ce combat d'insultes dure aussi long-temps que les champions se sentent assez de ressources pour le soutenir ; celui qui quitte la partie le premier, est censé vaincu. Les auditeurs prononcent sur cette affaire, & c'est toujours celui qui est resté maître du champ de bataille qui remporte la palme. Ces combats singuliers,

peu dangereux, comme l'on voit, finiſſent toujours par une reconciliation ſincère entre les deux athlètes; ils s'embraſſent, & ſe promettent d'oublier tout pour vivre déſormais dans la meilleure intelligence. Ces aſſemblées ſont ordinairement très-paiſibles ; elles ſont cependant troublées quelquefois par l'enlèvement forcé de quelque fille que quelqu'un de ces Sauvages veut épouſer, & qu'il n'a pu obtenir de bonne grace; celui-ci, aidé de ſes parens & de ſes amis, s'arrange d'avance pour enlever de force, & arracher du ſein de ſa famille l'objet qu'il aime & auquel il veut s'unir. Ces enlèvemens ont quelque rapport à celui des Sabines, & paroiſſent excuſables par le motif qui les dicte.

Ces aſſemblées ſont cependant, en général, une école de morale, & les ſatyres même qu'on y débite, ſont propres à inſpirer la vertu à ceux qui les entendent réciter, puiſqu'elles peignent le vice avec les plus fortes couleurs.

On y apprend à rendre à chacun ce qui lui eſt dû; on y condamne ſévèrement l'infidélité & le menſonge, ſur-tout l'adultère, ſuite ordinaire de ces deux vices infâmes. Ce qui rend ces leçons d'autant plus efficaces, c'eſt que la plus grande crainte d'un Groenlandois eſt celle de perdre ſon honneur & ſa réputation. Cette crainte eſt le frein le plus propre à contenir ſes paſſions; cette manière de ſe venger publiquement, coupe cours à toutes les vengeances particulières. Le Groenlandois cependant ne ſe les interdit pas abſolument, & il en eſt parmi eux qui conſervent le ſouvenir d'une offenſe juſqu'à la mort, & qui ſont aſſez diſſimulés pour ne faire ſoupçonner leur reſſentiment, qu'au moment de l'aſſouvir par une cruauté. Ces cas ſont rares, & il faut que l'offenſé ait reçu un dommage conſidérable dans la pêche, par ſon adverſaire, ou que, baſſement jaloux de la proſpérité de ſon voiſin, il ait la lâcheté de s'en venger en

l'assassinant ; mais aussi, il en est puni sur-le-champ, par l'exil perpétuel auquel il est obligé de se condamner.

Les Groenlandois forment une société où l'égalité la plus parfaite règne d'un bout de la vie à l'autre. Les seuls pères de famille y jouissent dans leur ménage seulement, d'une autorité éminente, mais toujours douce & supportable. La société ne reconnoît aucun chef, aucune assemblée de magnats qui exercent la souveraine puissance. Lorsque deux ou trois familles réunies vivent sous le même toit, il arrive souvent qu'un chef de ces familles s'est fait une grande réputation de sagesse & de bravoure ; dans ce cas, il est respecté & honoré comme le père commun de toute l'habitation ; on lui défère le droit de conseil, & une sorte d'intendance sur toute cette petite société : tous s'empressent de le prendre pour arbitre suprême dans leurs petits démêlés. Si quelqu'une de ces familles réunies dans la même habitation, se refuse aux

conſeils & aux avis du ſage vieillard, elle eſt obligée de prendre ſon parti à la fin de l'hiver, & d'aller chercher au loin une autre demeure. La ſeule punition que cette famille indocile encourt, c'eſt d'être dénoncée à l'aſſemblée prochaine des jeux publics, & d'y être chantée pour y recevoir le blâme que ſon opiniâtreté & ſon indocilité lui ont méritée. Le ſage vieillard n'a aucun ordre à donner, il n'a pour lui que la voie de la remontrance & de la perſuaſion; il occupe l'appartement d'honneur; ce réduit eſt le plus au nord; c'eſt cependant le plus commode, parce que l'air y pénètre le moins, & qu'il eſt le plus éloigné de l'entrée de la hutte.

Les Groenlandois n'ont point de loi poſitive; ils ſe gouvernent par des coutumes d'autant plus ſacrées, qu'elles ſont fondées ſur une eſpèce de droit naturel, & que les mœurs générales de cette nation ſauvage rendent preſque toujours inviolable. Voici ce que Crantz en rapporte d'après le témoignage

du Sieur Delager, Facteur d'un des établissemens Danois.

« Chaque Groenlandois va où il veut, » sans la plus petite contrainte ; il vit » à sa guise, & personne n'a rien à » lui dire. S'il trouve le lieu où il a » résolu d'aller s'établir, occupé par » d'autres, il pousse plus loin & va » chercher une demeure ailleurs, à » moins que les premiers occupans ne » l'invitent à rester avec eux, & qu'il » ne se rende à leur invitation. La pêche » & la chasse sont libres par-tout ; on » prend tout ce que l'on trouve & » par-tout où on le trouve, même dans » les filets d'un autre, pourvu que ceux-» ci soient surchargés, & qu'on ne coupe » ni la pêche ni la chasse des autres, » dans les lieux où ils l'ont commen-» cée : à cet égard, il n'y a pas de » propriété proprement dite particu-» lière, même à l'égard des étrangers. » Si ceux-ci forment des prétentions » hors d'usage, & qu'ils entreprennent » de faire valoir certains droits, selon

» les loix du commerce d'Europe, les
» habitans naturels du Groenland, loin
» d'entrer dans des discussions, aban-
» donneroient plutôt tout leur pays aux
» usurpateurs, & laisseroient à la ri-
» gueur du climat, & aux dangers innom-
» brables de leurs mers, le soin de
» les venger de cette injustice. Celui
» qui trouve du bois flottant sur les
» côtes, le retire, le porte sur la grève,
» l'y amoncelle, y met une pierre en
» signe de propriété, & il n'a pas à
» craindre que quelqu'un le lui vole,
» ou lui en dispute l'usage; ce bois lui
» appartient, & il peut en disposer
» comme il lui plaît, en quelque lieu
» qu'il l'ait pêché. Si quelque animal
» ou quelque poisson fuyant avec le
» harpon, ou la lance dans le corps,
» va mourir loin de l'endroit où il a
» été attaqué, celui qui le trouve mort
» ne peut pas se l'approprier, il appar-
» tient à celui qui l'a blessé: lorsqu'au
» contraire un Phoque coupe la corde
» du harpon qu'il emporte dans le corps,

» & s'échappe, celui qui l'achève ou
» le trouve mort, ſe l'approprie; il eſt
» obligé ſeulement de rendre le harpon
» au propriétaire. Lorſqu'on ſe met plu-
» ſieurs à chaſſer le même animal,
» on convient de le partager; mais
» celui qui l'atteint le premier, & lui
» met le couteau ſur le corps pour le
» dépecer, a de droit pour lui la tête
» & la queue, enſuite chacun coupe
» ce qu'il peut attrapper. Il n'en eſt pas
» ainſi de la priſe d'une Baleine; le
» ſimple ſpectateur a autant de droit
» que les Chaſſeurs, que le Harponneur
» même. Auſſi voit-on quelquefois plu-
» ſieurs centaines de Sauvages, grimpés
» ſur une Baleine, & acharnés à la
» dépecer avec une activité & un dé-
» ſordre étonnant; car chacun emporte
» ce qu'il peut en couper. Les accidens
» ſont inévitables; ces avides dépeceurs
» ſe donnent des coups de couteaux aux
» doigts, aux mains, aux jambes & aux
» pieds; mais, comme on eſt perſuadé
» que ce ſont des accidens inévitables

» & ſans malice, perſonne ne s'en » plaint, & les bleſſures ſont pour le » compte de ceux qui les reçoivent; » rarement elles ſont graves & dange- » reuſes. Une Renne, attaquée par » pluſieurs Sauvages à la fois, emporte » ſouvent pluſieurs flèches, avant de » tomber; elle appartient, lorſqu'elle » eſt terraſſée, à celui dont la flêche l'a » atteinte le plus près du cœur; les » autres ne reçoivent qu'une petite » portion de la proie qu'ils partagent » entre eux. Mais depuis que les Groen- » landois ſe ſont pourvus de fuſils, » & qu'ils s'en ſervent à la chaſſe, » il arrive fréquemment entre les Chaſ- » ſeurs, des conteſtations très-ſérieuſes » ſur la propriété de l'animal couché » par terre; car il eſt impoſſible que » chacun reconnoiſſe ſa balle, & tous » ont un égal droit à ſoutenir qu'ils » lui ont porté le coup mortel. L'uſage » des fuſils, parmi ces Sauvages, » y occaſionnera vraiſemblement des » malheurs bien plus grands que les

» contestations sur la propriété du gibier. Si quelque Sauvage tend un piége au Renard, & qu'il le perde de vue pendant quelque temps, le Renard trouvé pris à ce piége par un autre Sauvage qui auroit racommodé le piége, lui appartient. Celui qui prête son batelet, ou quelque autre instrument de pêche ou de chasse à un autre, n'a pas le droit d'exiger qu'on le lui rende en bon état comme il l'a prêté; tant pis pour lui s'il y a des réparations à faire, elles sont pour son compte. Celui qui troque quelque chose, & qui n'est pas content de son troc, peut le rompre & reprendre son effet sans indemnité. Celui qui vend à crédit, peut, après la mort de son débiteur, se présenter aux parens du défunt, & leur dénoncer sa créance; quelque temps après il se présente encore, & si on n'acquitte la dette, il reprend ses effets sans difficulté & les emporte, s'ils subsistent encore après le pillage

» des effets du mort. Ce pillage a » toujours lieu dans la maison mor- » tuaire, & s'exécute par les voisins » & les amis qui viennent de cette » façon, consoler la famille affligée. » Telles sont les mœurs privées & pu- » bliques de ces Sauvages; toutes im- » parfaites qu'elles sont, elles sont » sujettes à moins d'injustices que dans » les sociétés policées. Les Groenlandois » ne connoissent aucun des détours de » la chicane, ni aucun de ces piéges » usités qui alongent les procès, les » rendent interminables, & les font » finir trop ordinairement par des injus- » tices criantes, dont le plus foible est » toujours la victime. Si quelquefois » on a lieu de reprocher aux Groen- » landois quelque action qui ne s'ac- » corde pas avec les règles de la justice, » ils se contentent de répondre : *Je ne » sais qu'y faire ! c'est la coutume !* »



CHAPITRE

CHAPITRE XXIII.

STATURE, Conformation & Passions particulières des Groenlandois.

Les Groenlandois qui se disent naturels du pays, pour se distinguer des autres peuples qui les fréquentent & commercent avec eux, méprisent ces derniers, parce que, le plus souvent, ils ne découvrent en eux que des vices. Ils en sont à leur tour méprisés, à cause de la petitesse de leur taille, qui presque toujours est au-dessous de cinq pieds. Ces Sauvages sont néanmoins très-bien proportionnés, très-bien faits, & leur tournure n'a en général rien que d'agréable & de flatteur. La tête du Groenlandois est un peu renfoncée; la figure est platte & très-ouverte, les joues rondes & charnues; les yeux petits, noirs & sans feu; ils n'ont pas cet éclat étincelant qui annonce le génie; le nez,

ſans être applati, n'eſt ni grand ni trop ſaillant; la bouche eſt communément petite & ronde; la lèvre inférieure un peu plus épaiſſe que la ſupérieure; les cheveux noirs, épais, longs & rudes. Rarement un Groenlandois a de la barbe, ſoit qu'elle ne croiſſe pas, ſoit qu'il s'occupe à l'épiler; il a auſſi les membres très-charnus, la poitrine haute, les épaules larges, la main petite & potelée, le pied de même. Les femmes ſur-tout ont la taille quarrée; la nature ſemble avoir prévu qu'elles ſeroient condamnées à être continuellement chargées de leurs nourriçons, même en travaillant; & elle leur a donné des larges épaules pour pouvoir les y attacher commodément, & les porter avec plus d'aiſance. J'ai remarqué dans le chapitre précédent, qu'elles ſont pour ainſi dire les bêtes de ſomme, & qu'elles ſont auſſi impitoyablement condamnées à porter les plus lourds fardeaux; c'eſt peut-être cette tâche pénible qu'elles rempliſſent depuis leur

jeuneſſe, qui contribue beaucoup à les affaiſſer; elles portent une Renne entière ſur leurs épaules, & d'autres fardeaux, à quatre lieues de diſtance ſans ſe repoſer; nos Européens les plus robuſtes en ſeroient découragés.

La couleur de ces Sauvages tire en général ſur le jaune verdâtre; leur épiderme eſt d'un brun relevé par un rouge clair. Ce qui prouve que le brun n'eſt pas leur couleur naturelle, c'eſt que leurs enfans naiſſent blancs comme la plupart des Européens; ils n'acquièrent cette couleur que par l'intempérie de l'air qu'ils reſpirent; ils ſont d'ailleurs continuellement baignés de graiſſe & d'huile. Pendant tout leur long hiver, ils ne ſortent que rarement de leurs huttes que la fumée de leurs lampes rend ſales & noires; ces Sauvages, d'ailleurs, ne ſe lavent preſque jamais. Cette couleur doit leur venir auſſi en partie de ce qu'ils paſſent ſubitement du grand froid à une chaleur exceſſive, & qu'ils ſont

continuellement exposés à l'une ou l'autre de ces deux extrémités, qui nécessairement doivent beaucoup influer sur la couleur de la peau. On peut raisonnablement conjecturer aussi que cette couleur brune leur vient en partie de la qualité de leur nourriture, dont le suc huileux se mêle avec le sang, au point que leur sueur a l'odeur de l'huile dont ils se nourrissent; leurs mains & tout leur corps sentent le Phoque qu'ils manient journellement; ils sont gras & sanguins; ils ne sont pas frilleux, & ils vont à l'air la tête & le col nuds; dans leurs huttes, ils ne sont couverts que depuis la ceinture jusqu'aux genoux. Ils répandent alors une odeur insupportable aux Européens : à peine les Missionnaires Danois peuvent-ils y résister dans les églises, même au milieu de l'hiver; il y fait si chaud, que la respiration est interceptée; les exhalaisons de l'huile & de la graisse dont la lampe est garnie, ajoutent infiniment à cette incommodité.

Les Groenlandois ſont agiles & adroits de leurs mains ; ils ſont rarement malades ; on y voit peu de tempéramens foibles & d'enfans contrefaits, ou cacochimes. Peu diſpoſés à apprendre ce qu'ils n'ont jamais fait, mais très-habiles dans leurs travaux ordinaires, ils montrent ordinairement beaucoup de courage, ſuite néceſſaire de leur robuſte complexion. Ils ne ſont pas courageux par un effet d'une colère paſſagère, & qui les enflamme, ils le ſont par ſentiment. Un homme qui n'aura rien mangé de trois jours, ou qui n'aura pris pour toute nourriture qu'un peu de mouſſe de mer, ou quelque autre plante aquatique, ramera avec aſſurance ſur ſon batelet, & le conduira avec intrépidité à travers les flots de la mer déchaînés contre lui ; les femmes porteront avec la même aſſurance leur lourd fardeau, ſoit qu'elles aient pris leur nourriture ordinaire, ſoit que la faim les dévore.

Ces Sauvages ſont naturellement

triſtes & mélancoliques; ils ſont comme enſevelis dans une profonde ſtupeur. La quantité de ſang qui remplit leurs veines, rend leur colère terrible lorſqu'elle s'enflamme; mais elle doit être excitée par des inſultes répétées & par des outrages multipliés; leur ame ne s'émeut que difficilement, on la diroit purement paſſive; ils ne ſont ſenſibles que lorſqu'ils ſont pouſſés à bout. Contens du préſent, ils ne penſent plus au paſſé, & s'embarraſſent peu de l'avenir; ils ſont plus prodigues que ſoigneux d'amaſſer pour l'avenir; ils ſont ignorans, & cependant aſſez glorieux pour s'eſtimer beaucoup; ils tournent toute leur attention ſur les Européens, mais c'eſt pour s'étudier à ſe moquer d'eux & à les mépriſer; ils avouent cependant que ces étrangers ſont plus habiles & plus fins qu'eux, mais cet avantage eſt bien peu de choſe à leurs yeux. *Eſt-il quelque choſe*, diſent-ils, *de plus utile que la chaſſe aux Phoques? Et, lorſqu'on poſſède le ſecret de ſavoir pourvoir*

à ſa ſubſiſtance, qu'a-t-on beſoin de plus? Voilà toute la philoſophie de ce peuple ſimple; on doit avouer qu'elle n'eſt pas tout-à-fait dépourvue de bon ſens. S'ils rencontrent un étranger d'une contenance poſée & d'un caractère doux, cet étranger leur plaît. *Quel dommage*, diſent-ils alors, *qu'il ne ſoit pas né parmi nous, mais il ſera bientôt des nôtres*. Ils aiment mieux céder que diſputer; cependant, ſi on les tracaſſe & qu'on pouſſe leur patience à bout, ils deviennent furieux comme des lions, & aucune crainte ne les arrête. Ils endurent ſouvent les torts qu'on leur fait, les diſgraces de la fortune & celles de la nature, avec une indifférence qui ſurpaſſe celle des Stoïciens, moins par réflexion & par diſſimulation, que par inſenſibilité; mais, s'ils viennent à ſe fâcher pour quelque inſulte reçue, il n'eſt pas poſſible de les diſtraire un inſtant par aucun plaiſir, & ils attendent dans un morne ſilence, le moment de la vengeance. Cette ſenſibilité eſt

alors accompagnée d'un desir de se venger, d'autant plus cruel, que leur patience a été poussée à bout, & qu'ils ont eu à souffrir l'insulte plus long-temps.

Quoiqu'en général, tous les Sauvages, comme les hommes & les animaux, soient enclins à la paresse & à la vie oisive, le climat & la stérilité du sol nécessitent les Groenlandois au travail; ils ne peuvent rester long-temps sans occupation, & leur subsistance journalière dépend continuellement des peines qu'ils se donnent pour se la procurer. Ils ont le grand défaut de tous les enfans, c'est de commencer dans leurs huttes mille ouvrages, & de n'en finir presque jamais aucun; leur inconstance est extrême à ce sujet. Le Groenlandois est curieux de faire ce qu'il n'a jamais fait, mais il en est bientôt dégoûté. Dans les jours les plus longs de cette contrée, le Sauvage ne dort que cinq à six heures; & dans les nuits les plus longues, il ne donne au sommeil que

ſept à huit heures ; mais, ſoit qu'il travaille, ſoit qu'il dorme toute la nuit, il ſe coucheroit volontiers toute la journée. La première action du Groenlandois, ſortant le matin de ſon lit, eſt de monter ſur quelque hauteur voiſine de ſa hutte, & d'y conſidérer attentivement & d'un air rêveur, le ciel & la mer ; il s'attache à deviner quel temps il fera, & à prévoir quelles peines il aura, quels dangers le menaceront dans la journée, & enfin l'occupation qu'il aura ; il prend un air riant, ou ſombre, ſelon que l'horizon lui a paru pronoſtiquer du bonheur ou du malheur. Lorſqu'il n'a pas de travail marqué pour ſa journée, ou qu'il revient le ſoir après avoir fait une bonne pêche, il eſt gai, content, & reçoit compagnie ; il ſe félicite de jouir du calme & de la proſpérité. L'homme eſt toujours le même quant au fond, ſur toute la ſurface du globe ; par-tout il eſt plus ou moins égal & ſemblable à lui-même, à proportion que

ſes goûts ſont ſatisfaits ou contrariés; il eſt toujours abattu par la peine, & le travail le tourmente toujours plus ou moins.



CHAPITRE XXIV.

Nourriture des Groenlandois.

On ne doit pas s'étonner ſi les Sauvages du Groenland n'ont pour toute nourriture que la chair & le ſang des animaux qu'ils tuent à la chaſſe, & du poiſſon qu'ils pêchent dans la mer; ces Sauvages ſont donc tous & Pêcheurs & Chaſſeurs. D'où tireroient-ils leur ſubſiſtance, d'où s'habilleroient-ils, s'ils n'avoient des Rennes, des oiſeaux de mer & des Phoques? Si le ſoleil fait éclore quelques plantes au Groenland, pendant le court été dont ces Sauvages jouiſſent, ces plantes, à peine parvenues à un certain degré de maturité, ſont bientôt emportées par l'hiver long & rigoureux qu'il fait dans cette contrée; & à peine ce malheureux peuple a-t-il le temps d'en cueillir une petite proviſion qui lui ſert plutôt de

médicamens que d'alimens propres à le ſubſtanter. Ces plantes ne paroiſſent, pour ainſi dire, qu'un moment ſur ce ſol ſtérile ; la neige & la glace les dérobent bientôt à la vue, & les Groenlandois feroient d'inutiles efforts pour les cueillir. On peut dire que la condition de ces Sauvages eſt de vivre continuellement dans la pauvreté & le dénuement des choſes les plus néceſſaires à la vie.

Les Rennes, leur principale reſſource, ſont devenues très-rares dans un pays où cet animal trouve à peine de quoi ſe nourrir, & où le Chaſſeur lui fait une guerre cruelle ; il faut donc que ces Sauvages ſuppléent aux Rennes par le Poiſſon. Les Groenlandois diffèrent des autres Sauvages qui, comme eux, ne vivent que de la chaſſe, en ce que ces derniers mangent la chair crue des animaux qu'ils tuent, & que ceux-là ne mangent que très-rarement & en petite quantité la chair de Renne. Il eſt vrai qu'auſſitôt qu'ils ont tué une Renne,

ils enlèvent un morceau de ſa chair, & la mangent encore palpitante, & qu'ils boivent un peu de ſang encore chaud de l'animal; mais on croit que c'eſt un acte religieux qui leur eſt commandé par la ſuperſtition, & que ce n'eſt nullement par un goût décidé pour la viande crue. Il n'y auroit que la faim qui pourroit les déterminer à manger, juſqu'à ſatiété, la chair crue des animaux qu'ils tuent. On croit en trouver la preuve, en ce qu'une femme qui ſe rend maîtreſſe d'un Phoque, n'en coupe ſur-le-champ quelques lambeaux, que pour les femmes ſes camarades, & que les hommes préſens à cette cérémonie n'en goûtent pas; ceux-ci rougiroient & auroient honte de recevoir un tel préſent.

Le Poiſſon, ou plutôt cet animal amphibie qui, par ſon maſque & par quantité d'autres qualités, tient plus à la grande famille des animaux terreſtres qu'à ceux qui vivent dans l'eau, les Phoques, en un mot, font la grande

reſſource des Sauvages du Groenland. La tête de cet amphibie, de même que ſes pieds, ſe conſervent ſous l'herbe pendant l'été ; on conſerve ſon corps ſous la neige pendant l'hiver. Les Groenlandois ſe régalent autant avec une pièce de Chien de mer, à moitié gelée & à moitié pourrie, que les plus friands Européens avec une bonne Bécaſſe, ou toute autre pièce de gibier qui a acquis le fumet qu'il faut pour la rendre délicieuſe. On fait ſécher à l'air les côtes du Phoque, & ce mets ſe mange ſans autre préparation. On n'apprête pas autrement le Saumon, le Merlan & le Carlet; on découpe ces Poiſſons par tranches, pour qu'ils ſêchent plus facilement. Les Groenlandois mangent tout l'autre Poiſſon & les Oiſeaux de mer, cuits à l'eau, à l'huile, ou dans le ſang des Phoques. Tout l'aſſaiſonnement conſiſte à jeter dans le chauderon une petite quantité d'eau de mer pour donner du goût. Le premier ſoin de ces Sauvages, après avoir couché

par terre un Phoque, eſt de boucher la plaie mortelle qu'il a reçue, après l'avoir ſucée un moment, pour étancher le ſang qui en découle ; on le verſe enſuite dans des pots, dans leſquels on le conſerve précieuſement, afin de s'en ſervir pour apprêter d'autres viandes; c'eſt le ſeul coulis en uſage chez les Groenlandois. Ils mangent le ventre des jeunes animaux ſans d'autre préparation que de le preſſer fortement entre les doigts, pour en faire ſortir la fiente; celle qu'on trouve dans les boyaux de la Renne, eſt, pour les Sauvages, auſſi délicieuſe que celle des Bécaſſes & des Grives pour nous; ils en font des préſens à leurs meilleurs amis. Ils eſtiment au même degré la fiente des perdrix du Nord, & l'huile fraîche de Baleine. Les Groenlandois, tout groſſiers qu'ils ſont, ont auſſi leurs ragoûts & leurs ſauces.

Un de léurs mets, le plus recherché, eſt celui qu'ils font avec des œufs battus, dans leſquels on jette de la graine

de genièvre & de la racine d'*Angélique*. On met cette pâte dans un ſac fait d'une veſſie de Phoque, remplie d'huile de Poiſſon; ce mets eſt excellent en hiver. En voici un autre plus fin encore, & dont les Groenlandois riches ne font uſage que dans les jours de galas. On arrache avec les dents la graiſſe des ailerons des Canards & des Poules d'eau, on la mêle avec celle qui reſte attachée à la peau d'un Chien de mer lorſqu'on l'écorche; on a grand ſoin de la racler avec le couteau; on fait de ce mélange une eſpèce de pâte que les Sauvages trouvent délicieuſe; c'eſt le plat le plus fin dans un feſtin Groenlandois. C'eſt à tort que quelques Voyageurs ont aſſuré que ces Sauvages buvoient l'huile de Baleine, & qu'ils en faiſoient leur boiſſon ordinaire; ils conſervent cette huile pour leurs lampes, pour apprêter leurs mets, & vendent le reſte. Ils mangent avec plaiſir du Hareng ſec, trempé dans la graiſſe du Chien de mer; c'eſt dans cette graiſſe qu'ils font cuire auſſi

quelquefois leur poiſſon. Leur unique boiſſon eſt l'eau douce qu'ils tiennent dans leurs huttes, dans des vaſes de cuivre, ou dans des ſceaux de bois; ils les font eux-mêmes très-proprement, & ils les ornent de cercles faits d'os de Poiſſon, pliés avec beaucoup d'art & d'adreſſe. Ils ont ſoin de tenir ces vaſes toujours pleins; à cet effet, ils changent l'eau tous les jours, ils vont la chercher dans des outres faites de peaux de Chien de mer. Leur eau deviendroit bientôt chaude dans leurs huttes, à cauſe de la chaleur que la flamme des lampes y répand. Pour parer à ce grand inconvénient, ils ont ſoin d'y jeter une pièce de glace ou une groſſe boule de neige.

Ce peuple eſt très-mal-propre; mais cette mal-propreté ſe fait ſur-tout remarquer dans leurs repas. Rarement les femmes prennent la peine de laver les plats & les marmites; les chiens ſont chargés de cette beſogne, & on n'y regarde pas après eux; ils n'ont ſoin

que de leurs pots de marbre bâtard. Leurs plats ſont des petites planches de bois ſans rebords ; ils y dreſſent leur viande & leur poiſſon, après avoir avalé la ſauce dans laquelle ces mets ont été cuits ; ils ſe ſervent de cuillers d'os ou de bois. Quant au poiſſon & à la viande deſſéchés, ils n'y regardent pas de ſi près ; ils les mettent ſur une nape de vieux cuir de Phoque, étendue devant eux ſur le pavé de leur hutte ou de leur tente. Ils prennent la viande ou le poiſſon avec leur main droite, & la déchirent à belles dents, ou avec leurs ongles ; on peut les comparer aux Chiens dans cet exercice, & certes la comparaiſon eſt très-juſte. Leur couteau ne leur ſert, dans tout le repas, qu'à la place de ſerviette ; ils en récurent leurs dents, ils raclent leurs mains & leurs doigts, ils en frottent même leurs lèvres huileuſes. Après s'être ainſi nétoyés, ils ſe lèvent & le repas eſt fini. Lors même qu'ils ſuent, ils raclent ſoigneuſement la ſueur de leur viſage avec le

couteau, & la dirigent toujours vers la bouche. Ils ont grand ſoin d'avaler cette craſſe gluante, ſans doute pour ne rien perdre. Lorſqu'ils veulent traiter un Européen en grande cérémonie, ils lèchent avec beaucoup de ſoin le morceau qu'on lui deſtine, afin de le nétoyer de toute la graiſſe & de tout le jus qui y reſtent attachés en ſortant de la marmite; ils le préſentent enſuite à leur hôte, & ce ſeroit leur faire un très-grand affront, non-ſeulement de le refuſer, mais même de le recevoir avec une eſpèce de répugnance. Tous les Sauvages ſe reſſemblent par cette délicateſſe particulière, & il n'en eſt aucun qui ne ſe ſcandaliſe d'un refus.

Les Groenlandois n'ont pas préciſément d'heure fixe pour leurs repas; ils mangent lorſqu'ils ont faim; cependant, dans l'été, ils ne font leur repas que vers le ſoir, au retour de la chaſſe ou de la pêche; ils ont l'attention d'inviter leurs voiſins, lorſque ceux-ci n'ont rien pris, ou tout au moins de leur

envoyer de quoi manger, lorſque la chaſſe ou la pêche n'ont pas été heureuſes pour eux. Les hommes mangent en particulier, mais les femmes n'y perdent rien ; comme ce ſont elles qui apprêtent le repas, & que tout paſſe par leurs mains, elles ne s'oublient pas, & elles ſe régalent très-ſouvent à l'abſence des hommes, & même au détriment de la portion de leurs maris. Leur plus grand plaiſir eſt de voir alors leurs enfans ſe remplir l'eſtomac, au point qu'ils n'en peuvent plus, & qu'ils ſont ſuffoqués par la grande quantité des alimens dont ils ſe ſont gorgés ; ils roulent ſur le pavé, ſe vautrent & preſſent leur ventre contre terre, afin de lui donner plus de capacité, & pouvoir recommencer à le remplir.

D'après cette eſquiſſe, peut-on dire que ce peuple eſt heureux, ou qu'il eſt malheureux ? Il s'embarraſſe fort peu du lendemain ; lorſqu'il a de quoi manger devant lui avec abondance, il ne ſe lève jamais que lorſque tout eſt dévoré, dût-il reſter pluſieurs heures de ſuite

à table. Lorſqu'il eſt bien repu, il ſe lève pour danſer, & il ſe réjouit dans l'eſpoir que la mer lui fournira tous les jours de quoi ſatisfaire à ſes beſoins les plus preſſans. Le Groenlandois paie chèrement cet excès de bonne chère & ſon intempérance. A l'approche de la mauvaiſe ſaiſon, lorſque, ſur-tout, les Phoques diſparoiſſent pour deux ou trois mois; lorſque l'air ſe réfroidit au point qu'il n'eſt plus poſſible de ſortir pour la pêche ou pour la chaſſe; lorſqu'enfin quelque accident imprévu amène la diſette, le Groenlandois, triſte & rêveur, reſte quelquefois pluſieurs jours de ſuite ſans manger; ou, s'il ſe ſubſtante, ce n'eſt qu'avee un peu de mouſſe ou de goemon qu'il trouve par haſard. Très-ſouvent ſa miſère s'accroît au point qu'il eſt obligé de manger ſes ſouliers & les peaux qui lui ſervent à couvrir ſes tentes pendant la belle ſaiſon. Pour rendre cet aliment groſſier un peu ſouple, il le fait tremper dans l'huile qu'il avoit deſtinée à l'entretien de ſes

lampes ; & , de cette manière, il prolonge une vie miſérable qu'il eſt continuellement en danger de perdre , faute de proviſions de bouche.

Cependant ces Sauvages mangent avec plaiſir certains mets en uſage chez les étrangers ; ils trouvent le pain, le gruau, les pois , les féves, le riz & le ſtokvis excellens ; la plupart ne s'y accoutume même que trop tôt. Ils ont une répugnance décidée pour le porc , & ils en donnent pour raiſon, que cet animal ſe nourrit d'ordures. Il eſt en effet ſingulier que les peuples les plus ſales aient eu de tout temps une averſion inſurmontable pour la chair de cet animal , & qu'au contraire ceux qui ſe piquent d'une extrême délicateſſe & d'une propreté exceſſives, mangent de cette chair, & qu'ils en faſſent des mets exquis.

Les Groenlandois avoient auſſi un dégoût abſolu pour toutes les liqueurs fortes qu'ils appellent ſimplement de l'eau ; le commerce avec les Européens a fait abſolument diſparoître cette

répugnance, & ceux qui ſont à portée d'en faire uſage, en boivent avec plaiſir, ſur-tout lorſque ces liqueurs ne leur coûtent rien. Ils s'accoutumeroient auſſi très-facilement à fumer du tabac, s'ils pouvoient s'en procurer abondamment pour rien, mais ils en manquent très-ſouvent; ils en conſervent de préférence les feuilles pour les faire ſécher au feu; lorſqu'elles ſont au point de pouvoir être réduites en poudre, ils les jettent dans un mortier, & les y pilent pour en faire du tabac en poudre. Ils contractent cette habitude dès leur plus tendre jeuneſſe; elle devient impérieuſe pour eux; il ſeroit peut-être dangereux qu'ils ſe privaſſent du tabac. Ils ſont ſujets à jeter une quantité prodigieuſe d'humeurs par les yeux, & l'uſage du tabac doit néceſſairement faciliter l'écoulement de ces humeurs, & ſoulager les yeux qui, s'en trouvant trop ſurchargés, ne pourroient peut-être plus ſuffire à cette dangereuſe fonction.

CHAPITRE XXV.

De l'Habillement des Groenlandois.

CES Sauvages ont été infiniment mieux traités par la nature, par rapport à leurs vêtemens, que par rapport à leur nourriture; elle ne leur accorde celle-ci qu'avec beaucoup de parcimonie, & leur a prodigué les fourrures pour couvrir leur nudité & pour se garantir de l'âpreté du climat sous lequel elle les a placés. Leur habit de dessus est une espèce de robe faite de plusieurs peaux de Chien marin, ou de Renne, jointes ensemble par une couture très-serrée & en général très-proprement faite; ils passent cette robe, comme nous passons nos chemises. Au col de cette robe est attaché un capuchon, dont ils font usage pendant le plus grand froid, ou lorsque le temps est excessivement humide : cet habit ne descend aux hommes qu'à moitié cuisses; il

eſt très-ample ; mais comme il eſt fermé par devant & par derrière, il eſt très-chaud. Ils portent, en guiſe de chemiſe, une tunique faite de peaux d'Oiſeaux de mer, dont le duvet eſt en-dedans ; ordinairement néanmoins cette chemiſe eſt de peaux de Renne : lorſque cet animal n'étoit pas rare, ils deſtinoient à cet uſage les plus belles & les plus fines fourrures ; mais depuis un certain temps, à peine les Groenlandoiſes les plus riches peuvent-elles s'en procurer. L'étoffe ordinaire des habits des Groenlandois n'eſt autre choſe que de peaux de Phoques ; ils ont l'attention de réſerver les plus rudes pour les habits de deſſus, et de mettre toujours le côté le moins doux en-dehors. Ils bordent ces habits de bandes de cuir rouge apprêté à cette fin ; ils en recouvrent auſſi toutes les coutures ; quelquefois ces galons ſont blancs. Ces Sauvages ont le ſecret d'apprêter, pour cet uſage, les peaux de Chien de mer : c'eſt dans ces bordures qu'ils font conſiſter leur luxe, comme les Européens le

font confifter dans les galons d'or & d'argent. Depuis que les Européens fréquentent les côtes du Groenland, l'ufage des chemifes de toile, de coton & de drap s'eft introduit chez ceux de ces Sauvages qui commercent avec eux; mais la façon n'a pas changé & leurs chemifes font toujours taillées felon l'ancien ufage. Leurs culottes font de peau de Phoque ou de Renne; elles font très-courtes; ils font leurs bas avec la peau des plus jeunes Phoques, & autant qu'ils peuvent avec celle de ces animaux morts-nés. Leurs fouliers font faits d'un cuir noir préparé, mais très-fouple; ils les attachent à leurs pieds avec des courroies qui, faifant le tour de la cheville, paffent fous la plante du pied, & fe nouent en deffus; les femelles débordent de deux doigts devant & derrière, mais un peu recourbées en dehors: ces fouliers fans talons font très-proprement faits. Les Groenlandois, enrichis par le commerce, portent des chapeaux, des bas & des culottes de laine.

L'habillement que nous venons de décrire eſt le coſtume ordinaire de ces Sauvages dans leur ménage; leur habit de mer eſt un peu différent: il conſiſte en un manteau noir de peaux très-unies de Phoques; ce manteau les garantit abſolument de l'eau; ils paſſent par-deſſus leur gilet ordinaire, une chemiſe faite des membranes des inteſtins des Chiens de mer; cette chemiſe les préſerve du froid, & l'eau ne peut pas la pénétrer. Leur habit de pêche conſiſte en une veſte, culotte, bas, ſouliers & capuchon faits d'une ſeule pièce & qui s'ajuſte parfaitement au corps; il eſt fait de peau de Chien de mer, très-unie & ſans poil; le Groenlandois s'y enſevelit, pour ainſi dire, tout vivant; il eſt couſu avec tant de précaution, qu'une ſeule goutte d'eau ne peut pas y entrer: on pratique une petite ouverture à l'endroit où il couvre la poitrine; c'eſt au moyen de cette ouverture que le Sauvage introduit dans ſon cicophante autant d'air qu'il en faut pour le ſoutenir dans l'eau & ne pas

courir le risque de ſe noyer. Après cette opération, le trou eſt fermé avec une petite cheville de bois qui s'y adapte de façon à ne pouvoir en ſortir d'elle-même; le plongeur deſcend & remonte ſur l'eau à proportion qu'il introduit plus ou moins d'air dans cette eſpèce de veſſie, dans laquelle il ſe renferme; ainſi affublé, le Sauvage ſe jette hardiement dans la mer, & y reſte auſſi long-temps qu'il veut, ſans courir riſque de ſe noyer. L'habillement des femmes diffère peu de celui des hommes. Cette différence conſiſte ſeulement en ce que leur habit eſt plus haut par derrière & remonte juſqu'à la nuque; conſéquemment le capuchon ſe trouve attaché plus haut: il eſt auſſi taillé un peu différemment par le bas, depuis la hanche juſqu'au-deſſous du genou. Les deux pièces dont il eſt compoſé ſe terminent inſenſiblement en pointe arrondie, & finiſſent en forme de chaſuble; ces pointes ſont ourlées avec du fil rouge; les femmes portent caleçon & culotte; celle-ci, & les ſouliers

doivent être, autant qu'il eſt poſſible, de peau rouge ou blanche. Ces ajuſtemens ſont ornés d'une bordure très-ſimple, mais bien faite, qui leur donne beaucoup d'agrément. Les mères qui nourriſſent leurs enfans, ont encore une eſpèce de manteau très-ample, dans lequel elles portent leur nourriſſon : ce manteau, très-chaud & très-commode, ſert de berceau & même de langes à leurs nourriſſons; elles les y mettent tout nuds; pour que l'enfant y ſoit en sûreté, ce manteau eſt attaché à l'habillement ordinaire, par le fond, au moyen d'une ceinture de cuir, qui s'attache par devant avec une boucle, ou ſimplement par un nœud. Leurs habits de ménage ſont ſales & puans; mais elles ont ſoin, autant qu'elles peuvent, de tenir propres leurs habits de gala.

Les hommes portent les cheveux courts; quelques-uns les coupent très-près du front, pour qu'ils ne tombent pas ſur les yeux & ne les incommodent pas dans leur travail. Il ſeroit honteux

pour une femme de ſe faire raſer la tête ou même de faire couper ſes cheveux, à moins que ce ne ſoit pour porter le grand deuil de ſon mari, ou en ſigne de veuvage, & pour avertir qu'on ne doit plus la rechercher en mariage, y ayant renoncé pour toujours. Les femmes retrouſſent leurs cheveux ſur la tête, en en faiſant deux grandes boucles; elles donnent à l'une la forme d'une houpe très-large, ſur laquelle l'autre, un peu plus petite, vient s'attacher : cette friſure eſt adroitement faite; elle eſt ornée quelquefois de petits morceaux de verre qui y donnent un nouvel agrément. Les femmes Groenlandoiſes n'ont pas d'autres diamans; elles en font des colliers, des braſſelets & des boucles d'oreilles; elles ſe croient très-richement parées avec cet ajuſtement ſimple & qui ne laiſſe pas de leur donner un certain relief. Le luxe néanmoins commence à ſe gliſſer chez ces femmes Sauvages, & les plus riches ceignent leur front d'un ruban de fil ou de ſoie; mais elles le placent de

façon que les brillans dont leur coëffure eſt enrichie, n'en ſoient pas cachés ; ces morceaux de verre forment le plus précieux de leur parure.

Les Groenlandoiſes les plus coquettes portent, ſur leur viſage, une eſpèce de broderie artificielle ; elle eſt douloureuſe à la vérité, mais la vanité triomphe de tout : on paſſe une aiguille garnie d'un fil noirci à la fumée de la lampe, entre peau & chair, depuis la pointe du menton juſqu'à l'extrémité ſupérieure des joues, & tout autour de la main & même du pied ; ce fil ſe décharge, en paſſant, du noir de fumée qui s'y étoit attaché, & marque par-tout une trace noire qui ne s'efface jamais. Les mères font cette opération douloureuſe à leurs filles dès la plus tendre jeuneſſe ; elles veulent les mettre à l'abri, par là, du malheur de n'être pas recherchées en mariage. *Crantz* aſſure que les Groenlandoiſes qui ont reçu le baptême, renoncent à cette vanité du monde ; il eſt un des plus puiſſans moyens pour exciter l'incontinence

des hommes. Peut-être que par-tout ailleurs ce moyen ſuffiroit pour enlaidir une femme & pour la ſouſtraire aux empreſſemens d'un amant incontinent.

Les Groenlandois pouſſent la malpropreté juſqu'à ne jamais ſe laver ; en ſortant de la mer, ils lèchent leurs doigts & ſe peignent comme les chats ; ils frottent leurs yeux pour les eſſuyer & pour adoucir les cuiſſons que l'eau de la mer occaſionne toujours. Les Groenlandoiſes ſe lavent à la vérité, mais c'eſt avec leur urine ; elles penſent que cette ablution eſt propre à faire croître leurs cheveux, & à leur donner un parfum agréable ; l'urine eſt leur eau de ſenteur, de préférence : lorſqu'une jeune Groenlandoiſe s'eſt ainſi parfumée, on dit d'elle : *Elle ſent bon comme une demoiſelle. Niviar ſi ac ſuar necks.*



CHAPITRE XXVI.

Huttes & Tentes des Groenlandois.

LES huttes ſont les maiſons d'hiver des Groenlandois ; ils habitent ſous des tentes pendant la belle ſaiſon qui eſt leur été. Les huttes ont deux braſſes de largeur, & depuis quatre juſqu'à douze de longueur ; la hauteur eſt de ſix pieds. Bien loin de creuſer dans la terre ces maiſons d'hiver, comme l'ont fauſſement avancé quelques voyageurs, ces Sauvages choiſiſſent, au contraire, des élévations pour y aſſeoir leurs cabanes : ils donnent même la préférence à un plateau de rocher eſcarpé, pour être à l'abri de la fonte de la neige, qui, au commencement de l'été, inonde les lieux bas. Ils ſe logent toujours, autant qu'ils peuvent, au voiſinage de la mer, pour être plus à portée de leur pêche ; l'entrée des cabanes fait toujours face à la mer,

qui fournit à leur ſubſiſtance. Les murs de ces cabanes ont une braſſe d'épaiſſeur ; ils ſont faits de pierres amoncelées les unes ſur les autres; les interſtices ſont remplis de terre & de mouſſe. Lorſque les murs ſont élevés, on met une ſeule poutre qui porte ſur les deux murs de clôture, dans toute la longueur de la cabanne; ſi la poutre eſt trop courte, on l'alonge avec des pièces de bois qu'on lie fortement, au moyen de longues courroies de cuir; ces alonges ſont ſoutenues en-dedans par des étançons; cette poutre ſoutient toute la charpente; des côtes de Baleine, poſées de diſtance en diſtance, en ſont les ſolives; elles portent par un bout ſur le mur, & par l'autre ſur la poutre maîtreſſe; quelquefois elles vont d'un mur à l'autre, & portent par leur milieu ſur la poutre. On remplit les interſtices de lates aſſez minces; le tout eſt recouvert de brouſſailles ou de ronces : voilà le toit prêt à recevoir ſa couverture. On y jette de la terre groſſière à la hauteur d'un pied, &

celle-ci eſt recouverte par d'autre plus fine & plus légère, qui remplit les interſtices de la première. Au moyen de cette précaution, le toit reſſemble aſſez à une platte-forme unie que la gelée conſolide & raffermit.

Ces maiſons ſont aſſez ſolides pendant tout le temps du grand froid & de la gelée ; mais la pluie & la fonte de la neige les détériorent au point que, l'automne d'après, on eſt obligé de refaire les murs à neuf. Il n'y a ni portes, ni cheminées à ces cabanes ; un corridor de deux ou trois braſſes de largeur, ménagé à l'entrée de la cabane, forme une eſpèce de voûte faite de pierres & de terre ; elle ſert de courant à l'air, au moyen duquel celui-ci ſe renouvelle continuellement dans la cabane ; le vent, cependant, ni le froid ne pénètrent jamais par ce paſſage : il eſt terminé par une ſorte d'équerre dont l'ouverture eſt placée à côté ; ce paſſage eſt ſi bas, qu'il faut y entrer à quatre pattes, & le parcourir

ainſi juſqu'à l'entrée de la hutte à laquelle il ſert d'avenue. Les murs ſont tapiſſés, en dedans, de vieilles peaux de Chien marin, qu'on emploie à cet uſage après les avoir fait ſervir pour les tentes; elles ſont attachées aux murs avec de petits clous faits avec des côtes de Phoque; elles préſervent de l'humidité, & c'eſt pour cette raiſon qu'on en garnit auſſi le plafon de la cabane. Depuis le milieu de la cabane juſqu'au mur de derrière, règne un banc d'un pied de haut au-deſſus du niveau du pavé; ce banc eſt diviſé en pluſieurs ſections, au moyen des peaux attachées aux étançons qui ſoutiennent la poutre maîtreſſe qui porte toute la toiture; ces cloiſons donnent autant de chambres qu'il y a de ſéparations; on les prendroit pour des loges d'animaux. Chaque ménage a ſon appartement ſéparé; on trouve dans chacune de ces cabanes juſqu'à dix familles réunies ſous le même toit; les bancs recouverts de peaux leur ſervent de lit pour la nuit,

& de ſiége pour le jour : les hommes s'aſſeoient ſur le bord, les jambes pendantes ; les femmes s'y tiennent les jambes croiſées comme les tailleurs ſur leurs établis. L'occupation des hommes eſt de faire des uſtenſiles de pêche ou de ménage ; les femmes préparent à manger, font les habits & les ſouliers. Le jour entre dans la partie antérieure de la hutte, par une fenêtre de deux pieds en quarré ; des inteſtins de Poiſſon, préparés & très-tranſparens, en forment la vitre ; elle eſt impénétrable au vent & à la neige. C'eſt ſous cette fenêtre, qu'on loge les étrangers ; il y a dans cet appartement, comme dans les autres, un banc qui ſert de lit & de chaiſe.

Chaque ménage a ſon feu particulier. Un bloc de bois, recouvert d'une large pierre, & appuyé au pilier de ſéparation, porte un trépied ; ſur celui-ci eſt placée la lampe qui eſt de cette eſpèce de marbre bâtard ; cette lampe a la forme d'un croiſſant ; elle eſt incruſtée dans une planche de forme

elliptique ; cette boîte reçoit l'huile qui découle, & elle empêche qu'elle ne ſoit perdue. La mèche eſt faite d'une mouſſe fine, qui brûle ſi bien, que tout l'appartement eſt éclairé de la ſeule lueur de ſa flamme ; cette mèche, ou plutôt cette poignée de mouſſe ardente, a encore la propriété de réchauffer la cabane entière ; la chaleur de cette flamme eſt même à un degré aſſez fort, pour faire bouillir un chauderon de marbre ſuſpendu au plafond par quatre cordes, un peu au-deſſus de la lampe. Cette marmite, d'un pied de haut, ſur ſix pouces de diamètre, ſuffit pour cuire les alimens d'un repas ordinaire d'un ménage entier. C'eſt au feu de cette lampe que les Sauvages sèchent tous leur habits de chaſſe & de pêche ; on les accroche à un porte-manteau ſuſpendu au plafond, à une petite diſtance de la flamme. Les lampes des Groenlandois, continuellement allumées, donnent une chaleur plus uniforme que les poëles d'Allemagne ; elles ſont plus

ſaines, ne fument preſque pas, & il n'y a aucun danger qu'elles mettent le feu à la cabane. Cependant il ſeroit bien difficile pour un Européen, de s'accoutumer à ces priſons lugubres, dont l'infection eſt au-deſſus de tout ce qu'on peut en dire : l'odeur forte des lampes, celle du poiſſon & de la viande que l'on fait cuire dans les marmites, celle des peaux qui tapiſſent les murs intérieurs & le plafond, & ſur-tout celle de l'urine qu'on répand ſans ſe gêner dans la cabane même, ou qu'on y ramaſſe dans des baquets, rendent l'habitation de ces huttes plus inſupportable pour les étrangers, que les priſons les plus infectes de l'Europe. Cependant cette mauvaiſe odeur ne doit pas beaucoup nuire à la ſanté, puiſque les Groenlandois y vivent plus de la moitié de l'année ſans preſque en ſortir, & qu'ils s'y portent bien. Contens dans leur pauvreté, ils ſe croient heureux pourvu qu'ils aient de quoi manger; ils le ſont en effet mille fois plus que ces opulens

de la terre, dont l'ambition eſt inſatiable au ſein des richeſſes, de la molleſſe & des plaiſirs.

A l'entrée de la cabane eſt placée une eſpèce de cuve de bois, dans laquelle les Groenlandois renferment tous les jours leur petite proviſion de viande & de poiſſon; car ils tiennent leur proviſion d'hiver ſous la neige en dehors de leur cabane, & tous les jours ils vont prendre ce qui leur eſt néceſſaire pour la journée. Tout près de cette caiſſe, ſont ſuſpendus à un pilier, les *kajaks*, ou batelets, les uſtenſiles & les armes de pêche & de chaſſe. Les Groenlandois ſe renferment dans leurs cabanes vers la fin de Septembre & n'en ſortent qu'à la fin d'Avril ou au commencement de Mai. C'eſt dans ce temps que la fonte de la neige détériore les huttes, & que les Sauvages, forcés de les abandonner, ſe retirent ſous des tentes pour y paſſer la belle ſaiſon.

Voici quelles ſont les dimenſions des tentes des Groenlandois. Ils choiſiſſent

GROENLANDAIS EN MER

KAJAK ET RAME DU GROENLANDAIS

un terrein uni qu'ils pavent de pierres plates dont ils forment un quarré long. Ils y plantent dix à quatorze ſolives ou côtes de baleines ; elles portent une eſpèce de chaſſis qui les lie & les ſoutient toutes à la hauteur d'un homme, il leur ſert de ciel : cette charpente eſt recouverte de peaux de chien de mer doublées ; les plus riches Sauvages tapiſſent leurs tentes de belles peaux de rennes. Celles qui couvrent la tente & qui tombent juſqu'à terre, y ſont aſſujetties par des pierres & de la mouſſe, afin que le vent ne puiſſe pas s'y introduire & renverſer la tente. L'entrée eſt fermée par un rideau de boyaux de poiſſon très-artiſtement fait & tranſparent ; il a une bordure de fil bleu & rouge ; les anneaux ſont de peau blanche ; ce rideau ſuffit pour mettre à l'abri du vent. Ce veſtibule donne à la grande porte d'entrée ; celle-ci ſe ferme par une tapiſſerie de peau de Chien de mer. On y conſerve les proviſions, on y place les baquets d'aiſance. Les cuiſines ſont en dehors des

tentes en plein air; c'eſt dans la belle ſaiſon qu'on fait uſage de marmites de cuivre & du bois à brûler pour apprêter à manger. La mère de famille a ſa toilette dans un des coins de la tente ; elle étale ſes nipes & ſes beaux ajuſtemens à un porte - manteau ſous un large rideau de peau blanche, dont la broderie en fil de diverſes couleurs, repréſente diverſes figures aſſez ſingulières.

Chaque ménage a ſa tente; mais les riches logent juſqu'à trois ou quatre familles pauvres, auxquelles elles ſont apparentées : on trouve dans ces grandes tentes, juſqu'à vingt perſonnes. Les lits & les autres meubles ſont diſpoſés dans les tentes comme dans les cabanes ; il y règne cependant plus de propreté & plus d'ordre. On n'y éprouve pas autant de chaleur, & on n'y eſt pas autant incommodé par l'infection de l'air intérieur. Les Groenlandois s'y dédommagent des incommodités de l'hiver, & il eſt vrai de dire qu'ils y reſſentent à un certain degré, l'agrément de leur belle ſaiſon.

On ſouffre peut-être moins ſous ces tentes & dans ces tanières infectes au Groenland, que dans les ſables brûlans de la Lybie, ou même dans les plus belles contrées de l'Aſie; ici, il eſt vrai, une gelée preſque éternelle porte la ſtérilité juſques dans les entrailles de la terre, & lui permet à peine de pouſſer quelques ronces inutiles; là, une chaleur brûlante deſſèche les ſources, & elle eſt preſque toujours accompagnée d'une peſte cruelle qui emporte la moitié des habitans. Si quelquefois la peſte ſemble donner quelque relâche aux peuples qu'elle afflige, d'autres maladies épidémiques, non moins déſaſtreuſes, les emportent avec autant de violence & de fureur : on trouve au Groenland peu de ces plaiſirs dont la jouiſſance eſt pénible; en Aſie, il s'en faut bien que les jouiſſances ſoient proportionnées aux deſirs variés des cœurs paſſionnés pour la molleſſe; là, la peine qu'on ſe donne pour ſe procurer les premières néceſſités de la vie, les ſeules que les Groenlandois

ambitionnent, eſt toujours couronnée du ſuccès, & le Sauvage trouve toujours de quoi ſoulager ſa miſère, parce qu'il ſait ſe contenter de peu; ici, les paſſions & les deſirs, excités par une imagination féconde & toujours fixée ſur le fantôme des jouiſſances de la molleſſe, ne trouvent aucun aliment propre à les calmer un inſtant; en un mot, les Groenlandois poſſèdent peu, mais ils poſſèdent tout ce dont ils ont beſoin; & la plupart des autres peuples vivant dans la plus grande abondance, manquent ſouvent du pur néceſſaire, & ſont pauvres de leur richeſſe même. Quoiqu'en général perſonne de nous ne voulût s'expatrier, pour aller fixer ſa demeure au pied des rochers de glace du Groenland, combien cependant de nos pauvres ouvriers, journaliers, ſoldats même, & habitans des campagnes s'y trouveroient infiniment mieux que parmi nous; combien n'en eſt-il pas qui très-ſouvent deſireroient être nés ſous la zone glaciale, & y vivre par préférence à leur malheureuſe

patrie, ſi, dans l'excès de leur misère, ils étoient en état de comparer la vie des Sauvages du Nord à celle qu'ils traînent eux-mêmes dans la plus douloureuſe indigence!



CHAPITRE XXVII.

Arts & Sciences des Groenlandois.

On ne s'attend pas, ſans doute, de trouver chez un peuple ſauvage, tel que celui que je viens de deſſiner, des arts perfectionnés, des ſciences profondes & ſublimes : les Groenlandois ſont peut-être les plus ignorans, les plus bornés & les moins ſuſceptibles de civiliſation de tous les Sauvages connus. Les Miſſionnaires même que le Dannemarck leur envoie pour leur prêcher l'Évangile, n'ont pu parvenir encore à développer en eux le plus petit germe d'aptitude pour nos arts & nos ſciences ; leur intelligence toujours groſſière, ſemble cependant s'être un peu dégourdie ; ils ſont moins ſtupides qu'ils n'étoient ; mais les progrès de l'eſprit ſont ſi lents chez les Groenlandois, qu'on peut conclure dès

aujourd'hui qu'ils ſont tout ce qu'ils peuvent être.

La langue de ces Sauvages eſt très-pauvre, très-imparfaite; les mots ſont longs & compoſés en général, de beaucoup de ſyllabes; ils parlent du goſier; ce qui fait que, même lorſqu'ils s'expriment dans une des langues des Européens, dont ils ont appris quelques expreſſions, ils ſont preſque inintelligibles; ils ſuppléent au défaut des expreſſions de leur propre langue, par des geſtes; on peut dire qu'alors il eſt bien plus aiſé de les comprendre que lorſqu'ils parlent. On aſſure que leur langue n'a aucun rapport avec celle des autres peuples du nord, excepté avec celle des Eſquimaux, qui paroiſſent être leurs frères & la tige originaire d'où ſont ſortis les Groenlandois.

Ce peuple n'a pas de poéſie proprement dite, ou du moins elle eſt auſſi imparfaite que les arts & les ſciences qui lui ſont propres; il a cependant certains mots plus cadencés & une eſpèce

de rime qu'il emploie quelquefois avec une ſorte de grace.

Les Groenlandois ne comptent que par leurs doigts, & ne comptent que juſqu'à vingt, encore n'ont-ils pas des mots particuliers pour s'exprimer juſqu'à vingt; ils n'en ont que pour dire un, deux, trois, quatre, cinq. Ainſi, pour dire vingt, ils diſent *quatre fois cinq*, ou plutôt ils montrent quatre fois cinq doigts de la main; pour compter juſqu'à cent, ils montrent cinq fois leurs vingt doigts, ou ils diſent *cinq hommes*, parce que cinq hommes ont cent doigts entre eux tous; ils ont cependant des mots pour exprimer *dix*, *onze* & *ſeize*.

Ils ſont plus habiles dans la ſcience de la Généalogie; ils ſavent par cœur, & ſans la plus petite erreur l'arbre généalogique de dix races de leur famille, ſoit en ligne droite, ſoit en ligne collatérale; il n'eſt pas ſurprenant qu'ils ſoient toujours prêts à répondre ſur leur deſcendance particulière, leur intérêt le plus

plus précieux eſt attaché à la connoiſſance exacte de leurs ancêtres. Un pauvre Groenlandois ne périra jamais de faim, & ne manquera jamais du néceſſaire, s'il eſt en état de prouver à un Groenlandois riche, qu'il ſort de la même famille que lui & qu'il eſt ſon parent, ne le fût-il qu'au dixième degré, même par une branche collatérale. Ce peuple ne rougit pas d'avoir des parens pauvres, & ſe fait un devoir de les aſſiſter.

Les Groenlandois ne ſavent ni lire ni écrire; les efforts des Miſſionnaires, pour parvenir à montrer à ces Sauvages ces deux arts, les plus utiles dans la ſociété, ont été en pure perte. Les Groenlandois regardent le temps qu'il faut donner à l'étude des élémens de l'écriture & de la lecture, comme tout-à-fait perdu; & ils penſent pouvoir l'employer beaucoup plus utilement à la pêche ou à la chaſſe. Ces Sauvages avoient ſi peu d'idée de l'écriture, avant l'arrivée des Miſſionnaires & des

Pêcheurs Européens, qu'ils furent épouvantés lorſqu'ils virent des caractères tracés ſur le papier ; ils ne pouvoient comprendre que le papier fût *un être parlant ;* c'eſt l'expreſſion dont ils ſe ſervoient. On eut beaucoup de peine à les déterminer à toucher un papier écrit, ou un livre ; ils crurent y voir une eſpèce de ſorcellerie ; les caractères noirs, tracés ſur du papier blanc, leur parurent une négromancie épouvantable. Lorſqu'un Miniſtre Luthérien leur liſoit le Décalogue, ils étoient perſuadés qu'un Eſprit familier parloit derrière lui. Ils ſont revenus de leur étonnement & de leur peur à ce ſujet ; ils ſe chargent avec plaiſir de porter une lettre à pluſieurs milles, parce que leur commiſſion eſt très-bien payée ; ils y attachent même une eſpèce d'honneur, en ce qu'ils s'imaginent être les porteurs de paroles, d'un homme à un autre. Quelques-uns d'entre eux, néanmoins, & ce ſont ceux particulièrement qui font un commerce plus étendu, ont profité juſqu'à un

certain point de l'utilité de l'écriture; on en trouve qui en ſavent aſſez pour écrire, avec du charbon noir ſur une pièce de peau blanche, leurs demandes & la promeſſe d'acquitter leurs dettes. Ils ſavent ſpécifier la quantité des marchandiſes dont ils ont beſoin; les jours qui s'écouleront, juſqu'à celui du paiement, & en un mot tout ce qui a rapport à un commerce réglé; ils envoient ces factures de leur façon aux Facteurs Danois, & ceux-ci les comprennent aſſez pour remplir exactement les commiſſions qu'ils reçoivent de ces Sauvages.

Ils comptent le temps avec ſi peu de précaution, que la plupart ignorent leur âge; ils comptent les années par les hivers, & les jours par les nuits. La raiſon qu'ils en donnent n'eſt pas ſans fondement, puiſque effectivement l'hiver fait les deux tiers de l'année, & que la nuit emporte les deux tiers de leur vie. Ils ne comptent que juſqu'à vingt hivers; arrivés à ce terme,

ils ſe perdent dans le calcul de leurs années. Ils ont fixé cependant, depuis quelque temps, des époques qui leur ſervent à fixer auſſi les événemens les plus remarquables de leur vie. La fondation d'un établiſſement Danois, l'arrivée d'un Miſſionnaire ſont pour eux de grands événemens; c'eſt de ces deux principales époques qu'ils partent pour mettre quelque ordre dans leur chronologie particulière. Ils diviſent les ſaiſons de l'année d'une manière qui leur eſt toute particulière. Ne connoiſſant pas les équinoxes, ils ſe règlent par le ſolſtice d'hiver, qu'ils jugent arriver quelques jours plutôt que nous ne le fixons. Lorſqu'ils apperçoivent à la cime des rochers la foible lueur des rayons du ſoleil prêt à quitter leur horizon, ils le conſidèrent un moment en ſilence, & célèbrent alors leur nouvelle année. De ce moment, ils comptent trois mois juſqu'au printemps, & ſe préparent, après ces trois mois, à quitter leurs cabanes pour ſe loger ſous leurs tentes.

Le quatrième mois, c'eſt-à-dire celui d'Avril, leur eſt annoncé par l'apparition de certains Oiſeaux, & par la ponte des Corbeaux; le cinquième mois, ils reçoivent la viſite des Phoques qui commencent à reparoître avec leurs jeunes ſur leurs côtes. Les Canards ſauvages leur annoncent le mois de juin; alors la lune diſparoît entièrement à leur vue, parce que l'éclat de la lumière du ſoleil obſcurcit abſolument celle de l'aſtre de la nuit. Les Groenlandois ne pouvant plus compter alors, comme dans l'hiver, par les différentes phaſes de la lune, comptent par le cours de l'ombre du ſoleil, qui leur eſt indiqué par le ſommet des hautes montagnes dont les pointes leur ſervent d'aiguille ſolaire; c'eſt par ces prolongations variées de l'ombre, qu'ils comptent alors leurs jours. Pendant tout le temps que le ſoleil ne quitte pas leur horizon, ils meſurent la longueur de leurs jours, par la longueur de l'ombre qu'ils apperçoivent à l'eſt des plus hauts rochers.

C'eſt par la perpendicularité de ces ombres, ou par leur déclinaiſon, qu'ils ſont avertis du retour des Phoques, du départ ou de l'arrivée de certains Poiſſons & de certains Oiſeaux, & du moment enfin où ils doivent plier leurs tentes & réparer leurs huttes pour s'y renfermer.

Ils diviſent les parties du jour par le *flux* & le *reflux* dont ils attribuent l'action à la preſſion de la lune; ils diviſent encore plus commodément les parties de la nuit par le lever & le coucher des étoiles. C'eſt là que ſe borne toute leur ſcience aſtronomique ſur la diviſion du temps.

Leur ſcience ſur la création & le mécaniſme de l'univers, ſe borne à des fables groſſières que leurs Devins ont ſoin de leur inculquer comme des vérités qui méritent toute leur croyance & tout leur reſpect. Ils croient que la terre eſt immobile ſur ſes fondemens, mais que ces fondemens tombant en lambeaux par leur vétuſté, bientôt le globe entier diſparoîtroit dans l'abyme, ſi

les Devins n'étoient continuellement à les réparer & à les étayer. Ces jongleurs entretiennent les Sauvages dans cette pitoyable crédulité, en leur montrant des gros morceaux de bois qu'ils prétendent être des débris des fondemens de la terre. Les Groenlandois prétendent que le firmament a ſon pivot particulier, placé ſur une haute montagne, ſur lequel il roule continuellement en équilibre; ils prétendent auſſi que tous les corps céleſtes ſont autant de Groenlandois ou d'animaux enlevés au ciel par quelque accident particulier, & que la qualité des alimens dont ils ſe nourriſſent, détermine la couleur des étoiles qu'ils repréſentent. Les planètes en conjonction ne ſont, à leur avis, que deux femmes qui ſe viſitent en ſe querellant; les comètes ne ſont auſſi que des ames Groenlandoiſes qui voyagent dans le ciel pour voir ce qui s'y paſſe. Ils nomment la conſtellation de la *Grande Ourſe*, la *Renne*; les ſept étoiles dont elle eſt compoſée ſont

ſept Chiens de mer qui pourſuivent un Ours. Cette conſtellation ſert aux Groenlandois pour leur annoncer le retour de la nuit. Ils prennent les deux *Gemeaux* pour la poitrine du firmament, & la conſtellation d'Orion, pour quelques hommes errans & qui ſe ſont perdus ſans pouvoir retrouver leur route, au retour de la chaſſe aux Phoques, & qui ont été enlevés dans les cieux. Le ſoleil & la lune étoient frère & ſœur. Jouant un jour avec d'autres enfans dans le cahos, *Malina* fatiguée des pourſuites de ſon frère *Anninga*, trempa la main dans l'huile de la lampe qui éclairoit le cahos, & l'appliqua ſur la figure d'*Anninga ;* elle le marqua ainſi pour pouvoir le reconnoître lorſqu'il repaſſeroit devant la lampe. Après cette eſpiéglerie, *Malina* vouloit prendre la fuite, mais ſon frère la pourſuivit, juſqu'à ce qu'elle eût pris ſon eſſor vers le ciel, & elle y fut changée en ſoleil ; ſon frère qui reſta en chemin, parce qu'il étoit moins agile qu'elle, fut changé en lune ; il tourne

continuellement autour d'elle, comme s'il ſe flattoit encore de pouvoir l'atteindre. Lorſque *Anninga*, métamorphoſé en lune, eſt fatigué, qu'il n'en peut plus de faim, & que faute de manger, il eſt devenu très-maigre, il s'arrête; il poſe ſes armes de pêche & de chaſſe ſur un traîneau attelé de quatre Chiens, & s'abſente quelques jours pour reprendre de l'embonpoint; alors il reparoît gros & gras (1). La lune ſe réjouit de la mort des femmes, & le ſoleil de celle des hommes : c'eſt pour cette raiſon que les hommes ferment la porte lorſqu'il y a éclipſe de ſoleil, & que les femmes la ferment pendant les éclipſes de lune. *Anninga* rode alors autour des cabanes pour enlever les peaux & les proviſions, & pour donner la mort à tous ceux qui ne ſuivent pas exactement, & avec la plus ſcrupuleuſe fidélité, les règles de

(1) L'Extrême maigreur d'*Anninga*, repréſente le dernier quartier de la lune ; ſon embonpoint & ſa groſſeur repréſentent la pleine lune.

conduite que les Devins prefcrivent aux Groenlandois. On cache auffi avec le plus grand foin les provifions; les hommes fur-tout s'empreffent de porter fur le toit des cabanes, les meubles & les uftenfiles de cuifine; ils battent fur leurs chauderons pour épouvanter la lune, & pour l'obliger à prendre la fuite & à aller reprendre fa place ordinaire dans le firmament. Lorfque l'éclipfe eft de foleil, les femmes prennent leurs Chiens par les oreilles; s'ils aboyent, c'eft une marque certaine que la fin du monde n'approche pas encore, car, difent-elles, les Chiens créés pour l'ufage de l'homme, ont un certain preffentiment de l'avenir; mais fi ces animaux n'aboyoient pas, tout feroit perdu; le monde fe décompoferoit, & on n'y trouveroit plus de Groenlandois. On a grand foin de prévenir ce malheur en pinçant les Chiens, de façon à les faire crier, à force de leur faire mal.

Lorfque par hafard le tonnerre gronde, les Groenlandois croient que ce font

deux vieilles femmes qui ſe battent dans leur cellule aërienne pour la peau d'un Phoque qu'elles ſe diſputent. La cellule eſt renverſée, les lampes ſe briſent & ſe répandent, & les éclairs ne ſont autre choſe que le feu de ces lampes qui, alors, ſerpente dans les airs. Ils ſont du reſte très-ignorans en aſtronomie. Les Groenlandois ne croient pas à l'aſtrologie, & ſe mettent peu en peine de chercher l'avenir, en obſervant le ciel, le vol ou le chant des oiſeaux.



CHAPITRE XXVIII.

Maladies & Remèdes des Groenlandois.

LA médecine n'a pas fait plus de progrès au Groenland, que les autres ſciences. Voici les maladies & les incommodités auxquelles les Groenlandois ſont ſujets.

Les vents qui ſoufflent avec violence dans les mois de Mai & de Juin, ainſi que la réflexion des rayons du ſoleil ſur la neige & ſur la glace, leur occaſionnent une fluxion très-douloureuſe ſur les yeux; ils les ont alors très-enflammés & très-larmoyans. Pour prévenir cette incommodité, ils prennent un petit copeau de bois très-mince, large de trois doigts & l'aſſujettiſſent ſur les yeux. Quelquefois ils y font pluſieurs petits trous pour ſe conſerver l'uſage de la vue, & diminuer ſeulement la force de la réverbération des rayons du ſoleil. Si l'incommodité devient inſupportable, ils

ſe font une inciſion au front qui produit l'effet d'une ſorte de cautère. Lorſqu'ils ſont affligés de la cataracte, ils appellent une femme qui en fait l'opération avec une aiguille courbe & un petit couteau deſtinés à cet uſage; il arrive ſouvent que cette opération ne réuſſit pas, & que le patient s'en trouve beaucoup plus mal. Depuis que les Groenlandois font uſage du tabac en poudre, ils ſont moins ſujets aux maux d'yeux.

Les Groenlandois ſont ſujets aux hémorrhagies; elles ſont occaſionnées par le froid, & par une trop grande abondance de ſang, que l'uſage immodéré de l'huile de Poiſſon & du Poiſſon même leur donne. Pour arrêter ces pertes de ſang lorſqu'elles ſont trop abondantes, ils prient quelqu'un de les ſuccer ſur la nuque, ils lient fortement avec un fil leurs doigts annulaires, ils mettent dans leur bouche un morceau de glace, ou enfin ils reniflent de l'eau de mer. Ils ſont ſujets auſſi aux autres maladies des Européens, comme douleur de tête,

douleur de dents, éblouissemens, hydropisie, épilepsie, folie, &c. Mais ces maladies sont si rares chez eux, qu'ils ne connoissent point de remèdes pour les guérir.

Ce peuple est sujet à deux sortes de maladies de la peau ; la première est une sorte de gale ; tout le corps, à l'exception des mains, se couvre de pustules ; cette incommodité n'est ni contagieuse, ni de longue durée. La seconde est une sorte de lèpre dégoûtante ; elle est incurable, & même contagieuse à un certain point. Ces lépreux vivent séparés de la société, & n'ont d'autre consolation que celle de pouvoir se grater à leur aise ; ils se servent de plumes pour faire tomber les écailles dont ils sont couverts. Les habitans pensent qu'ils doivent originairement cette maladie à la trop grande quantité de Poisson, qui fait pour ainsi dire, leur unique nourriture. La petite vérole étoit inconnue au Groenland avant l'année 1733. Un jeune homme de Copenhague y porta ce fléau;

& dans peu de temps, plus de trois mille Groenlandois en furent la victime.

Les Groenlandois ſont auſſi ſujets à la gravelle, à la pierre; mais ils en font la cure au moyen d'une très-grande inciſion; ils y mettent un appareil de foin ou de mouſſe, qu'ils aſſujettiſſent quelquefois avec une petite planche très-mince, pour que leurs habits n'enveminent pas la plaie; du reſte ils vaquent à leurs travaux ſans ſe plaindre de la plus petite incommodité. L'urine eſt le remède ordinaire pour les bleſſures des mains & des pieds; par ce moyen ils étanchent le ſang qui découle de la plaie; ils y mettent enſuite un emplâtre de graiſſe; ou bien ils y appliquent un peu de mouſſe trempée dans l'huile, & bandent le pied ou la main avec une lanière de cuir. Si la bleſſure eſt large, ils en recouſent les bords enſemble, avant d'y mettre le bandage.

Ils ont un remède prompt & efficace pour guérir les luxations: ils font tirer avec force le bras ou la jambe luxés,

jusqu'à ce que les os soient remis à leur place; alors ils y font un bandage au moyen d'une courroie très-mince; il est surprenant qu'au moyen de cette simple opération, ils soient guéris en très-peu de temps. Lorsqu'ils se cassent un bras, ou une jambe, ils ne se servent pas d'autre moyen pour les remettre.

En général, les Groenlandois n'ont de remèdes que pour les maladies extérieures; ils les guérissent en peu de temps, si elles ne sont pas trop graves. Ils n'en ont aucun pour les maladies internes, & laissent à la nature le soin de les guérir. Ces dernières sont ordinairement l'étisie & la pulmonie : cependant ils cherchent à en arrêter les progrès, en faisant usage d'une sorte de mousse noire qu'on trouve sur les montagnes. Ils sont sujets aussi à la dyssenterie, principalement au printemps; il y a apparence que la quantité de mûres sauvages qu'ils mangent avant leur parfaite maturité, leur occasionne cette dangereuse maladie. Enfin ce peuple est encore très-sujet aux maladies

de

de langueur ; la respiration devient de plus en plus pénible jusqu'à ce que la mort vient mettre fin à tous leurs maux.

Le Groenlandois en général n'est pas sujet à la fièvre. Lorsqu'il se sent attaqué d'une douleur de côté, maladie très fréquente au Groenland, & qui est occasionnée par une sueur interceptée, il se sent pris d'un frisson, suivi d'une grande chaleur qui occasionne des tiraillemens à la poitrine. C'est la maladie la plus ordinaire ; mais les Groenlandois en sont bientôt délivrés soit par les remèdes, soit par la mort. Ils appliquent la pierre d'aimant sur la partie douloureuse ; il paroît qu'elle attire l'humeur & qu'elle soulage le malade. Depuis l'arrivée des Européens au Groenland, ils se font saigner dans cette maladie ; & même quelquefois seulement par précaution, & ils s'en trouvent très-bien.

La plupart de ces maladies leur proviennent de leur manière de vivre, qui est en général très-pénible, & de la mauvaise nourriture que la nature leur

a départie. Dans l'hiver, lors même que le froid eſt au point de leur ôter toute ſenſibilité, & que tous leurs membres ſont engourdis, le Chaſſeur ſort de ſa hutte tout ſuant, ſouvent à demi nud, pour s'expoſer aux rigueurs du vent du nord, le plus froid dont on puiſſe ſe faire une idée. S'il n'a rien à manger, il jeûne pendant deux ou trois jours ; lorſqu'il reſte dans ſa hutte, il mange continuellement & ne laiſſe pas un inſtant ſon eſtomac vide. Il a continuellement ſoif, à cauſe de la chaleur exceſſive qu'il éprouve dans ſa tanière ; alors l'eau n'eſt jamais aſſez froide pour lui ; il y jette une pièce de glace & ne boit l'eau que lorſque celle-ci eſt preſque fondue : auſſi les maladies de la poitrine ſurviennent-elles particulièrement dans l'hiver, lorſque ce peuple manque de vivres : c'eſt auſſi alors, que la mort fait plus de ravage chez ces Sauvages.

CHAPITRE XXIX.

Des Funérailles des Groenlandois.

Dès qu'un Groenlandois est à l'agonie, on le revêt de ses plus beaux habits & on lui met ses bottes. Aussitôt qu'il est mort, on trousse ses jambes, & on les lie fortement aux cuisses, sans doute pour que son tombeau étant plus court, il n'en coûte pas autant de peine pour le faire. On écarte avec soin tout ce qui a touché son corps, pour détourner tous les malheurs qui pourroient en être la suite pour sa famille. On jette tout à la porte, ainsi que tous les meubles & effets de tous les habitans de la même hutte. On laisse le tout exposé à l'air jusqu'au soir; l'air intérieur est censé alors assez purifié, & tout est remis à sa place. On pleure le mort pendant une heure, & on fait les préparatifs de ses funérailles; on prépare son

tombeau qui eſt ordinairement conſtruit avec des pierres, ſur une élévation à une certaine diſtance de la hutte; on met dans le fond une légère couche de mouſſe. On ne ſort pas le cadavre par la porte, on le jette par une fenêtre. Si le Groenlandois meurt ſous ſa tente, on ne le ſort pas non plus par l'entrée de la hutte, mais on pratique une ouverture dans l'une des peaux qui couvrent la tente, & le corps mort eſt jeté par cette grande lucarne. Une femme eſt chargée de faire le tour de la demeure du mort, avec une pièce de bois allumé dans ſa main, & de crier, *Il n'y a plus rien à faire ici pour toi.*

Le cadavre, emmaillotté & couſu dans ſa plus belle peliſſe, eſt porté au tombeau par ſes plus proches parens; ils le mettent ſur leurs épaules, ou bien ils le traînent ſur la terre. On le place dans le tombeau; on le recouvre d'une peau, ſur laquelle on met beaucoup de mouſſe, & enſuite on amoncelle des groſſes pierres pour empêcher que

le cadavre ne devienne la proie des Oiſeaux ou des Renards. On place tout près de ce mauſolée, le kajak du défunt, ainſi que ſes flèches & tous ſes autres outils; ſi c'eſt une femme qui a payé le tribut à la nature, on place à ſes côtés ſon couteau & ſes aiguilles. Ce peuple penſe que la privation de ces uſtenſiles, affligeroit leur ame dans l'autre monde, & qu'elle porteroit obſtacle à leur ſubſiſtance.

Quelques Groenlandois ont abandonné la coutume de placer ces uſtenſiles auprès de leurs morts; ils ſe ſont apperçus que des filoux venoient les enlever, ſans avoir peur des ſpectres ou de la vengeance des ombres. Cependant ils n'en font pas uſage, mais ils les vendent à d'autres qui s'en ſervent ſans ſcrupule. Ceci prouve qu'il y a chez tous les peuples, des ames aſſez fortes, ou des Philoſophes aſſez raiſonnables pour ſe mettre au-deſſus de toutes ces puériles ſuperſtitions.

Quelques-uns mettent la tête d'un

Chien ſur le tombeau de leurs enfans ; ils diſent que l'ame d'un Chien ſait ſe conduire, & qu'elle ſervira de guide sûr à celle d'un enfant (1).

Les parens & les voiſins qui forment le convoi funèbre, reviennent en ſilence à la hutte mortuaire, immédiatement après avoir rendu les derniers devoirs au mort. Il eſt quelques purifications indiſpenſables pour ceux qui l'ont porté au tombeau, qui l'ont enſeveli, ou qui l'ont touché. Les hommes prennent place dans la hutte, & gardent un morne ſilence ; ils ſe blotiſſent ſur la terre, leurs coudes appuyés ſur les genoux, & la face dans les deux mains. Les femmes ſe couchent tout de leur long, le viſage contre terre ; elles ſanglottent & gémiſſent. Le plus proche parent du mort eſt chargé de l'oraiſon funèbre; l'Orateur s'en acquitte avec zèle ; tous

(1) Deſcription du Groenland par Eggede, Évêque & Miſſionnaire, traduite en français, par M. D. R. D. P. Édition de 1763, Chap. XIV.

les hauts faits, les bonnes qualités & les vertus de ſon parent ſont récités avec enthouſiaſme. Ce diſcours n'eſt, à proprement parler, qu'une ode; le ſtyle en eſt empoulé : le Panégyriſte fait une poſe à chaque ſtrophe; il eſt interrompu par des pleurs, des gémiſſemens & des cris de douleur qui ſervent de refrein; mais à la dernière ſtrophe, les hurlemens redoublent, & l'Orateur donne auſſi carrière à ſa douleur, il gémit & ſanglotte avec tout ſon auditoire. Une femme eſt chargée de la conduite de ce lugubre concert; elle bat une ſorte de meſure, & tous les aſſiſtans ſe règlent pour les gémiſſemens, pour les cris & pour les poſes, ſur elle : les hommes ne font ordinairement que ſanglotter. Cette muſique, toute bizarre qu'elle eſt, eſt néanmoins touchante, & porte la triſteſſe dans l'ame. La cérémonie finit toujours par un repas dont le mort fait les frais; la douleur des convives diſparoît tout-à-coup à la vue des proviſions que le mort

n'avoit pas consommées; ils ne pensent qu'à se bien régaler. Les visites de deuil se répètent tous les jours, aussi long-temps que les provisions ne sont pas épuisées; le temps de ces visites est appelé le temps du grand Deuil. La veuve porte ce deuil, couverte de ses plus sales habits; elle ne sort presque pas de sa hutte; elle dit à tous ceux qui viennent la visiter: *Celui que vous cherchez n'est plus ici; il ne s'en est allé, hélas! que trop loin.* Le deuil ordinaire dure plus d'un an; sa durée est réglée sur l'âge du mort & sur le plus ou moins de services qu'il pouvoit rendre à sa famille. Les femmes vont pleurer souvent sur le tombeau du chef de la maison Le deuil des hommes est marqué quelquefois par des blessures assez profondes qu'ils se font, dans les premiers accès de leur chagrin. Les *Angekoks*, ou les Devins, sont toujours consultés sur la durée du deuil. Si le défunt ne laisse pas de parens, on ne se met pas même en peine de lui donner la

ſépulture ; il pourrit dans ſa hutte ou en pleine campagne.

Les Groenlandois ont une coutume barbare ; il eſt ſurprenant que les Miſſionnaires n'aient pu réuſſir à la détruire. Un enfant à la mamelle, dont la mère meurt, eſt enterré tout vivant auprès d'elle, ſi le père ou les parens ne peuvent pas lui trouver une nourrice. C'eſt par excès de tendreſſe pour lui, qu'ils prétendent autoriſer cette barbarie. *Nous n'aurions pas le cœur de le voir ſouffrir & mourir de faim*, diſent-ils ; & ils ont le cœur de le condamner à ce ſupplice ! Le ſort des veuves avancées en âge, eſt le même ; ſi elle n'a plus de parens ou d'amis qui veuillent ſe charger d'elle, elle eſt enterrée vivante à côté de ſon mari. Le ſort des vieillards eſt plus conſolant en quelque ſorte. Lorſqu'un homme eſt en proie à tous les malheurs de la caducité, & qu'il eſt dans l'indigence, ſi perſonne ne veut lui donner aſile, on le tranſporte dans une Iſle déſerte,

on l'y abandonne à ſon malheureux ſort.

Quelle étrange commiſération que celle qui rend l'homme cruel & barbare envers ſon ſemblable, envers ſes plus proches parens ! Les Groenlandois font ſans doute violence à la nature, lors même qu'ils croient obéir à ſes loix éternelles. Tout ce qu'on peut dire, pour diſculper ce peuple groſſier, c'eſt qu'il interprête bien à contre-ſens les loix de l'humanité.

Je crois faire plaiſir à mes lecteurs, en donnant ici la traduction que M. *Dalager* nous a laiſſée d'une de ces oraiſons funèbres dont j'ai parlé plus haut. Celle-ci eſt l'ode qu'un père de famille chante lui-même à la mort de ſon fils. La nature la plus agreſte eſt toujours expreſſive dans ſes grands élans ; & la naïveté avec laquelle elle s'exprime, vaut bien tout ce que l'art oratoire a de plus brillant & de plus recherché.

« Ah que je ſuis malheureux ! J'ai » beau te chercher de mes yeux, à » cette place où tu t'aſſeyois à mes

» côtés ; hélas elle eſt vide ! Il eſt donc » perdu le ſoin que ta mère prenoit » de ſécher tes habits au retour de » ta chaſſe ! Ma joie s'eſt convertie » en triſteſſe ; ma joie s'eſt enſevelie » ſous les montagnes ! Avant ta mort, » je m'en revenois content dans ma » hutte, le ſoir après avoir donné toute » la journée au travail. J'ouvrois d'a- » bord mes foibles yeux pour t'y voir ; » ou je t'y attendois, & me réjouiſſois » d'avance de t'y voir arriver bientôt » après moi.

» Avec quelle agilité tu maniois ton » *Kajak*, au moment de ton départ » pour la chaſſe ! Les jeunes gens, les » vieillards même te portoient envie » en admirant ton adreſſe. Ta mère » allumoit la lampe, ſuſpendoit le chau- » deron pour faire cuire le gibier que » tu avois tué de ta main ; elle invi- » toit tous les voiſins à venir ſe régaler » de ta pêche ; elle leur ſervoit ces » mets exquis, & moi j'en avois auſſi » ma part.

» C'eſt toi qui appercevois au loin » le pavillon écarlatte des vaiſſeaux » qui approchoient de nos côtes ; tu » t'écriois avec tranſport ; *voilà le mar-* » *chand qui arrive.* Tu ſautois alors » dans la barque qui portoit nos mar- » chandiſes, le fruit de notre travail ; » tu en ſéparois une partie que tu » donnois à ta mère ; elle avoit ſoin » de racler la peau des animaux dont » tu t'étois rendu maître. Tu recevois » en échange des chemiſes de toile & » des outils de fer ; &, de cette ma- » nière, tu recevois le prix que ton » harpon & tes flèches t'avoient mérité.

» A préſent, hélas, tout eſt perdu ! » Quand je penſe à toi, mes entrailles » s'émeuvent ; un trouble général me » met hors de moi-même ! Si, du moins, » je pouvois pleurer comme bien d'au- » tres, mes larmes ſoulageroient ma » douleur.

» Qu'ai-je donc plus à deſirer doré- » navant dans ce monde ? La mort ſeule » peut être de quelque prix pour moi !

» Je la préfère à tout ! Mais, ſi je » mourois, qui auroit ſoin alors de mon » épouſe & des enfans qui nous reſtent? » Je conſens donc à vivre encore quel- » que temps. Hélas ! je ſerai privé pen- » dant tout le reſte de mes jours, de » tout ce qui peut réjouir & conſoler » l'homme ſur la terre . . . . ».



CHAPITRE XXX.

Événemens remarquables au Groenland.

NOUS n'avons rien d'aſſez certain ſur les événemens ramarquables du Groenland, qui remonte avant l'année 1733. Ce peuple ſans police, ſans arts, ſans ſciences & ſans belles-lettres, a toujours manqué d'Hiſtoriens, d'Écrivains, de Savans, d'Obſervateurs en état de tranſmettre à la poſtérité les événemens dont l'enſemble fait l'hiſtoire nationale d'un pays. Cette hiſtoire n'exiſte ni par les écrits des naturels du pays, ni par les monumens d'aucune eſpèce qui aient pu guider les Voyageurs, d'une manière aſſez ſûre pour ramaſſer des matériaux propres à ſervir de fondement à l'hiſroire du Groenland.

Les événemens dont je vais rendre compte, ſont tous malheureux & bien propres à confirmer l'opinion générale

ſur la ruſticité d'une contrée dont l'aſpect eſt rebutant, le climat affreux, le ſol ingrat & ſtérile.

Les Groenlandois ne connoiſſoient pas la *petite vérole*, avant l'année 1733; ils en éprouvèrent alors, & dans la ſuite, les plus terribles effets. Cette épidémie y cauſa les plus grands ravages, ſans que ce malheureux peuple eût aucun moyen d'en arrêter le cours, ou d'en adoucir la furie. Le projet louable que les Miſſionnaires avoient formé, de jeter dans ce pays ſauvage, les fondemens de la civiliſation, & d'y propager avec plus de fruit, les préceptes de l'évangile, donna entrée à ce fléau dans un pays, où il n'avoit pas encore pénétré. Tant il eſt vrai que le bien & le mal ſe touchent de ſi près, que très-ſouvent l'un produit l'autre.

En 1731, on avoit fait partir pour le Danemark ſix Groenlandois, quatre hommes faits, & deux enfans, garçon & fille, dans la vue de jeter dans leur cœur, les ſemences des mœurs

Européennes & des préceptes de l'évangile, afin de pouvoir les faire fructifier dans la ſuite avec plus de ſuccès au Groenland. Les hommes étoient morts à Copenhague, les deux jeunes gens leur avoient ſurvécu; lorſqu'on les crut un peu inſtruits, on les renvoya dans leur pays. La fille mourut dans la traverſée, & le jeune homme arriva en bonne ſanté chez ſes parens. Peu de jours après ſon arrivée, le germe de la petite vérole ſe développa; il fut bientôt couvert de puſtules. D'abord, l'éruption de ces boutons ne donna aucune alarme; cette maladie étoit inconnue dans ſon pays. Il continua à fréquenter ſes camarades & à jouer avec eux; il leur communiqua le venin dont il étoit atteint, & bientôt il en fut la première victime; il mourut au mois de Septembre 1733. Pluſieurs de ſes camarades le ſuivirent de près au tombeau; & dans peu, l'épidémie fit de cruels ravages dans toute la Colonie. La contagion fit d'autant plus de progrès, que les

les Groenlandois n'en connoiſſoient pas le traitement, & qu'ils s'y expoſoient ſans réſerve. Les malades, dévorés par une ſoif brûlante, l'étanchoient avec de la glace dont, pendant la maladie, ils faiſoient leur unique boiſſon. La mortalité s'étendit au loin, comme il arrive toujours dans un pays où l'épidémie ſe manifeſte pour la première fois. Les malades, ſouffrant des douleurs inconcevables, & qu'ils n'avoient jamais reſſenties, entroient dans une ſorte de rage; pluſieurs ſe donnoient la mort avec leurs couteaux, d'autres alloient ſe jeter dans la mer pour mettre fin à leur tourment. Un de ces malheureux Groenlandois, voyant ſon fils prêt à mourir de cette cruelle maladie, aſſaſſina ſa belle-ſœur, dans la ferme croyance qu'elle avoit enſorcelé cet enfant, & qu'il alloit mourir de ce ſortilége. Les Danois qui ſe trouvoient alors au Groenland, craignirent un ſoulèvement général contre eux; on les accuſoit hautement d'être la cauſe de ce fléau, & d'avoir

apporté le germe de cette maladie ; la peur de la contagion en multiplia les ravages. Les Groenlandois, se persuadant que c'étoit la peste, fuyoient les infortunés malades, les laissoient sans aucun secours, & même sans sépulture. Quelques-uns s'adressèrent au commencement, au Dieu que les Européens leur avoient fait connoître ; mais, voyant que leurs prières n'étoient pas exaucées, ils finirent par blasphémer contre ce Dieu, avec une rage & un désespoir inconcevables. Ils ne savoient pas, sans doute, que les desseins de ce Dieu sont impénétrables, quoique toujours sages.

M. Eggede & les autres Missionnaires se portèrent par-tout avec un zèle vraiment apostolique & infatigable. Ils tâchèrent, par leurs exhortations, de ramener l'idée du vrai Dieu parmi ce peuple désespéré, en lui citant des exemples frappans de sa miséricorde & de sa providence. Ils ne trouvèrent partout que la dévastation & la plupart

des habitations abandonnées ; ils marchoient ſur les cadavres & ſur les tombeaux, qu'un petit tas de pierres ou de neige leur indiquoit. La pâleur, la triſteſſe & le deuil étoient peints ſur les phyſionomies des miſérables qui avoient ſurvécu à leurs parens & à leurs amis. Ils ne trouvèrent dans une Iſle, qu'une ſeule jeune fille, couverte de puſtules, avec trois petits frères qui ſe débattoient encore contre les atteintes de la mort. Leur malheureux père, après avoir donné la ſépulture à tous les habitans de l'Iſle, s'étoit fait un tombeau pour lui-même ; il s'y étoit renfermé avec le plus jeune de ſes enfans, mort de la petite vérole, & avoit ordonné à cette fille de combler ce tombeau de pierres, pour le mettre lui-même à l'abri d'y être dévoré par les Renards. Les reſtes de cette famille infortunée ne vivoient plus qu'avec le réſidu du Hareng deſſéché & d'un peu de chair de Phoques, en attendant que la faim ou la maladie

vinssent terminer leur malheureureuse vie.

La petite vérole étendit alors ses ravages quarante milles au nord, & à-peu-près autant vers le sud; elle dura une année entière. Les Navigateurs Danois qui arrivèrent pour faire leur commerce ordinaire, trouvèrent la côte déserte à plus de trente milles d'étendue; les habitations même étoient presque détruites. M. Eggede porte le nombre des morts, dans l'espace cité, à trois mille. Dans l'espace de trois mois, cinq cents Groenlandois moururent dans un seul district de huit milles d'étendue. Dans celui de *Baals-Rivier*, le plus peuplé de tous, huit ou neuf personnes seulement échappèrent à la mort.

L'hiver de 1739 fut un des plus rudes, il eut les suites les plus désastreuses pour les naturels du pays; il fut si rigoureux dès les premiers jours qu'il se fit sentir, que les baies du sud furent tellement fermées par les

glaces accumulées, que les Groenlandois ne purent plus y pénétrer pour faire leur provision de Poisson. Plusieurs moururent de froid & de faim. Ils manquoient d'huile pour allumer leurs lampes qui leur servent tout-à-la-fois à faire cuire leurs alimens, & à échauffer leurs tanières. Dans cette double calamité, ils prirent la résolution de se réfugier chez les Européens établis dans leur contrée. Les hommes partirent à ce dessein ; ils étoient obligés de marcher plusieurs jours de suite sur la glace, en portant leur Kajak sur leurs épaules ; à peine trouvoient-ils de loin en loin quelque plage d'eau suffisante pour recevoir leur Kajak, & leur donner, en naviguant dans cette frêle nacelle, le moyen de se délasser. Ils prièrent les Missionnaires de leur donner asile, & d'envoyer chercher sur la glace leurs enfans & leurs femmes qui n'avoient pu les suivre. Les Frères Moraves les reçurent avec humanité, leur donnèrent tous les secours qui étoient en leur

pouvoir, & firent partir un navire pour aller chercher les malheureux qui étoient reſtés dans l'Iſle. Elle étoit inabordable, à cauſe de la glace qui en défendoit les approches. On fut obligé, pendant une ſemaine, de laiſſer ces infortunés à la merci de la faim, ne pouvant les approcher aſſez pour leur faire paſſer des vivres. Enfin le temps s'adoucit un peu, l'eau commença à reprendre ſon cours, & on profita de ce moment pour les enlever & les ſouſtraire à une mort certaine. Ils avoient paſſé dix jours dans la neige, ſans autre reſſource que leurs peaux & le cuir de leurs ſouliers pour ſe nourrir. Un Groenlandois plus hardi que ſes compatriotes, prit la réſolution déſeſpérée de ſurmonter tous les obſtacles au péril de ſa vie, pour arriver à l'Iſle, & en retirer ſa femme & ſes enfans; il s'étoit muni de deux Kajaks. Il réuſſit : il plaça dans l'un ſa femme & le plus jeune de ſes enfans qu'elle portoit ſur ſes épaules; il ſe mit dans le ſecond avec l'autre

enfant qu'il attacha ſur ſes épaules; il attacha fortement les deux nacelles enſemble, & il parvint, avec des peines incroyables, en ramant tantôt ſur l'une tantôt ſur l'autre, à délivrer ſa famille, & à la conduire heureuſement à bord du navire.

L'année 1756 eſt une époque terrible à laquelle la famine fit des ravages inouis au Groenland. M. Dalanger, Facteur Danois, étant allé cette année à Kellingeit pour y faire le commerce de l'huile de Poiſſon, y fut témoin d'un trait qui répugne à la nature, & qui eſt horrible à raconter. La famine y avoit fait un ravage inoui, & avoit emporté la plus grande partie des habitans. Une jeune fille, dont les parens étoient dans l'impoſſibilité de l'alimenter, avoit été jetée par eux dans un trou, pour s'épargner, diſoient-ils, le chagrin de la voir mourir de faim. Deux jours après l'avoir enterrée vivante, ils eurent la curioſité d'aller voir ſi elle vivoit encore; ils la trouvèrent reſpirant encore. Accablés de

chagrin ne pouvant venir à ſon ſecours, & alonger une vie qu'elle étoit ſur le point de perdre, l'amour pour leur fille leur fit prendre une réſolution cruelle. Afin de la délivrer des angoiſſes de la famine, ils s'avisèrent de la jeter toute nue dans la mer. Cette malheureuſe ſe débattant contre les flots de ce terrible élément, y rencontra un Sauvage : celui-ci la ſaiſit par commiſération, & la retira de la mer. Mais cette bonne action même parut devoir lui être plus nuiſible qu'avantageuſe ; ſon libérateur ne pouvant lui donner aucun aliment pour appaiſer la faim qui la dévoroit, il la dépoſa dans un magaſin vide, & elle fut laiſſée une ſeconde fois en proie aux horreurs de la famine. C'eſt dans ce triſte & déplorable état, que M. Dalanger trouva cette infortunée, maigre, épuiſée, n'ayant plus qu'un ſouffle de vie, il lui procura de la nourriture & des habits, & l'envoya au Comptoir de ſa Factorerie.

En 1757, la famine ſe fit encore

ſentir dans cette contrée, de la manière la plus cruelle. C'eſt le dernier trait de ce fléau deſtructeur, que nous citerons ; les Européens n'y avoient jamais vu autant d'infortunés qu'ils en virent cette année. La communication des Iſles de l'une à l'autre, & avec le continent, avoit été abſolument fermée par les tempêtes, les neiges, les glaçons, & tous les autres obſtacles qui ſont la ſuite d'un atmoſphère congelé. Dès les premiers jours de Mars, il étoit impoſſible d'aller chercher des vivres. La plus grande partie des enfans mourut, & ces innocentes créatures reſtèrent ſans ſépulture; on en enterra un très-grand nombre vivans, pour épargner les vivres par ce moyen cruel. Les Miſſionnaires furent vivement touchés du ſort déplorable de ces infortunés ; ils haſardèrent de venir à leur ſecours, & de chercher à leur procurer des vivres. Deux d'entre eux partirent pour Kangek. Voici le rapport qu'ils firent ſur l'état où ils avoient trouvé les Groenlandois.

« Nous partîmes le 23 Mars ; l'air
» de mer étoit prodigieusement froid ;
» mais les vents soufflant assez fort,
» nous arrivâmes heureusement à Kan-
» gek. En parcourant cette Isle, nous
» apperçûmes une hutte abandonnée,
» faute d'huile de Poisson nécessaire
» pour faire du feu. Tout près de
» cette habitation, nous trouvâmes
» quinze individus dans une sorte de
» magasin pratiqué dans la terre ; nous
» y entrâmes *à quatre pattes* ; il nous
» fut impossible de nous y tenir de
» bout. Ces malheureux étoient tous
» couchés l'un contre l'autre, pour tâ-
» cher de se réchauffer mutuellement,
» car ils étoient sans feu & sans lu-
» mière. Leur foiblesse étoit extrême,
» au point de ne pouvoir remuer, ni
» parler. Un de nos serviteurs sortit
» pour leur aller chercher deux Poissons.
» Une jeune fille, n'ayant plus qu'un
» souffle de vie, se saisit de l'un de
» ces Poissons, le dévora tout crud,
» & en avala les morceaux sans les

» mâcher. Quatre enfans de cette famille
» étoient déjà morts ; nous laiſsâmes
» à ces malheureux une partie de nos
» proviſions ».

Quoique cette contrée paroiſſe trop peu favoriſée de la nature, &, par là, devoir être exempte de plus grands malheurs, néamoins l'expérience prouve qu'elle eſt ſujette aux tremblemens de terre, autre fléau qui met le comble à ſes déſaſtres ordinaires; en voici un exemple. La maiſon de *Lichtenfels*, quoique d'une très-petite élévation, dont les murs avoient quatre pieds d'épaiſſeur, fut ébranlée par un tremblement de terre, arrivé au mois de Septembre de l'année 1759. Les maiſons voiſines ſouffrirent davantage ; les toits en volèrent en éclats. Les navires qui étoient à ſec ſur le rivage, furent renverſés & jetés au loin par l'ouragan; huit hommes furent emportés dans la mer & y périrent. Cet orage s'étendit très au loin ; il porta ſes ravages juſque dans la Mer Baltique &

jusqu'au *Kategat*, où plusieurs navires furent renversés & submergés. Ce désastre fut précédé & suivi par des éclairs épouvantables. Un de ces éclairs mit le feu à une maison qui en fut consumée ; un pareil événement eut lieu la veille de Noël à midi.

Quelque rares que soient ces sortes de calamités dans ce pays, M. Crantz parle d'un de ces phénomènes terribles qu'il avoit observés lui-même deux ans auparavant ; il s'annonça le 22 Septembre 1757, par un vent du sud, accompagné de pluie & de neige. On vit des éclairs si terribles, & serpenter avec tant de force, que, même dans les pays les plus chauds, on en voit rarement de semblables : on n'en avoit jamais vu de pareils au Groenland. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que, pendant tout cet orage, on n'entendit pas un seul coup de tonnerre ; le feu de ces éclairs, quoique très-vif, ne causa aucun dommage.

Voilà les événemens principaux à

remarquer dans l'hiſtoire du Groenland. Les Hernutes s'efforcent depuis long-temps, avec un zèle & une peine incroyables, de prêcher l'évangile aux Groenlandois ; de leur en faire goûter les préceptes, & d'y faire fleurir la religion chrétienne. Ils perſiſtent depuis pluſieurs années dans cette miſſion pénible, & reſtent expoſés au froid exceſſif, & aux autres incommodités de ce pays ſauvage, dans l'unique vue de faire des proſélytes. L'attachement incroyable des Groenlandois aux maximes de leurs pères, a toujours été un obſtacle au zèle déſintéreſſé & digne d'éloges de ces reſpectables Prédicateurs ; ils ont retiré peu de fruit de leur miſſion. Ils ont fait conſtruire des égliſes en pluſieurs endroits, particulièrement au canton appelé *les nouveaux Hernutes*, & à *Lichtenfels ;* cependant le nombre des Néophites, dans l'eſpace de vingt-trois ans, montoit à peine à ſept cents, parmi leſquels il y avoit à peine auſſi cent ſoixante communians à ce même temps.

Ce nombre eſt bien petit, relativement à la totalité des habitans; on en comptoit dix mille, qui tous, à ſept cents près, reſtoient encore opiniâtrement attachés aux coutumes, aux dogmes, aux habitudes & aux ſuperſtitions de leurs ancêtres.

TABLE
DES CHAPITRES
CONTENUS DANS CE VOLUME.

Fin du Tome second.



